LES MYSTÈRES DE PARIS,

ROMAN EN CINQ PARTIES ET ONZE TABLEAUX.

Imprimerie de Lelong, rue de Pierres, 46.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS,

ROMAN EN CINQ PARTIES ET ONZE TABLEAUX,

PAR MM. DINAUX ET EUGÈNE SUE,

MUSIQUE DE M. PILATI,

Décors : les neuf premiers tableaux de M. DEVOIR, *les deux derniers de* MM. PHILASTRE *et* CAMBON.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 13 FÉVRIER 1844.



BRUXELLES.

J.-A LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,

46, RUE DES PIERRES.

1844

PERSONNAGES.	ACTEURS.
J. FÉRAND.	MM. F. Lemaitre.
LE MAITRE-D'ÉCOLE.	Raucourt.
LE CHOURINEUR.	Jemma.
RODOLPHE.	Clarence.
MOREL	Eugène Grailly.
PIPELET.	Nestor.
BENOIT.	Tournan.
PIQUEVINAIGRE.	Gabriel.
UN COMMISSAIRE.	Brémont.
GERMAIN.	Gustave Fuchs.
TOM SEYTON.	Masquillier.
BOURDIN.	Lyonnet.
FRANÇOIS.	Tassin.
CLERMONT.	Adhelmar.
PÈRE ROUSSEL,	Marchand.
BARBILLON.	Néraut.
DOMESTIQUE de Mme d'Harville.	Potonnier.
DOMESTIQUE de Sarah.	Piérard.
CABRION.	Joly.
PIERRE.	Alphonse.
Un SERGENT.	Mercier.
Un PASSANT.	Léon.
Un FACTEUR.	Ferdinand.
SARAH.	Mmes J. Rey.
FLEUR DE MARIE.	Grave.
RIGOLETTE.	Pauline Amant.
TORTILLARD.	Lorry.
Mme PIPELET.	Saint-Firmin.
LA LAITIÈRE.	Léonide.
Mme D'HARVILLE.	Angèle.
Mme VARNER.	Dubois.
Mme DUBREUIL.	Théodore.
MADELEINE MOREL.	Sablony.
FÉLIX MOREL.	La Petite Fonbonne.

Habitans de la Cité, Soldats, Prisonniers, Gendarmes, Gardes-Chasse, Paysans, Paysannes.

LES MYSTÈRES DE PARIS,

ROMAN EN CINQ PARTIES.

ACTE I.

TABLÉAU I. — LA CITÉ.

Une rue de la Cité, faisant face au spetcateur. Cabaret au coin de gauche, avec une petite poste. A droite, maison en construction. Il pleut et fait noir. La rue est éclairée par des réverbères.

SCENE I.

TORTILLARD, *tenant une planche*, LA LAITIÈRE.

TORTILLARD.

Tenez, la laitière, le voilà, le cabaret du *Lapin Blanc*, que vous cherchiez.

LA LAITIÈRE.

Merci, Tortillard, il faudra bien que j'y retrouve la montre de mon homme.

TORTILLARD.

Votre homme! Ah! il s'est donc encore grisé et battu ce matin?

LA LAITIÈRE.

Oui, mais ils trouveront à qui parler...

La laitière entre au cabaret.

TORTILLARD, *reportant sa planche*.

Bonne chance, la laitière! C'était bien la peine de venir prendre ici une planche, d'aller la poser sur le ruisseau de la rue de la Barillerie , et de m'égosiller à crier pendant une heure: Passez, payez ! passez, payez!... (*Secouant des sous*.) Une mauvaise averse de trois sous. Avec ça que dans c'te Cité, ils se moquent bien de se crotter... Ils passaient à côté de ma planche et m'éclaboussaient... les raffalés!

SCENE II.

TORTILLARD, RIGOLETTE. *Elle tient un parapluie ouvert et un paquet.*

RIGOLETTE, *s'arrêtant vers le fond.*

Mettez donc des bas bien blancs et de jolis brodequins pour sortir par un temps pareil... heureusement j'ai de bons socques.

TORTILLARD, *l'apercevant.*

Tiens! mademoiselle Rigolette dans ce quartier-ci!

RIGOLETTE.

C'est toi, Tortillard, on te trouve donc partout!

TORTILLARD.

Ah! je sais bien ce qui vous amène... C'est parce que depuis trois jours, le Maître-d'Ecole et la Chouette n'ont pas mené Fleur de Marie chanter dans la cour de votre maison de la rue du Temple.

RIGOLETTE.

Oui, je suis inquiète; est-ce qu'elle est malade?

TORTILLARD.

Elle! non; c'est la Chouette qui a une coqueluche à humilier le bourdon de Notre-Dame; est-ce que vous vouliez monter la voir?

RIGOLETTE.

Chez ces vilaines gens, jamais, par exemple! Pauvre Fleur de Marie, si sage, si honnête, si malheureuse avec eux. Je me fais des reproches quand je suis quelques jours sans la voir et sans lui donner du courage.

TORTILLARD.

Au fait, vous ferez aussi bien de ne pas monter, puisqu'elle est sortie.

RIGOLETTE.

Comment le sais-tu?

TORTILLARD.

Elle a passé tout-à-l'heure sur ma planche... sans payer, bien entendu... Elle allait au coin du marché

aux Fleurs pour la Chouette, chez l'herboriste, peut-être pour des sangsues, et elle emportait avec elle son petit rosier, celui que vous lui avez donné... Elle le promène partout... En voilà une drôle d'idée...

RIGOLETTE.

Elle n'a que cela au monde; alors on conçoit bien qu'elle y tienne.

TORTILLARD, *qui est remonté vers le fond.*

Elle n'a pas été longtemps, la voilà... Vous bavardez toujours ensemble, je vous laisse; je vais boire un verre de cassis pour me réchauffer les pieds...

Il entre au cabaret.

SCENE III.

RIGOLETTE, FLEUR DE MARIE.

FLEUR DE MARIE *met son rosier sur une borne.*

Rigolette, c'est vous! quel bonheur!

RIGOLETTE.

Puisque vous ne venez pas, il faut bien que je vienne; je vous rapporte la robe que je vous ai arrangée.

FLEUR DE MARIE.

Bonne Rigolette, après votre tâche de la journée et quoique je ne puisse pas vous payer, vous avez encore travaillé!...

RIGOLETTE.

Est-ce qu'il ne faut pas que je prenne ma récréation?... (*Mouvement de Fleur de Marie.*) Eh bien! qu'est-ce que vous avez?

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu! c'est que j'ose à peine m'arrêter... La Chouette m'attend... Si je ne rentre pas tout de suite, ils vont peut-être me battre.

RIGOLETTE.

Comment, ce Maître-d'Ecole est toujours aussi brutal, et cette méchante Chouette continue de vous maltraiter?

FLEUR DE MARIE.

Depuis qu'elle est malade, elle semble encore plus méchante.

RIGOLETTE.

Moi, à votre place, je ne supporterais pas cela.

FLEUR DE MARIE.

Que feriez-vous?

RIGOLETTE.

Je m'en irais... Parce qu'ils vous ont trouvée dans la rue, à ce qu'ils disent, et qu'ils vous ont prise avec eux, ils n'ont pas le droit de vous rendre la vie si dure... Encore une fois, moi, je m'en irais.

FLEUR DE MARIE.

Souvent j'y ai pensé; mais que devenir? je ne sais pas travailler.

RIGOLETTE.

Venez avec moi, je vous apprendrai... On a du mal, mais le soir, quand on a bravement gagné sa journée, on est joyeuse, un peu fière, et on s'endort le cœur content... Est-ce dit, venez-vous chez moi?

FLEUR DE MARIE.

Chez vous! oh! jamais! jamais! ce serait vous exposer à la colère de la Chouette et du Maître-d'Ecole...

Mouvement de Fleur de Marie.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qui vous a fait peur?

FLEUR DE MARIE.

Je crois que la Chouette m'a appelée.

RIGOLETTE.

Un moment encore.

FLEUR DE MARIE.

Non, non, je ne veux pas donner le prétexte à sa colère... Adieu, adieu...

RIGOLETTE, *la reconduisant.*

Adieu; à demain, n'est-ce pas?...

Fleur de Marie entre dans la maison; Rigolette sort.

SCENE IV.

RODOLPHE, *puis* SARAH, *en homme.*

RODOLPHE, *entrant par la droite.*

Depuis trois jours je suis inutilement venu le soir ici, dans l'espoir de retrouver cet homme qui m'a si bravement secouru... Serais-je plus heureux aujourd'hui?... (*Sarah le suit et l'examine.*) Voilà ce cabaret qu'il m'avait indiqué. Allons, entrons-y, et si je ne l'y rencontre pas, continuons du moins les bizarres observations que m'a fournies déjà cet étrange quartier.

SARAH, *au moment où il entre au cabaret.*

C'est bien lui... je ne m'étais pas trompée...

Cris à l'intérieur. — Sarah va se placer à l'écart.

SCENE V.

LES MÊMES, TORTILLARD, *sortant du cabaret*, PASSANS, *attirés par le bruit.*

TORTILLARD.

Ça chauffe, ça chauffe au cabaret du *Lapin.*

UN PASSANT.

Qu'y a-t-il donc là dedans?

UN AUTRE PASSANT.

Quelque batterie, comme à l'ordinaire.

TORTILLARD, *frappant sur les carreaux.*

Kis! kis! kis! mords-les, ma vieille, mords-les!

TROISIÈME PASSANT.

Est-il méchant, ce gamin de Tortillard!

TORTILLARD.

De quoi? de quoi? J'aguiche la laitière pour qu'elle se rebiffe.

PREMIER PASSANT.

Il y a une laitière là dedans?...

Bruit de carreaux cassés à l'intérieur.

TORTILLARD.

Atout pour le vitrier!... (*Imitant le cri du vitrier.*) Ohé! le vitrier! En voilà des pratiques!

SARAH, *se retirant derrière les planches.*

Ce bruit, ce monde... Dérobons-nous un moment à leurs regards.

SCENE VI.

LES MÊMES, LE CHOURINEUR, LA LAITIÈRE, BENOIT, FRANÇOIS, PERSONNAGES *sortant avec eux du cabaret*, PASSANS.

Tous sortent bruyamment, la laitière recule devant leurs cris, mais en gardant l'offensive.

LA LAITIÈRE.

Oui, vous êtes un tas de gueusards! et vous ne me faites pas peur!

BENOIT.

Te tairas-tu? marchande de farine délayée.

LA LAITIÈRE.

Ah! je te reconnais, toi; c'est toi qui as déjà une fois cherché querelle à mon homme.

BENOIT.

Elle perd la boule.

LA LAITIÈRE.

Et c'est toi ou lui... (*Montrant François.*) qui a pris la montre.

BENOIT, *la ménaçant.*

Dites donc ça un peu plus haut, si vous l'osez!

LE CHOURINEUR, *s'interposant*

Et moi je te défends d'y toucher : c'est une femme ; quand on a envie de donner un coup de poing à quelqu'un, faut s'adresser à qui peut vous en rendre deux, et me voilà.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi, Chourineur ?

LE CHOURINEUR.

Ça fait que ça me fait... voilà ce que ça me fait...

Murmures dans la foule.— Rodolphe s'approche.

LA LAITIÈRE.

En voilà un qui n'est pas un vaurien comme vous.

TORTILLARD.

Kis! kis!... mords-les, la laitière, te v'là soutenue.

LA LAITIÈRE.

Est-ce que vous croyez que, depuis que je tâche d'empêcher mon homme de venir par ici, je ne vous connais pas tous? et le Maître-d'Ecole, avec son orgue et sa méchante Chouette, et leur petite Fleur de Marie, qui deviendra comme eux...

LE CHOURINEUR.

Halte-là! Sur le Maître-d'Ecole avec qui j'ai un compte à régler, à cause de mon bachot, tout ce que vous voudrez... mais pas un mot sur Fleur de Marie, entendez-vous... où je vous laisse là, la femme.

BENOIT.

Eh! faites-la donc taire.

LE CHOURINEUR.

Pourquoi donc qu'elle se tairait, si on a volé son homme?

BENOIT.

Tiens-toi, Chourineur... ne fais pas le malin... ou sinon...

LE CHOURINEUR.

Sinon quoi?

LA LAITIÈRE, *à François qui cherche à fuir.*

Il veut se sauver; mais ça ne se passera pas comme ça... je m'accroche à vous... Je ne vous quitte que chez le commissaire...

Elle lui met la main au collet.

FRANÇOIS, *la repoussant brutalement.*

Avec ça que j'irai!...

LE CHOURINEUR, *se jetant sur lui.*

Ah! tu en veux!

BENOIT, *voulant le frapper.*

C'est toi qui en veux, et en voilà!

RODOLPHE, *lui arrêtant le bras.*

Trois contre un!

LE CHOURINEUR, *le reconnaissant.*

Mon monsieur du bord de l'eau!

BENOIT.

C'est à rejouer et vous allez voir...

RODOLPHE *le colle sur la borne.*

Je vous ai dit de vous tenir tranquille.

BENOIT.

Quelle main de fer pour un si petit bras!

LE CHOURINEUR, *à Rodolphe.*

Vous m'aviez bien dit que nous nous reverrions.

FRANÇOIS.

Ils ne sont que deux et une femme, tombons dessus!...

TORTILLARD, *à part.*

Le bain chauffe pour le Chourineur.

BENOIT *et* FRANÇOIS.

Oui! oui! tombons dessus!

LE CHOURINEUR, *se mettant à côté de Rodolphe.*

Gare aux têtes!

TORTILLARD, *criant.*

La patrouille! cinq pantalons garance! A vous, à vous!...

BENOIT.

Fillons...

Benoît et François disparaissent, ainsi que tous les autres habitués du Lapin Blanc.

RODOLPHE, *au Chourineur.*

Emmenez cette femme avant qu'ils ne reviennent.

LE CHOURINEUR.

Je veux bien, mais votre nom?

RODOLPHE.

Rodolphe.

LE CHOURINEUR.

Où vous reverrai-je?

RODOLPHE.

Ici, tout-à-l'heure.

TORTILLARD.

N'aie pas peur, Chourineur, la patrouille, c'est moi.

LE CHOURINEUR.

Comment?

TORTILLARD.

Ça allait mal, j'ai crié : Voilà la garde!... Ils ont joué des jambes.

LE CHOURINEUR.

Brave galopin, va!...

Il lui allonge un coup de pied en signe d'amitié.

LA LAITIÈRE.

Et dire que sans ce gamin-là... Je ne l'oublierai pas.

TORTILLARD.

Eh bien! alors, laitière, puisque vous baptisez votre lait, donnez-lui mon nom, ça vous aidera à vous souvenir de moi.

LE CHOURINEUR.

Attends, moutard!... (*Tortillard se sauve.*) Allons, venez, la laitière, vous êtes tout de même bon cheval de trompette... (*A Rodolphe.*) Et vous, si vous avez un ami, il peut se dire, en parlant de vous : J'ai un ami qui festonne crânement les coups de poing, surtout ceux de la fin qui ont commencé notre connaissance... Tonnerre! quelle grêle!

LA LAITIÈRE.

Allons! allons! j'ai peur qu'ils ne reviennent.

LE CHOURINEUR.

Voilà... A bientôt, monsieur.

RODOLPHE.

A bientôt!

SCENE VII.

RODOLPHE, SARAH, *se présentant sur le passage de Rodolphe qui va sortir.*

SARAH.

Monseigneur!

RODOLPHE.

Que vois-je! la comtesse Mac-Grégor... sous ces vêtemens!

SARAH.

Il m'a bien fallu les prendre, dans l'espoir de vous rencontrer ici...

RODOLPHE.

Madame !...

SARAH.

Je n'ai pas hésité à tout tenter pour obtenir de vous une entrevue que vous m'avez jusqu'ici refusée... malgré les droits...

RODOLPHE.

Des droits... Eh bien ! madame, puisque la fatalité veut que ce soit ici, dans ce lieu sinistre, que je vous revoie après de longues années d'une séparation que je croyais devoir être éternelle, sachez donc la cause de l'aversion que vous m'inspirez...

SARAH.

Ah ! vous êtes impitoyable !

RODOLPHE.

Et je dois l'être. Il y a dix-sept ans, dévorée d'ambition, aveuglée par la prédiction d'une devineresse écossaise, qui vous avait promis une couronne, vous êtes venue à la cour de mon père, avec votre frère ; trompé par vos séductions intéressés, je vous aimai bientôt avec la loyauté, avec le noble dévouement de mes seize ans ; vous avez voulu un mariage secret ; en face des autels, je vous ai prise pour ma femme. Les suites de cette mystérieuse union allaient vous accuser aux yeux du monde ; vous avez voulu que tout fut révélé à mon père ; bravant sa colère, son inflexible fierté, ses projets connus d'une alliance royale, je lui ai appris notre mariage... Sa fureur fut terrible... Il voulut me forcer à rompre cette union illégale, disait-il ; je résistai !... Mis en prison, j'ai persisté dans mes refus ; on ne consentait à me mettre en liberté que si je renonçais à mes droits à la souveraineté en faveur de mon frère... J'ai renoncé à mes droits... Etait-ce assez vous aimer ?

SARAH.

Oui, oui!... mais moi... n'ai-je pas souffert aussi! et mon amour!...

RODOLPHE.

Votre amour!... Osez-vous bien en parler?... après les lettres que vous écriviez à votre frère... lettres que j'ai connues trop tarp...

SARAH.

Que dites-vous?... Ces lettres...

RODOLPHE.

Ont été interceptées... Vous m'y traitiez avec un dédain glacial; j'avais été le jouet de votre exécrable ambition... Ce n'est pas moi que vous avez aimé... mais le prince... Aussi, lorsqu'un an après je fus déshérité, vous acceptiez la rupture de notre union contre laquelle, moi, je protestais du fond de ma prison; et, vous séparant de notre fille, devenue un obstacle à votre mariage avec le comte Mac-Grégor, vous abandonniez notre malheureuse enfant à des mains mercenaires, et vous la laissiez mourir loin de vous... Telle a été votre conduite...Mais aujourd'hui vous êtes veuve, mais aujourd'hui la mort de mon frère m'a rendu la couronne...tel est le secret de vos poursuites, madame.

SARAH.

Et le secret de votre haine pour moi... je pourrais le trouver dans votre amour pour la marquise d'Harville.

RODOLPHE.

Avez-vous cru que je le nierais!... Clémence d'Harville, lorsque je n'étais qu'un exilé sans avenir, a eu pour moi la tendre pitié d'une amie, le noble dévouement d'une sœur; pour lui offrir ma main, j'ai quitté l'Allemagne, et je triompherai bientôt des scrupules qui l'arrêtent encore. Renoncez donc, madame, à tout espoir... En vous je verrai toujours la cause de la faute que j'ai commise... et que je tache d'expier chaque

jour... Récompenser le bien... poursuivre le mal... secourir de nobles infortunes... arracher quelques âmes à la perdition, telle est la tâche que je me suis imposée... afin de mériter le pardon d'un funeste moment d'égarement... fruit de votre implacable ambition et de votre cruel égoïsme.

SARAH.

Grâce !... Rodolphe !

RODOLPHE.

Pas de grâce pour vous qui avez armé le fils contre le père... pas de grâce pour vous, qui, au lieu de veiller pieusement sur notre enfant, que je pleure encore chaque jour, l'avez abandonnée... pas de grâce pour vous, car la mort de notre fille a brisé le dernier lien qui nous unissait.

SARAH.

Oh! par pitié!... écoutez, écoutez !

RODOLPHE.

Femme sans âme... épouse sans foi... laissez-moi...

SARAH.

Rodolphe... pitié !...

RODOLHE, *sortant.*

Mère sans entrailles... soyez maudite!...

Il sort par le fond.

SCENE VIII.

SARAH, *puis* TOM SEYTON.

SARAH.

Mon Dieu ! est-ce assez payer l'embition que m'inspira mon frère, et sous laquelle il éteignit toutes les affections de mon cœur... Sans époux ! sans enfans!... seule, à jamais seule!...

Elle pleure.

TOM. *Il entre par le fond et se dirige vers la droite.*

A peine si je puis reconnaître le numéro de la maison où monsieur Férand m'a dit de me rendre à neuf heures...

SARAH.

Que faire ? mon Dieu ! que faire ?

TOM.

Voilà bien la rue... la maison qui fait le coin... Elle est d'assez mauvaise apparence... Il paraît que les gens auxquels je dois avoir affaire profitent peu de leur dangereuse industrie.

SARAH.

Rejoignons ma voiture sur le quai aux fleurs; le froid... la peur commencent à me gagner...

En se retirant, elle reconnaît Tom et pousse un cri d'effroi.

TOM.

Vous, Sarah !...

SARAH, *se remettant.*

Mon frère !

TOM.

Que faites-vous ici ? sous ce costume ?

SARAH.

J'ai voulu voir le prince.

TOM.

Le prince ici !

SARAH.

Je savais que sous un déguisement...

TOM.

Mais que vois-je ? Vous êtes tout en larmes.

SARAH.

Je n'ai plus d'espoir !

TOM.

Pourquoi ?

SARAH.

La mort de notre fille a brisé le dernier lien qui nous unissait, m'a-t-il dit.

TOM.

Non ! vous pouvez espérer encore.

SARAH.

Comment !

TOM.

Écoutez-moi : lorsque le comte Mac-Grégor vous offrit une fortune et un rang que votre position rendait inespérés... vous hésitiez, car vous aviez une fille du prince ; le frère de celui-ci pouvait mourir. Tout espoir n'était pas perdu pour vous ; cet espoir... il fallait le détruire à jamais. Vous étiez déjà séparée de votre fille, que j'avais secrètement confiée à une femme Varner, sans lui dire qui était l'enfant, et lui donnant pour seul signe de reconnaissance une chaîne et une médaille, derniers présens que le prince vous avait adressées... Je voulais à tout prix détruire l'obstacle qui s'opposait à votre mariage ; je revins à Paris... L'homme chez qui deux cent mille francs avaient été placés en viager sur la tête de cette enfant consentit, pour la moitié de cette somme, à me donner un faux acte mortuaire ; l'autre moitié fut réservée à votre fille, qui ne devait plus reparaître, et dont je vous annonçai la mort supposée.

SARAH.

Ma fille vivrait encore ! Où est-elle ?

TOM.

Lorsque les événemens vous ont donné de nouveau l'espoir d'épouser le prince, j'ai été retrouver mon complice.

SARAH.

Cet homme, quel est-il ?

TOM.

Monsieur Férand, homme d'affaires, rue du Temple, n° 17.

SARAH.

Qu'avez-vous su de lui ?

TOM.

Selon les renseignemens que monsieur Férand m'a donnés, je dois trouver ici près... Mais soyez demain à pareille heure chez lui, et vous saurez tout.

SARAH.

Retrouver ma fille... Mais le prince m'épouserait alors... Oh ! cette couronne !... quel espoir !...

TOM.

Hâtez-vous de quitter cette rue où seul je dois revenir tout-à-l'heure.

SARAH.

Demain matin, le prince saura que notre fille vit peut-être encore, et madame d'Harville pourra craindre à son tour...

Tandis qu'ils s'éloignent, on voit Fleur de Marie sortir avec précaution d'une maison d'un des plans supérieurs.

SCENE IX.

FLEUR DE MARIE, *sortant avec désespoir de la maison.*

Oh ! je n'y tiens plus !... je n'en puis supporter davantage... la violence de cette femme a comblé la mesure... Mon Dieu ! si on m'avait jamais permis d'entrer dans une église, j'aurais été me mettre à genoux devant ces tableaux où il y a des vierges et des saintes dont le regard vous console... je leur aurais demandé conseil... Mais j'ai ma sainte... ce portrait de femme que j'ai trouvé... ce portrait aux yeux si doux... au regard si aimant... (*Le considérant.*) N'est-ce pas ? ma bonne protectrice, que je ne suis pas coupable, si je me soustrais aux injures, aux coups dont on m'accable, si je préfère à cette vie la fuite .. la misère, la faim peut-être ?... Protégez-moi, ma patronne, car je ne veux pas attirer sur ma seule amie, sur la bonne Rigolette, la fureur de ces monstres ; non... Je vais m'en aller le plus loin que je pourrai, j'implorerai la pitié, je demanderai du travail et la permission de vivre sans être battue. Triste quartier, où j'ai été si malheureuse, où je n'ai pas connu un seul moment de joie et d'espérance, adieu... adieu !... J'aimerais mieux

mourir que de te revoir encore... (*Elle s'avance vers la rue aux Fèves et recule en disant :*) Le Maître-d'Ecole!... (*Sur la gauche on entend des chants bruyans.*) Ces hommes me font peur... (*Elle se dirige vers la maison et s'arrête.*) Non ! non ! je ne veux pas rentrer... j'aime mieux attendre dans cette allée qu'il n'y ait plus personne ici...

Elle entre dans la maison dont Tom Seyton a recennu le numéro.

SCENE X.

LE MAITRE-D'ÉCOLE ; *puis* FÉRAND, *sous le costume de* Barbe-Rouge.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *déposant son orgue près de sa maison.* Huit heures et demie viennent de sonner à Notre-Dame, il me semble que l'homme à la Barbe-Rouge tarde bien... Quel homme que ce Barbe Rouge... Quand il vient, d'où vient-il ? quand il va, où va-t-il ? personne ne le sait... Que me veut-il encore ?... Ah ! je n'ose plus regarder en arrière, et, contre les menaces de l'avenir, je n'ai plus d'autres ressources que ce stylet, dont la lame empoisonnée... Une égratignure et la mort est certaine... Ce n'est plus que par la grossièreté des habitudes et des passions que je m'échappe à moi-même ; la colère a son ivresse... De sang-froid, je tremble... parce que je me retrouve.

FÉRAND, *qui est entré par le fond, s'est avancé vers lui et lui touche le bras au moment où il s'absorbe dans une sombre rêverie.*
Ah ! c'est vous ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comme vous voyez... exact à l'heure.

FÉRAND.

C'est bien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous êtes content ?

FÉRAND.

A-peu-près...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Douteriez-vous de ma discrétion ?

FÉRAND.

Non.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qui peut vous porter ombrage ?... Serait-ce la Chouette ?...

FÉRAND.

Non.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qui donc alors ?

FÉRAND.

Cette jeune fille qui vit chez vous...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Fleur de Marie ?

FÉRAND.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Sur ma vie... elle ignore...

FÉRAND.

Qui me répond qu'il en sera toujours ainsi?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous ne pouvons pourtant pas la mettre à la porte.

FÉRAND.

Que ne lui trouvez-vous une place ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est facile à dire.

FÉRAND.

J'ai ce qu'il vous faut...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *étonné.*

Ah !... (*A part*) Ce diable d'homme pense à tout.

FÉRAND.

Vous la conduirez chez monsieur Férand... homme d'affaires, rue du Temple, numéro 17. Vous me le promettez ?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Allons! soit! demain, j'irai trouver ce monsieur Férand.

FÉRAND.

Bien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous le connaissez donc ?

FÉRAND.

Oui, c'est un homme grave, austère... On dit beaucoup de bien de lui...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Est-il riche?

FÉRAND.

Peut-être.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Serait-ce dans l'espoir de favoriser quelque coup hardi, que vous voulez placer Fleur de Marie chez lui?

FÉRAND.

Qui vivra, verra.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Que voulez-vous donc? vous, dont aucune parole ne trahit la pensée?

FÉRAND, *lui donnant de l'or.*

Comptez.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Deux cents francs!

FÉRAND.

Autant après le succès.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quatre cents francs! Qu'est-ce donc?

FÉRAND.

Un homme!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Possesseur de papiers?

FÉRAND.

Non, qui me gêne.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *avec quelque effroi.*

Qui vous gêne?... (*Brutalement.*) Eh ! où voulez-vous que je rencontre cet homme ?

FÉRAND, *l'arrêtant par le bras.*

Il viendra !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quand?

FÉRAND.

Ce soir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tout-à-l'heure?

FÉRAND.

A neuf heures.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Où?

FÉRAND, *montrant la maison en face du* Lapin Blanc.

Là.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Dans cette allée... obscure, tortueuse?...

FÉRAND.

Vous y serez avant lui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moi?

FÉRAND.

Lui n'en sortira pas.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

On fera des recherches.

FÉRAND.

Non, si on croit que cet homme s'est donné la mort.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comment le croirait-on ?

FÉRAND.

Si une lettre écrite par lui, remise ce soir à la poste, détournait demain tous les soupçons.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il écrirait donc d'avance, ou quelqu'un pour lui?...

FÉRAND.

C'est mon affaire...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quand vous reverrai-je?

FÉRAND.

A neuf heures cinq minutes...

Férand sort par le fond.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce regard, cette voix brève et tranchante comme un couteau... il me subjugue... Un crime!... Seul!... oserai-je?... (*On entend la voix du Chourineur.*) Si je pouvais proposer à quelqu'un... Le Chourineur, il m'en veut... mais il a déjà été condamné... essayons de l'apaiser...

SCENE XI.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, LE CHOURINEUR.

LE CHOURINEUR.

Ah! te voilà, toi!... (*L'étreignant.*) Mon bachot? ou as-tu mis mon bachot?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qu'est-ce que tu veux que j'en aie fait de ton bachot?

LE CHOURINEUR.

Il était amarré aux bateaux de blanchisseuses du Pont au Change; on t'a vu le prendre... On ne m'ôtera pas de la tête qu'il t'a servi à aller voler dans ce château au bord de la rivière.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne sais pas ce que tu veux me dire.

LE CHOURINEUR.

Tu ne sais pas non plus qui voulait entraîner à la rivière un cavalier qu'on avait jeté à bas de son cheval?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je l'ignore absolument.

LE CHOURINEUR.

Eh bien! il y a quelqu'un qui est payé pour le savoir... Mais mon bachot?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Voyons, ce n'est pas une grande perte que tu as faites là... Tirer du sable..., repêcher des bûches... avoir toute la journée la moitié du corps dans l'eau...

LE CHOURINEUR.

Le métier est dur... mais honnête; j'y gagne ma vie... Je ne demande que ça.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien! moi, je suis plus exigeant que toi, pour toi-même... J'ai à te proposer une bonne affaire.

LE CHOURINEUR.

Toi! une bonne affaire?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quarante francs à gagner.

LE CHOURINEUR.

En combien de temps?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

En un quart-d'heure.

LE CHOURINEUR.

En plein jour, devant tout le monde?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Non, personne ne saura.... Allons, je mettrai soixante francs.

LE CHOURINEUR.

Merci! je ne mange pas de ce pain-là...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais...

LE CHOURINEUR.

Je te dis que je ne mange pas de ce pain-là, il est rouge...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu aimes mieux ton métier, n'est-ce pas?

LE CHOURINEUR.

Mon métier, c'est de dire: non, quand on veut me mettre d'un mauvais coup... Mon métier, c'est aussi de poursuivre à mort... ceux qui voudraient faire du

mal à ceux que j'aime... car, quand ceux-là ont besoin d'un bon chien... pour les défendre, ils me trouvent... Et tu sais que j'ai de bons crocs.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais, écoute-moi donc !

LE CHOURINEUR.

Assez ! tonnerre ! assez! Je te défends de jamais me parler comme tu l'as fait... Va-t'en...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A ton aise... (*Tandis que le Chourineur reste immobile dans sa colère, le Maître-d'Ecole va pour entrer au cabaret. Fleur de Marie sort de l'allée, et en l'apercevant rentre précipitamment. A part.*) Allons voir la Chouette, elle me donnera de l'eau-de-vie, et j'essaierai seul...

Il entre chez lui.

LE CHOURINEUR, *seul et en colère.*

Si tu m'as menti, si tu m'as volé mon bachot, tôt ou tard je te repincerai !

SCENE XII.

RODOLPHE, *venant du fond*, LE CHOURINEUR.

RODOLPHE.

Eh bien ! mon garçon, ça ne va donc pas? tu as l'air en colère...

LE CHOURINEUR.

Si en colère, que je me battrais moi-même... faute d'avoir sur qui taper.

RODOLPHE.

J'arrive mal, j'avais un service à te demander.

LE CHOURINEUR.

Alors, tant mieux... ça me remettra. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

RODOLPHE.

L'autre soir... sur le bord de la Seine, près du château d'Harville, tu m'as aidé à me débarrasser de bandits qui m'avaient attaqué.

LE CHOURINEUR.

Vous, ou un autre... je n'en sais rien, il faisait nuit... Je venais de déchirer un train de bois ; à travers le noir... je vois un homme seul contre trois, vous croyez que je veux taper sur vous, et vous me tambourinez une grêle de coups de poing... que je n'y ai vu que du feu... Vous vous trompiez de numéro... Enfin, c'est égal... nous nous sommes expliqués après.

RODOLPHE.

Pauvre garçon... je suis fâché.

LE CHOURINEUR.

Moi pas, je les retiendrai ces coups de poing-là... ça me servira pour le Maître-d'Ecole.

RODOLPHE.

Maintenant, dis-moi... j'ai tout lieu de croire que les bandits qui m'ont attaqué sont ceux qui ont volé au château d'Harville.

LE CHOURINEUR, *à part.*

Le Maître-d'Ecole et sa bande... (*Haut.*) C'est bien possible.

RODOLPHE.

Si tu les connaissais... tâche de savoir ce qu'ils ont fait d'un portrait de femme enrichi de pierreries... On leur abandonnerait les pierreries pour r'avoir le portrait.

LE CHOURINEUR, *avec colère.*

Pourquoi donc croyez-vous que les voleurs me font part de leurs affaires, à moi ? Est-ce que vous me prenez pour... Mais, au fait, vous avez raison... je les connais... je suis souvent avec eux... Qui se ressemble s'assemble, n'est-ce pas ?

RODOLPHE.

Mais pourquoi vis-tu avec eux ?

LE CHOURINEUR.

Parce que je ne peux pas vivre ailleurs.

RODOLPHE.

Quel est ton état ?

LE CHOURINEUR.

Tireur de sable et débardeur au quai Saint-Paul, gelé l'hiver, rôti l'été, quinze heures par jour dans l'eau... Voilà mon caractère.

RODOLPHE.

Ta famille?

LE CHOURINEUR.

Orphelin du pavé de Paris.

RODOLPHE.

Mais qui t'a élevé?

LE CHOURINEUR.

Celui qui élève les chiens perdus... Je me rappelle que, quand j'étais gamin, j'allais coucher la nuit dans les fours à plâtre, et quand la faim me cassait les jambes et que je pouvais pas aller jusque-là... je couchais sous les grandes pierres du Louvre, et l'hiver, j'avais des draps blancs quand il tombait de la neige.

RODOLPHE.

Tu as eu faim, et tu n'as pas volé?

LE CHOURINEUR.

Jamais, et j'ai pourtant resté une fois près de deux jours sans manger.

RODOLPHE.

Quand tu as été grand, qu'as-tu fait?

LE CHOURINEUR.

Je me suis fait troupier.

RODOLPHE.

Tu as servi?

LE CHOURINEUR.

Trois ans... Je comptais qu'on me mènerait à Alger, mais j'ai eu du malheur... Elevé dans la rue comme une bête brute... j'avais les rages d'une bête brute... Un jour, mon sergent me rudoye... je réponds... Il me bouscule, il me frappe... Tonnerre!... la rage me prend... je tape à tort et à travers... je blesse le sergent et deux soldats... Trois mois après,

on me condamne à avaler douze balles de plomb....

RODOLPHE.

Condamné à mort !

LE CHOURINEUR.

Je l'espérais... car une fois qu'on a versé du sang... voyez-vous, on a beau se laver les mains... elles sont toujours rouges... Mais on a commué ma peine, soi-disant, parce qu'une fois, dans un incendie j'avais sauvé une vieille femme, et qu'une autre fois j'avais repêché dans la rivière une jeune fille qui se noyait; vous voyez que je suis un amphibie de feu et d'eau.

RODOLPHE.

Et quelle peine as-tu subie?

LE CHOURINEUR, *d'un air sombre.*

J'avais le droit d'être fusillé comme soldat... on m'a condamné à cinq ans de boulet... Quand j'ai su cela... j'ai voulu m'étrangler dans ma prison... mais on m'a décroché à temps...

RODOLPHE.

Et en sortant... tu avais la même aversion pour le vol qu'en y entrant ?

LE CHOURINEUR.

La même... Et en attendant que je crêve au coin d'une borne comme j'y suis né, je me suis mis débardeur. Je gagne ma vie... sans faire de tort à personne.

RODOLPHE.

Bien, mon garçon... tu as encore du cœur et de l'honneur.

LE CHOURINEUR.

Du cœur... de l'honneur... moi... C'est drôle, monsieur Rodolphe, c'est la première fois qu'on me dit ça... et ça me fait du bien... Ça me réchauffe là... (*Il se frappe le cœur et répète d'un air pensif.*) Du cœur, de l'honneur...

RODOLPHE.

Cela t'étonne?

LE CHOURINEUR.

Oui, et non... Je sens bien que je ne suis jamais méchant qu'avec ceux qui sont plus forts que moi... tandis que pour les faibles, au contraire, je suis bon, mais bon que j'en suis bête... Tenez, il y a ici une pauvre jeune fille appelée Fleur de Marie, vous ne croirez pas ça, mais c'est doux, sage, honnête, ça a seize ans, une figure d'ange... eh bien! c'est le souffre-douleur d'un gueux appelé le Maître-d'Ecole et de sa femme appelée la Chouette, qui l'ont ramassée toute petite dans une rue où elle était abandonnée.

RODOLPHE.

Pauvre enfant! Et qui la défend contre ces monstres?

LE CHOURINEUR.

Moi, quand je suis là... mais je n'y suis pas toujours... et alors, pour un oui, pour un non, ils l'assomment.

RODOLPHE.

Ta protégée m'intéresse. Où est-elle ?

LE CHOURINEUR, *montrant le cabaret.*

Peut-être là.

RODOLPHE.

Dans cette caverne?

LE CHOURINEUR.

Il faut bien qu'elle suive le Maître-d'École et la Chouette.

RODOLPHE.

Pauvre malheureuse!

LE CHOURINEUR.

Empêcherez-vous aussi qu'on ne lui fasse du mal?

RODOLPHE.

Peut-être.

LE CHOURINEUR.

Eh bien! le Maître-d'Ecole est entré là tout-à-l'heure, je crois, venez, si vous l'osez!

RODOLPHE.

Sois tranquille, j'oserai...

Ils entrent au cabaret.

SCENE XIII.

FÉRAND *entre par la gauche et se dirige vers la maison en construction.*

Tout va bien, le temps à l'orage va écarter tout le monde... Il n'existe plus, contre moi, qu'un témoin et qu'une preuve; le témoin qui a osé me menacer va périr tout-à-l'heure; la preuve, cette chaîne et cette médaille données à la femme Varner.... Cette femme, maintenant idiote, est chez son gendre Morel, le lapidaire... Il demeure dans ma maison... Est-il donc si difficile de les forcer par la misère à se défaire de cet objet précieux... Cette chaîne, je l'aurai... (*Entrant derrière les planches.*) D'ici je pourrai tout voir.

SCENE XIV.

FÉRAND, *caché*, LE MAITRE-D'ÉCOLE, *puis* FLEUR DE MARIE, RODOLPHE, LE CHOURINEUR.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *il est ivre.*

Je disais bien que l'eau-de-vie et la Chouette m'étourdiraient et m'ôteraient tout scrupule... Et cette petite misérable qui s'enfuit; qui ose écrire : « Je suis trop malheureuse ici, vous ne me reverrez jamais! » Nous quitter! Oh! je te rattraperai, scélérate, et tu paieras cher... Demain, il faudra bien que je te retrouve... et malheur à toi! Cette nouvelle colère m'anime encore, je n'hésite plus... (*Il entre dans l'allée où s'est réfugiée Marie. On entend un cri. Le Maître-d'École sort de la maison entraînant Fleur de Marie.*) Malheureuse! toi! toi! là, là!

FLEUR DE MARIE.

Oui, j'ai voulu m'enfuir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tu as mal choisi ton moment.

FLEUR DE MARIE.

J'aime mieux mourir tout d'un coup

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *furieux.*

Ah! tu me braves!...

Le Chourineur et Rodolphe sont sortis du cabaret. Le Chourineur retient le bras du Maître-d'École.

LE CHOURINEUR.

Veux-tu bien te tenir tranquille! Je te défends de toucher à la petite.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qu'est-ce que tu veux, toi?

RODOLPHE.

Il veut, et moi aussi, que vous respectiez cette enfant.

FLEUR DE MARIE.

Oh! merci, monsieur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien! qu'elle rentre, qu'elle s'en aille.

LE CHOURINEUR, *bas à Rodolphe qui regarde Fleur de Marie avec intérêt.*

C'est elle... (*Au Maître-d'École.*) Pourquoi la faire rentrer, pour la maltraiter à ton aise?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moi, je m'en vais au faubourg Saint-Antoine.

LE CHOURINEUR.

Pourquoi ne chanterait-elle pas comme tous les soirs?

FLEUR DE MARIE.

Oh! je ne pourrais pas... j'ai trop envie de pleurer...

RODOLPHE.

Pauvre enfant! recevez ce que j'aurais mis dans votre sebile si vous aviez chanté...

Il lui donne une pièce. — Tonnerre jusqu'à la fin.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Voilà l'orage, il faut que je m'en aille... (*A Fleur de Marie.*) Tu vas rentrer... (*Au Chourineur.*) Sois tranquille!

FLEUR DE MARIE, *à Rodolphe.*

Monsieur, vous vous êtes trompé!... c'est une pièce d'or.

RODOLPHE, *à part.*

De la probité!... (*Haut.*) Gardez-la, mon enfant.

LE CHOURINEUR.

Bien, ma petite goualeuse, n'ayez plus peur; allez!

RODOLPHE, *au Chourineur.*

Non, car nous sommes d'eux, maintenant, pour vous protéger...

Fleur de Marie rentre. Rodolphe et le Chourineur s'éloignent; la pluie tombe, on entend sonner une horloge.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Neuf heures!...

Il entre dans l'allée indiquée. Un homme, enveloppé d'un manteau, vient dans l'obscurité, regarde la maison, la reconnaît et frappe, le Maître-d'École lui ouvre et le fait entrer devant lui, Férand sort de sa retraite, écoute un instant ce qui se passe dans l'allée de la maison, puis va mettre une lettre à la boîte de la petite poste.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

TABLEAU II. — LA MAISON PIPELET.

Le théâtre représente la cour de la maison de la rue du Temple, 17. Au fond, bâtiment à trois étages et à mansardes. Au rez-de-chaussée en face, allée au fond de laquelle on aperçoit la rue. A droite de l'allée, sur la cour, fenêtre de la loge de Pipelet; vers le milieu de l'allée, derrière la loge, escalier conduisant aux étages supérieurs. A la droite de la loge, dans la cour, réserre fermant avec une porte pleine. A gauche de l'allée, arrière-boutique d'un rogomiste. A la fenêtre du deuxième, cage avec des oiseaux. La gauche du théâtre est occupée par un petit corps de bâtiment isolé qu'occupe Férand. Au rez-de-chaussée, porte à un seul battant.

SCENE I.

Mme PIPELET, LA LAITIÈRE; *puis* MOREL *et* LE FACTEUR.

Mme Pipelet finit de balayer la cour. La laitière apporte du dehors des pots à lait qu'elle dépose dans la petite réserre ; elle va et vient pendant toute la scène.

Mme PIPELET.

V'là votre journée finie, la laitière?

LA LAITIÈRE, *sans s'arrêter.*

Il est bien temps, depuis deux heures du matin que je suis partie d'Asnières.

Mme PIPELET.

Ah bien! la mienne n'est pas près de finir! Depuis que monsieur Férand a renvoyé sa bonne, c'est moi qui fais son ménage... Encore, heureusement, il a pris Tortillard pour faire ses commissions.

LA LAITIÈRE.

Il est donc partout, ce méchant gamin... Hier, dans la Cité, il a fait sauver tous les gueusards qui ont battu mon mari; mais partout où j'en trouverai un, je crierai sur lui, jusqu'à ce qu'on l'arrête et qu'on l'écharpe...

Elle sort.

Mme PIPELET.

Et vous ferez bien, la laitière... (*A Morel, qui est descendu de la maison et entre dans la cour.*) Eh bien! monsieur Morel, vous voilà déjà en course... Comment va-t-on chez vous?

MOREL, *gaiement.*

Ma femme va mieux, dieu merci! le médecin assure que l'air de la campagne la remettrait tout-à-fait... Je vais faire une course, et de là j'irai rue Fontaine-au-Roi, chez le père Lefebvre, lui demander s'il veut me louer deux petites chambres qu'il a à Belleville.

Mme PIPELET.

Allez donc! maison de ville et maison de campagne, on voit que vous avez gros à la Caisse d'épargne...

MOREL.

Oui, nous serions tout-à-fait heureux, si la mère de ma femme...

Mme PIPELET.

La pauvre vieille idiote?... Ah! oui... ça vous est bien gênant.

MOREL.

Après tout, c'est la mère de ma femme... Et qui est-ce qui en aurait soin et pitié, si ce n'est nous...

Mme PIPELET.

Tenez, monsieur Morel, vous êtes la crême des honnêtes gens, comme mon vieux chéri d'Alfred est la crême des portiers.

MOREL, *s'en allant en riant.*

Et vous la crême des portières, madame Pipelet... Allons, au revoir...

Il sort par l'allée.

LE FACTEUR.

Madame Pipelet, trois sous, une lettre pour monsieur Férand.

Mme PIPELET, *le payant.*

Voilà de la vraie monnaie... (*Regardant le timbre.*) Première levée du matin... Ça a dû être mis à la poste hier soir.

SCENE II.

LES MÊMES, GERMAIN, *nu-tête, des papiers sous le bras.*

Mme PIPELET.

Bonjour, monsieur Germain, voilà justement une lettre pour monsieur Férand, votre patron. C'est trois sous...

GERMAIN, *lui payant et prenant la lettre.*

Merci, madame Pipelet.

Mme PIPELET.

Eh bien! vous êtes-vous bien amusé hier au spectacle?

GERMAIN.

Beaucoup... Mais j'y pense, voilà votre passe-partout que je vous rends. Dites donc, il paraît que vous n'êtes pas sévère pour tout le monde comme pour moi? Vous répétez toujours : personne ne doit rentrer plus tard que minuit... Passé minuit, je ne tire plus le cordon à personne.

Mme PIPELET.

C'est toujours comme ça dans les maisons sévères.

GERMAIN.

C'est égal, hier soir, ce n'était pas la peine de me donner votre passe-partout pour aller au spectacle.

Mme PIPELET.

Pourquoi donc ça?

GERMAIN.

Puisque après que j'ai été rentré, vous avez encore ouvert la porte à quelqu'un.

Mme PIPELET.

Par exemple! le dernier rentré a été M. Férand, à dix heures moins un quart; à preuve qu'à cause du mauvais temps il s'était entortillé dans son manteau, que je ne l'ai reconnu qu'à sa voix et à ses lunettes vertes.

GERMAIN.

Comment! vers minuit, personne ne vous a demandé le cordon?

Mme PIPELET.

A quel propos me dites-vous ça?

GERMAIN.

Parce qu'en rentrant, je me suis croisé sur l'escalier avec quelqu'un qui descendait.

Mme PIPELET.

Quelqu'un de la maison?

GERMAIN.

Non, quelqu'un que je ne connais pas.

Mme PIPELET.

Bah! vous rêvez.

GERMAIN.

Je rêve si peu, qu'à la clarté de mon bougeoir, sans bien voir sa figure, j'ai remarqué qu'il avait une grande barbe rouge. Vous avez dû lui ouvrir la porte.

Mme PIPELET.

Du tout. Eh bien! voyez-vous, c'est que vous ne l'aurez pas bien fermée, vous.

GERMAIN.

Je vous assure que si.

Mme PIPELET.

Ah! je suis bête, c'est mon vieux chéri qui lui aura ouvert, et qui n'aura pas voulu m'éveiller.

GERMAIN.

A la bonne heure.... ça devenait inquiétant.... Je monte à mon bureau... je suis un peu en retard, et monsieur Férand doit m'attendre...

Germain entre dans le corps de logis de Férand.

SCENE III.

Mme PIPELET, RODOLPHE, *entrant sur les derniers mots et examinant la maison.*

RODOLPHE, *à part.*

Ce doit être ici! Quel peut être ce monsieur Férand chez qui la comtesse Sarah me donne un rendez-vous pour ce soir?... Est-ce quelque piége!... Hélas! l'espérance avec laquelle elle m'attire est une espérance insensée.

Mme PIPELET, *se retournant.*

Monsieur, où allez-vous?

RODOLPHE.

Madame...

Mme PIPELET.

Monsieur, chez qui allez-vous? On ne s'introduit pas ainsi dans les maisons.

RODOLPHE.

Madame, j'avais vu un écriteau à cette porte et je venais savoir quel appartement était à louer.

Mme PIPELET.

Celui du premier...

RODOLPHE, *à part.*

Tâchons de la faire causer... (*Haut.*) Si, comme je l'espère, cet appartement me convient, je vous prierais, madame, de vouloir bien vous charger de mon modeste ménage de garçon.

Mme PIPELET.

Comment donc, monsieur, mais avec délices; vous serez servi comme un prince, pour six francs par mois; nous ne serons pas pour vous des portiers, mais des amis.

RODOLPHE.

Mais dites-moi, madame...

Mme PIPELET, *avec une révérence.*

Pomone-Fortunée-Diane-Anastasie Pipelet.

RODOLPHE.

Pourrais-je, madame Pipelet, vous demander sans indiscrétion qui habite cette maison? Vous concevez, quand on vient loger quelque part...

Mme PIPELET.

Comment donc? monsieur, rien de plus naturel... La maison est très-bien composée, monsieur, tous gens comme il faut... Nous ne parlerons pas du premier, puisqu'il est vacant... tout ce que je peux dire, c'est que le dernier locataire est un fier gueux qui a empoisonné et qui empoisonne encore la vie de mon vieux chéri d'Alfred, mon époux.

RODOLPHE.

Ah! mon Dieu! quel était donc ce malheureux?

Mme PIPELET.

Un peintre, nommé Cabrion, que Dieu le confonde! il en a tant fait à Alfred, qu'il en est comme abruti, le pauvre cher homme... Pardon, monsieur... (*Appelant Rigolette.*) N'allez donc pas si vite, mademoiselle Rigolette... (*A Rodolphe.*) Une perle de petite ouvrière qui

habite une chambre du second... terme toujours payé d'avancé.

SCENE IV.

LES MÊMES, RIGOLETTE.

RIGOLETTE

Qu'est-ce qu'il y a, madame Pipelet?

Mme PIPELET.

D'où venez-vous donc comme cela?

RIGOLETTE.

De faire mes provisions pour moi et mes oiseaux.

Mme PIPELET.

Voyons donc?

RODOLPHE, *à part.*

La gracieuse petite personne.

Mme PIPELET, *montrant Rodolphe.*

Monsieur va devenir notre locataire.

RODOLPHE.

Jolie comme vous voilà, vous ne devez pas manquer d'amoureux.

RIGOLETTE.

Des amoureux! Ah bien! par exemple!

Mme PIPELET.

Ah! il ne faut pas tant dire... monsieur Germain...

RIGOLETTE.

Monsieur Germain est un très-bon garçon. Il a bon cœur, il est bien gentil, bien obligeant, mais pas du tout mon amoureux... Est-ce que j'ai le temps de songer à ça? Mais qu'est-ce que vous me voulez donc, madame Pipelet?

Mme PIPELET.

Le père Morel est sorti...Comme sa femme ne se lève pas encore, vous devriez, en rentrant chez vous, donner un coup d'œil aux enfans.

RIGOLETTE.

Et vous ne me disiez pas ça? Je vais porter mon ou-

vrage chez les Morel, et, tout en travaillant, je chanterai aux enfans la dernière chanson que ma donnée Fleur de Marie.

RODOLPHE.

Vous la connaissez?

RIGOLETTE.

Et je l'aime beaucoup... un pauvre ange dans les griffes du diable... Adieu, mon futur voisin.

RODOLPHE.

Adieu, mademoiselle Rigolette.

UN HOMME, *dans l'allée.*

Monsieur Morel?

Mme PIPELET, *de la cour.*

Il est sorti.

L'HOMME.

C'est de la part du joaillier.

Mme PIPELET.

Madame Morel vous répondra, montez!

L'HOMME.

A quel étage?

RIGOLETTE, *qui a repris sa tasse de lait.*

Si vous voulez venir, monsieur, je vais vous montrer la porte...

Elle précède l'homme, et tous deux montent l'escalier.

RODOLPHE.

Charmante enfant!

Mme PIPELET.

Pas vrai, monsieur...

SCENE V.

RODOLPHE, Mme PIPELET; *puis* PIPELET.

RODOLPHE, *indiquant la gauche.*

Ce corps de logis est-il occupé?

Mme PIPELET.

Oui, par monsieur Férand.

RODOLPHE, *à part.*

C'est lui.

Mme PIPELET.

Un digne homme... et honnête... ne recevant que des gens du meilleur genre, et les messieurs du bureau de bienfaisance.

PIPELET, *du fond de l'allée.*

C'est une indignité!... une abomination!...

Mme PIPELET.

C'est mon vieux chéri!

PIPELET.

Non! non! je ne les paierai pas!...

Mme PIPELET.

A qui en as-tu... Alfred? Qu'est-ce qu'on veut donc te faire payer?

PIPELET.

Mais il y a des gens qu'on envoie tous les jours à l'échafaud qui sont des brebis en perspective de ce monstrueux scélérat.

Mme PIPELET.

Qui ça? quel scélérat?...

PIPELET.

Est-ce que ce n'est pas toujours le même?... Est-ce que j'ai un autre ennemi sur la surface du globe?...

Mme PIPELET.

Tu l'as donc vu?

PIPELET.

J'étais sur le trottoir, regardant devant les carreaux de la librairie les caricatures du *Charivari*, quand, insensiblement d'abord, je me sens farfouiller dans le dos... Je pense à mon mouchoir déposé dans ma poche... Je me retourne vivement, et qu'est-ce que je vois? Cabrion! encore Cabrion qui, plaçant les deux mains en forme d'entonnoir devant sa bouche, se met à pousser un hourra féroce! La peur me prend... et dans la crainte d'une avanie, je me sauve; mais voilà que j'entends derrière moi un bruit sourd, un bruit de tam-tam... et des cris!... Arrêtez!... arrêtez!... Et

bientôt, un Auvergnat furieux, venant me réclamer le prix d'un cent de marrons... Savez-vous pourquoi? savez-vous pourquoi?...

Mme PIPELET.

Achève!

PIPELET.

Pendant que je regardais les caricatures, ce vaurien de Cabrion m'avait attaché une ficelle au bouton du derrière de ma veste... l'autre bout de cette ficelle correspondait à la poêle du marchand de marrons... Dans ma fuite, j'avais entraîné le poêlon de l'Auvergnat... comme un chien qui court avec une casserole à la queue!...

Mme PIPELET.

Allons, mon Alfred, ne pense pas à cela .. oublie tout ça, vieux chéri, oublie tout ça.

PIPELET.

Oublier!... Anastasie? quand je le vois même en pensée, avec ses grands cheveux et son chapeau pointu, je m'*immobilise* et je n'ai que la force de fermer les yeux pour tâcher de ne pas voir sa figure abhorrée.

Mme PIPELET.

Dis donc, Alfred, garde la loge, je vais montrer l'appartement à monsieur.

RODOLPHE.

Je vous suis, madame... (*A part.*) Tâchons d'en savoir davantage.

SCENE VI.

PIPELET; *puis* Mme D'HARVILLE *et* CABRION.

PIPELET, *s'installant à son établi.*

Je suis bourrelé comme un malfaiteur, je n'ai de goût à rien...

Une voiture s'arrête devant la porte extérieure, un domestique en livrée entre et va sonner à la porte de M. Férand, l'entr'ouvre et dit à l'intérieur:

LE DOMESTIQUE.

Madame d'Harville fait demander à monsieur Férand s'il peut la recevoir...

Après un moment, il sort.

PIPELET.

Il y a huit jours que j'ai commencé cette malheureuse botte, à laquelle il n'y a qu'un béquet à remettre... (*Il passe sa main dans la botte et se chausse le bras. — Mme d'Harville, précédée de son domestique, traverse la scène et entre chez Férand.*) A chaque instant elle me tombe des mains... mon fil se casse... ma poix se fond dans mes doigts... c'est de la fièvre... il me semble toujours voir ce mauvais génie... cette nuit j'ai rêvé de lui...

A ce moment paraît Cabrion, qui s'avance muet et terrible sur Pipelet, immobile et faciné ; il soulève le chapeau de Pipelet, le pose à terre et lui fait une pantomime tour-à-tour grâcieuse et ménaçante; puis il lui remet son chapeau, et, d'un coup de poing, il le lui enfonce sur les yeux ; il s'éloigne ensuite en courant.

PIPELET, *poussant de douloureuses plaintes.*

Ouah ! ouah ! ouah! Au secours! à la garde!

SENCE VII.

RODOLPHE, PIPELET, Mme PIPELET.

Mme PIPELET, *acourant.*

Qu'est-ce que j'entends?... Alfred !... Alfred enseveli sous son chapeau. Encore Cabrion! Mais mon Dieu! pourquoi ne quittes-tu jamais ce malheureux tromblon.

PIPELET.

Ouah! ouah! ouah ! J'étouffe...

Mme PIPELET, *essayant de le secourir.*

Prends garde, tiens bien ton nez, que je ne le retrousse pas trop fort... Là, ça va-t-il mieux?...

PIPELET.

Ah! le poil de lapin est bien mauvais à respirer.

Mme PIPELET.

Mais dis donc, tu ne sais pas ce qui se passe? On entend parler très-haut chez les Morel. Un homme qui vient d'entrer, un joaillier, semble menacer, et madame Morel a l'air de répondre en pleurant... On va, on vient...

PIPELET.

C'est Cabrion!

Mme PIPELET.

Tu ferais bien d'aller chercher monsieur Morel. Il est chez le père Lefebvre de la rue Fontaine-au-Roi.

PIPELET.

Ça doit être Cabrion!

Mme PIPELET.

Ah! tu t'abrutis trop, Alfreld, puisque pendant ce temps-là, Cabrion te donnait un renfoncement.

PIPELET.

C'est vrai...

RODOLPHE, *qui s'est arrêté un moment dans l'allée.*

Cette voiture... je crois reconnaître ces gens...

PIPELET, *à qui Mme Pipelet a rendu son tromblon.*

Allons! Je m'en vais... Aussi bien, j'ai besoin d'air... Si j'aperçois Cabrion, j'ameute les passans et je crie au feu...

Mme PIPELET, *le reconduisant.*

Va, vieux chéri...

Elle l'accompagne et rentre dans sa loge, quand elle voit Rodolphe causant avec Mme d'Harville.

SCENE VIII.

RODOLPHE, Mme D'HARVILLE, *sortant de chez Férand.*

RODOLPHE.

Vous ici, madame!

Mme D'HARVILLE.

Je sors de chez mon homme d'affaires!

RODOLPHE.

Monsieur Férand ! Et cette voiture de voyage ?

Mme D'HARVILLE.

C'est la mienne !

RODOLPHE.

Vous partez ?

Mme D'HARVILLE.

La santé de mon père...

RODOLPHE.

Mais, hier..., vous ne m'avez rien dit... Ordinairement, j'ai plus de part à votre confiance.

Mme D'HARVILLE.

Eh bien ! je serai franche, monseigneur ; ce matin vous m'avez écrit pour m'apprendre votre entrevue avec la comtesse Sarah Mac-Grégor, mais vous ne m'avez pas tout dit, lisez...

RODOLPHE, *lisant.*

« Madame, le prince est sur le point de retrouver « une fille qu'il a cru perdue. Vous qui l'empêchez de « se souvenir qu'il est époux, l'empêcherez-vous aussi « d'être père ?... » Une lettre anonyme ! lâche infâmie ! Et vous voulez me quitter ?

Mme D'HARVILLE.

Voulez-vous qu'un seul moment j'autorise de pareils écrits ?

RODOLPHE.

Je vois maintenant d'où le coup part et le piége qui m'était tendu.

Mme D'HARVILLE.

Que voulez-vous dire ?

RODOLPHE.

C'est encore l'esprit rusé et perfide de la comtesse Sarah.

Mme D'HARVILLE.

Monseigneur, n'êtes-vous pas trop prompt à accuser ? S'il y avait encore quelque espoir de retrouver cette enfant...

RODOLPHE.

Et croyez-vous donc que si je n'avais pas en main des preuves matérielles, irrécusables de cette triste mort...

Mme D'HARVILLE.

Je ne douterai jamais, monseigneur, des nobles élans de votre âme, et c'est pour cela que je partirais...

RODOLPHE.

Comment?

Mme D'HARVILLE.

Si cette enfant vivait encore, vous auriez envers elle un grand devoir à remplir pour la légitimer... Une union...

RODOLPHE.

Avec la comtesse Sarah ! Jamais !

Mme D'HARVILLE.

Cette union serait indispensable.

RODOLPHE.

Ne me dites pas cela !

Mme D'HARVILLE.

Je vous le dis, parce que personne plus que moi n'est jaloux de vous voir accomplir loyalement, vaillamment vos devoirs, ainsi que vous l'avez toujours fait...

RODOLPHE.

Noble femme ! Mais pourquoi rêver un événement désiré, impossible, afin d'y chercher des causes de tourment ?

Mme D'HARVILLE.

Rassurez-moi contre moi-même.

RODOLPHE.

Vous l'exigez? Je vous le promets; si jamais ma fille m'était rendue, tout ce qui devrait être fait pour elle serait fait... Vous ne partez plus.

Mme D'HARVILLE.

Je ne pars plus ; mais continuez les recherches qui vous amènent ici.

RODOLPHE.

J'obéis... (*Voyant entrer Fleur de Marie et le Maître-d'École.*) D'ailleurs, j'aperçois une chance d'exercer ici cet esprit d'aventureuse bienfaisance que vous aimez... vous me l'avez dit.

Mme D'HARVILLE.

Oui... parce que c'est à vous que je dois de connaître le charme de la générosité.

RODOLPHE.

Acceptez-vous mon bras?

Mme D'HARVILLE.

Oui... jusqu'à ma voiture...

Ils sortent par l'allée. Fleur de Marie reconnaît Rodolphe et le suit des yeux.

SCENE IX.

Mme PIPELET, LE MAITRE-D'ÉCOLE, FLEUR DE MARIE.

Mme PIPELET.

Vous pouvez entrer chez monsieur Férand, mon brave homme; quand il s'agit de protéger d'honnêtes gens, je ne me fais pas prier.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Merci, madame Pipelet... (*Brutalement à Fleur de Marie.*) Attends-moi là, et ne bouge pas... Tu sais qu'on ne m'échappe pas, à moi...

Il entre chez Férand.

SCENE X.

RODOLPHE, FLEUR DE MARIE, Mme PIPELET.

RODOLPHE, *revenant.*

Mon honnête enfant, je vous retrouve ici?

FLEUR DE MARIE, *avec un petit cri de joie.*

Vous revenez! monsieur.

Mme PIPELET.

Tiens!... vous êtes en pays de connaissance, mon locataire?... tant mieux; j'aurais voulu vous faire so-

ciété, mais il faut que je mette un peu d'ordre dans le magasin de mon mari. À votre aise...

Elle rentre.

RODOLPHE, *à Mme Pipelet.*

C'est bien... Vous m'avez reconnu, Fleur de Marie?

FLEUR DE MARIE.

Il y a longtemps que je vous connais, moi.

RODOLPHE.

Vous vous trompez, je n'habite pas Paris.

FLEUR DE MARIE.

Vous n'y êtes jamais venu ?

RODOLPHE.

Il y a quatre ou cinq ans, j'y ai passé quelques jours...

FLEUR DE MARIE.

Je le savais bien. Hier, sous votre blouse, je ne vous ai pas reconnu, mais aujourd'hui...

RODOLPHE.

Dites-moi, ma chère enfant... qui donc êtes-vous?. . et où m'avez-vous rencontré?

FLEUR DE MARIE.

Qui je suis?... Une pauvre enfant ramassée dans la rue, à l'âge de trois ou quatre ans, par une femme qui aurait aussi bien fait de m'y laisser mourir.

RODOLPHE.

Mais cette femme avait encore bon cœur, puisqu'elle vous a recueillie.

FLEUR DE MARIE.

C'est ce que je me disais souvent, pour m'encourager à ne pas trop la détester, les jours où elle me battait plus fort qu'à l'ordinaire.

RODOLPHE.

Battre une enfant si jeune!... et pourquoi?

FLEUR DE MARIE.

Quand je ne rapportais pas dix sous d'aumône... Un soir... il faisait très-froid, et j'étais restée bien

longtemps serrée contre un arbre des Champs-Élysées, pour tâcher de me réchauffer... Il était déjà tard et je n'avais reçu que trois sous... Ce soir-là, je n'avais pas de courage du tout, et je pleurais de la peur de ce qui m'attendait... Je vois venir un monsieur, et tout en lui demandant un sou, je me mets à sangloter... Il me regarde... me regarde encore, comme si je lui avais fait beaucoup de peine, se détourne, et me donne cent sous... pendant deux jours, je n'ai pas été battue... Ce monsieur, c'était vous.

RODOLPHE.

Moi, mon enfant ?... Il y a cinq ans, oui... c'est possible.

FLEUR DE MARIE.

Oh ! vous êtes passé plusieurs fois, je vous guettais, et je vous suivais jusqu'au bout pour vous voir... mais sans vous rien demander... La première fois, vous m'aviez tant donnée !

RODOLPHE.

Pauvre petite ! Et qu'êtes-vous devenue en grandissant ?

FLEUR DE MARIE.

Au bout de quelques années, la Chouette s'est associée à un homme qu'on appelle le Maître-d'Ecole, et qui joue de l'orgue ; il m'a emmenée avec lui dans les rues, dans les cours des maisons, et m'a fait chanter.

RODOLPHE.

Avez-vous été plus heureuse?

FLEUR DE MARIE.

Ils ont souvent été deux pour me maltraiter.

RODOLPHE.

Quoi ? toujours...

FLEUR DE MARIE.

Ah ! j'ai eu des jours de repos quelquefois... Quand ils ont amassé de l'argent, sans doute, ils ne travail-

lent pas, et me laissent à la maison en me défendant de sortir.

RODOLPHE.

Mais seule, toujours seule !

FLEUR DE MARIE.

Non, plus seule maintenant.

RODOLPHE.

Quelqu'un que vous aimez ?

FLEUR DE MARIE.

Il y a quatre jours, le Maître-d'Ecole et la Chouette étaient partis dès le matin ; en nettoyant la chambre, j'ai trouvé dans un coin, par terre... Mais je n'ose vous dire, c'est un enfantillage.

RODOLPHE.

Dites toujours.

FLEUR DE MARIE.

Un morceau d'ivoire avec un portrait de femme, d'une jeune femme, si belle, si richement mise que d'abord je l'ai seulement admirée, et d'une figure si douce, que peu-à-peu je me suis familiarisée, et en causant, je lui ai demandé si elle voulait être mon amie... Son sourire... elle sourit en vous regardant... son sourire à dit oui, et depuis ce jour-là, quand je suis contente, je la mets devant moi pour qu'elle m'entende chanter ; quand je pleure, je la regarde, et si je pleure trop fort, je l'embrasse.

RODOLPHE.

Charmante nature ! si aimante et si peu aimée ! Ce portrait qui vous a fait tant de bien, je l'aime déjà.

FLEUR DE MARIE.

Et si vous le connaissiez !

RODOLPHE. Voyons-le.

FLEUR DE MARIE.

Promettez-moi de le trouver joli...

RODOLPHE.

Je vous le promets... (*Regardant le portrait.*) Que vois-je ? Clémence ! Clémence d'Harville !

FLEUR DE MARIE.

Vous la connaissez?

RODOLPHE.

Et ce portrait, vous l'avez trouvé ?

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu ! vous avez l'air fâché... Je vous l'ai dit, jeté dans un coin... comme une chose inutile et dont on ne veut rien faire ; j'ai peut-être mal fait de le prendre, mais il aurait été perdu.

RODOLPHE, *réfléchissant, à part.*

Ce portrait volé entre ses mains ! Ah ! il faut que j'éclaircisse !... (*Haut.*) Mon enfant, où demeurez-vous?

FLEUR DE MARIE.

Dans la maison près de laquelle vous m'avez vue hier soir... Vous vous en allez?

BODOLPHE.

Fleur de Marie, tout ce que vous m'avez dit m'a ému, m'a rappelé des souvenirs... Ce qui sera en mon pouvoir pour changer votre sort, je le ferai...

FLEUR DE MARIE.

Et mon portrait?

RODOLPHE.

Confiez-le-moi, et courage, mon enfant... ayez foi en votre bon ange.

FLEUR DE MARIE.

Est-ce que vous viendrez encore aux Champs-Élysées?

RODOLPHE.

Vous n'aurez plus besoin d'aller m'attendre...

Il sort précipitamment.

FLEUR DE MARIE, *un moment seule.*

Ah ! je ne demande pas mieux que de croire à ces heureuses paroles ; si le bon Dieu les a entendues et veut les réaliser, dès aujourd'hui il me retirera des mains à qui je suis livrée.

SCENE XI.

FLEUR DE MARIE, RIGOLETTE ; *puis* GERMAIN.

RIGOLETTE, *sortant de la maison et entrant vivement dans la cour.*

Mon Dieu ! quel événement !... (*Appelant.*) Monsieur Germain !... (*Elle aperçoit Fleur de Marie.*) Tiens ! c'est vous, Fleur de Marie ?... (*Elle va sous la fenêtre du bâtiment de Férand et appelle.*) Monsieur Germain !... (*A Fleur de Marie.*) Cela va bien, depuis hier?

FLEUR DE MARIE.

Ah ! mieux ! je crois qu'il y aura bientôt pour moi d'heureux changemens.

RIGOLETTE.

Ah ! quel bonheur !... (*Appelant.*) Monsieur Germain !

FLEUR DE MARIE.

Mais, qu'avez-vous?

RIGOLETTE, *à Germain qui entre.*

Enfin, vous voilà !

GERMAIN.

Qu'y a-t-il donc ?

RIGOLETTE.

Vite, vite, montez chez les Morel.

GERMAIN.

Pourquoi faire ?

RIGOLETTE.

Je n'en sais rien ; mais il y a là un homme qui crie... à propos d'un diamant... Madame Morel est seule avec l'idiote, avec les enfans... Elle ne sait auquel entendre... Allez, allez.

GERMAIN.

Mais pourquoi cet homme crie-t-il ?

RIGOLETTE.

Il parle d'aller chercher le commissaire. Ne laissez pas cette pauvre femme seule, dans un pareil moment ; vous allez tout savoir..: Montez ! montez !

GERMAIN, *s'en allant.*

J'y vais, j'y vais, mademoiselle Rigolette! n'ayez pas peur!

SCENE XII.

RIGOLETTE, FLEUR DE MARIE, Mme PIPELET, *dans sa loge ; puis* GERMAIN.

FLEUR DE MARIE.

Mais qui est-ce qui vous effrai donc comme cela, Rigolette?

RIGOLETTE.

Figurez-vous que j'ai entendu du bruit chez mes voisins; je suis entrée... Il y avait là un joaillier qui a l'air méchant et brutal et qui réclamait un diamant d'au moins 2,000 fr. qu'il avait apporté à monsieur Morel pour le tailler.

FLEUR DE MARIE.

Eh bien! ce diamant?...

RIGOLETTE.

Madame Morel est montée dans la mansarde qui sert d'atelier à son mari, elle a cherché dans l'établi, il n'y était pas; elle est redescendue, a ouvert la commode, les armoires... Rien! Alors, cet homme s'est fâché, a dit qu'il voulait son diamant, qu'il ne s'en irait pas sans l'avoir.

FLEUR DE MARIE.

Ah! la pauvre femme!...

Mme PIPELET, *sortant vivement de sa loge.*

Qui est-ce qui descend les escaliers à ébranler la maison?...

GERMAIN, *accourant.*

C'est moi, madame Pipelet...

Mme PIPELET, *le suivant dans la cour.*

C'est-il, bon Dieu! raisonnable?...

RIGOLETTE, *à Germain.*

Eh bien?

GERMAIN.

Un diamant a été volé !

LES TROIS FEMMES.

Volé !

RIGOLETTE.

Par qui ?

GERMAIM.

Par qui ?... peut-être bien par l'homme que j'ai rencontré hier soir... à minuit, et dont je vous ai parlé... madame Pipelet.

RIGOLETTE.

Quel homme ?

Mme PIPELET.

Cet homme à barbe rouge?

GERMAIN.

Monsieur Morel n'a fini de tailler le diamant qu'hier soir.

FLEUR DE MARIE.

Ah ! mon Dieu !

Mme PIPELET.

Un vol ! dans notre maison !

RIGOLETTE.

Une idée ! Savez-vous où il est allée ce matin, monsieur Morel ?

Mme PIPELET.

Oui, il est allée chez le père Lefebvre ; mais auparavant il devait faire une course.

RIGOLETTE.

Il est peut-être allé porter le diamant !

FLEUR DE MARIE.

Oui, pendant que le joaillier était ici.

SCENE XIII.

LES MÊMES, PIPELET; MOREL, *puis* LE MAITRE-D'ECOLE.

PIPELET, *s'essuyant le front.*

Voilà monsieur Morel que je ramène.

RIGOLETTE.

Nous allons savoir...

GERMAIN.

Ne l'effrayons pas d'abord.

MOREL.

Bonjour, mon voisin... bonjour ma voisine... vous voyez un homme bien content. Ma pauvre femme pourra se rétablir tout-à-fait à la campagne ; je viens d'arrêter deux jolies petites chambres à Belleville. Qu'est-il donc arrivé, que monsieur Pipelet est venu me chercher chez le père Lefebvre?... Il n'a pu m'expliquer...

RIGOLETTE.

Avant d'aller chez le père Lefebvre, vous avez fait une course, monsieur Morel?

MOREL.

Oui, j'ai été retirer trois cents francs de la Caisse d'épargne.

GERMAIN.

Est-ce que vous n'êtes pas allé aussi chez votre joaillier?

MOREL.

Non, pourquoi faire?

GERMAIN.

Pour lui porter le diamant que vous avez taillé hier.

MOREL.

Ce diamant, je l'ai mis dans le tiroir de mon établi... Eh bien ! pourquoi tout le monde garde-il le silence?...

Le Maître-d'École sort de chez Férant en faisant sauter quelque monnaie dans sa main.

GERMAIN.

C'est que le diamant n'y est plus...

MOREL.

Il n'y est plus ! où donc est-il?

GERMAIN.

Je ne sais comment vous dire...

MOREL.

Parlez... mais parlez donc!

GERMAIN.

Eh bien!... sachez donc que ce diamant a été volé.

MOREL.

Volé ! ce n'est pas possible! Un diamant de 3,000 fr. volé !... Mais, mon Dieu, je suis perdu!... ruiné!... Ce matin encore, la joie, le bonheur... et ce soir la misère et les larmes... Oh ! mes enfans !... ma femme!... ma pauvre femme!...

Il tombe anéanti.

Mme PIPELET.

Oh ! si je tenais le gueux qui a fait le coup!...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Fleur de Marie, vous entrez au servive de monsieur Férand.

TABLEAU III. — CABINET DE J. FÉRAND.

Le théâtre représente le cabinet d'affaire de J. Férand. A droite, le bureau de Férand sur lequel est une lampe allumée. A gauche, le bureau de Germain. Au fond, porte d'entrée. Deux portes latérales. Une fenêtre avec volets et rideau. Au fond et sous un tableau de ventes, une cachette dans la boiserie.

SCENE I.

GERMAIN; *puis* CLERMONT.

GERMAIN *est assis à son bureau, il vient de cesser son travail pour réfléchir.*

Pauvre Morel! je n'ai jamais vu douleur plus sombre et plus désespérée...Cette perte est affreuse pour lui!... Que de privations ! que de misère! si ce joaillier est un homme intraitable, comme il nous le disait... Avoir été peut-être en présence de l'auteur de tous ses maux et ne pouvoir le retrouver!...

CLERMONT, *venant de l'intérieur.*

Bonjour, monsieur Germain...

GERMAIN, *se levant sans quitter son bureau.*

Enchanté de vous voir, monsieur Clermont.

CLERMONT.

Notre excellent monsieur Férand me charge de vous prier d'inscrire sur votre livre de caisse la somme de cinquante francs qu'il vient de nous donner pour notre bureau de bienfaisance, et le dépôt de trente mille francs en or que je viens de lui faire en mon nom.

GERMAIN.

Le patron l'a accepté?

CLERMONT.

Ma foi ! ce n'a pas été sans peine... cela l'embarrassait...c'était une responsabilité dont il ne souciait pas. Enfin, il a fallu le supplier de me rendre ce service au nom de l'amitié, lui apprendre que c'était la fortune d'une sœur absente que je ne pouvais pas déposer en des mains plus fidèles.

GERMAIN.

Vous savez, monsieur Clermont, comme le patron est strict et sévère en affaires...

CLERMONT.

Je le sais bien, et c'est ce qui explique la confiance illimitée dont il jouit : et qui la mérite mieux que lui? Ne s'occupe-t-il pas plus des intérêts de ses cliens que des siens? témoin la modicité de sa fortune. Mais voici du monde... je vous laisse... Au revoir, monsieur Germain...

Germain le reconduit vers la porte, à l'extérieur, et se trouve près de la comtesse Sarah, qui entre introduite par Mme Pipelet.

SCENE II.

SARAH, GERMAIN, Mme PIPELET, *puis* FÉRAND.

SARAH, *à Mme Pipelet.*

Veuillez dire à monsieur Férand que la comtesse Sarah Mac-Grégor désirerait lui parler... (*Mme Pipelet entre à l'intérieur. Germain offre un siége et se met à son bureau. Sarah assise, à elle-même.*) L'absence de mon frère se prolonge... il n'est pas rentré chez lui cette

nuit... Maintenant que sa cupidité est doublement intéressée dans ses recherches, peut-être une fois sur la voie aura-t-il craint de la perdre...N'importe ! j'arrive armée de ses révélations contre le faux honnête homme à qui je vais avoir affaire, et dont j'aurai bon marché..

Mme PIPELET.

Voici monsieur Férand, madame la comtesse...

Férand entre.

SARAH.

Monsieur, l'entretien que je vais avoir avec vous, vous intéresse aussi bien que moi... veuillez donc faire fermer votre porte à tout le monde, excepté pour son altesse le grand-duc de Gérolstein qui doit, tout-à-l'heure, se rendre ici...

FÉRAND, *s'inclinant.*

A vos désirs, madame la comtesse. Madame Pipelet, vous entendez : ne laissez entrer personne que son altesse le grand-duc de Gérolstein. Monsieur Germain, retirez-vous un instant.

Mme PIPELET.

Une altesse ! je vais mettre mon casaquin neuf...

Elle sort en se hâtant. Germain rassemble des papiers et entre dans le cabinet de Férand, que celui-ci lui indique. Lorsqu'ils sont sortis, Férand, sous les regards de Sarah qui l'examine avec attention, reste impassible; au bout de quelques instans seulement il dit :

Prenez donc la peine de vous asseoir, madame la comtesse... (*Sarah, en l'observant toujours, vient de s'asseoir lorsqu'on frappe à la porte.*) Qui donc est là?

Mme PIPELET.

Pardon, monsieur Férand, mais un domestique vient d'apporter cette lettre pour madame la comtesse.

SARAH.

De mon frère, sans doute; donnez... (*Mme Pipelet, sur un signe de Férand, se retire avec force révérences.*) Non, c'est du prince, il ne viendra pas... Cette femme encore l'emporte... Oh ! je me vengerai !

FÉRAND.

Nous ne serons plus interrompus, madame ; et je vous écoute avec une religieuse attention.

SARAH.

Monsieur... (*Avec une ironie amère.*) on cite votre probité à toute épreuve, votre austérité ; vous inspirez à tous enfin une confiance sans bornes... (*Férand s'incline avec humilité.*) Je suis persuadée, monsieur, que votre réputation est méritée ; je suis persuadée que toute cette vertu n'est pas un masque d'hypocrisie... Mais vous ne répondez pas, monsieur?

FÉRAND.

A quoi, madame la comtesse?

SARAH.

C'est juste, monsieur... J'aborderai donc nettement les faits : Il y a environ quinze ans... une petite fille fut amenée à Paris et confiée aux soins d'une femme Varner, allemande d'origine... Ceci est clair et positif, je crois, monsieur?... (*Férand s'incline.*) La suite ne le sera pas moins... (*Férand s'incline de nouveau.*) Une somme de deux cent mille francs avait été placée, en viager, sur la tête de cette enfant, alors âgée seulement de deux ans... Ceci continue d'être clair, je suppose?... (*Nouveau signe de Férand. Sarah continue avec une impatience croissante.*) Enfin, monsieur, pour pouvoir un jour constater au besoin l'identité de l'enfant, une moitié de chaîne d'un travail ancien et précieux et une moitié de médaille avaient été remises à la femme Varner... Vous gardez le silence, monsieur?

FÉRAND.

Je ne perds pas un mot... On remit à la femme Varner une moitié de chaîne d'un travail ancien et précieux à laquelle pend une moitié de médaille.

SARAH.

Est-ce là tout ce que vous avez à dire? il me semble cependant qu'en présence de faits tellement cir-

constanciés... toute négation est impossible... (*Férand reste impassible.*) Je vous demande, monsieur... si vous osez soutenir que ces faits ne sont pas complétement vrais?

FÉRAND.

Madame la comtesse...

SARAH, *avec une irritation croissante.*

En deux mots, monsieur, l'enfant dont il s'agit avait cinq ans lorsqu'on annonça sa mort à sa mère, en lui envoyant un acte de décès... Vous entendez, monsieur?

FÉRAND.

Très-bien, madame la comtesse... cela était parfaitement régulier.

SARAH.

Non, monsieur... cela n'était pas régulier, car l'acte de décès était faux... l'enfant n'était pas morte, on l'avait fait disparaître, la femme Varner, soit hasard, soit complicité, n'a pu être retrouvée. A-t-elle gardé, lui a-t-on dérobé le gage qui pourrait encore mettre sur les traces de l'enfant? c'est ce qu'on ignore, mais...

FÉRAND.

Oh! oh! mais, c'est alors une affaire très-grave, madame la comtesse... on ne peut plus grave; je comprends votre émotion, si vous y êtes intéressée. Il y a supposition de pièces... soustraction de personnes... ce sont de véritables crimes.

SARAH, *éclatant.*

Et ces crimes, vous les avez commis, monsieur, pour vous emparer de deux cent mille francs! Mais ces crimes ne resteront pas impunis, car moi je vous arrache votre masque hypocrite et je vous fais attacher au pilori... si vous ne me rendez pas ma fille... Entendez-vous, monsieur Férand, l'honnête homme?... Et n'espérez pas m'échapper, j'ai l'aveu de votre complice, de sir Thomas Seyton.

FÉRAND, *qui a écouté cet emportement d'un air tout-à-fait surpris, à ces derniers mots fait un mouvement vers Sarah.*

Pardon, madame la comtesse, voulez-vous bien répéter ce nom ?

SARAH.

Vous le connaissez bien... sir Thomas Seyton.

FÉRAND *quitte avec quelque vivacité son siége, ouvre un tiroir du bureau, prend une lettre, regarde la signature et dit avec un accent d'étonnement :*

C'est bien cela.

SARAH.

Expliquez-vous, monsieur !

FÉRAND.

Ah ! c'est affreux !

SARAH.

Mais, monsieur... quelle est cette lettre ?

FÉRAND.

Non, non, madame... je ne puis... Ce serait trop pénible... Tout-à-l'heure j'écoutais avec stupeur vos accusations si étranges, je cherchais à m'expliquer l'erreur dont vous étiez victime, lorsque tout-à-coup je me souvins de cette lettre que j'ai reçue ce matin.

SARAH.

Ce matin !

FÉRAND.

Et que j'avais prise pour une sinistre plaisanterie... Mais, ce que vous venez de me dire, madame, ne me prouve que trop la réalité... de... Madame... je vous en prie, pardonnez mon émotion.

SARAH.

Monsieur... quoi que contienne cette lettre... je veux la lire à l'instant.

FÉRAND.

Non... ce serait trop inattendu... trop cruel...

SARAH.

Monsieur, cette lettre, vous dis-je !

FÉRAND.

Non ; même pour repousser votre outrageante erreur, je n'aurais pas le courage...

SARAH.

Si je vous ai accusé injustement, je reconnaîtrai mes torts.

FÉRAND.

Vous l'exigez ?

SARAH.

L'écriture de mon frère !...

FÉRAND, *voulant reprendre la lettre.*

De votre frère !... Ah ! je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin.

SARAH.

Laissez ! laissez !... (*Lisant.*) « Monsieur, il y a
« quinze ans, je déposai entre vos mains pendant
« quelques jours une somme de deux cent mille francs.
« Cette unique circonstance, qui est pour moi une
« date fatale, m'a rappelé votre nom au moment où
« j'avais besoin de me supposer un complice : le rapt,
« le vol, le faux, j'ai tout rejeté sur vous, mais inuti-
« lement ; aujourd'hui tous mes projets sont renver-
« sés à jamais... et mis en présence de la honte, j'aime
« mieux mourir... » (*Elle s'arrête un instant.*)

FÉRAND.

Voilà ce que je voulais vous épargner.

SARAH, *reprenant.*

« Du moins ma dernière pensée est de réparer une
« calomnie ; qu'elle m'achète un peu de la miséri-
« corde dont j'ai besoin... » (*Après un moment de silence.*) Ma vengeance m'échappe.

FÉRAND.

Croyez, madame la comtesse, que je prends une part bien vive...

SARAH.

Il ne m'est plus permis de blâmer mon malheureux

frère, et pourtant lui seul avait provoqué une scène...

FÉRAND.

Ne parlons pas de cela, de grâce !... (*Voyant qu'elle fait un mouvement pour se retirer.*) Tout ceci a dû vous agiter, ne vous retirez pas encore en ce moment. Faites-moi l'honneur de demeurer quelques instans chez moi.

SARAH.

Excusez-moi, j'ai besoin de me recueillir.

FÉRAND.

Permettez-moi du moins de vous conduire à votre voiture... Si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit, disposez de moi, je vous en conjure.

SARAH.

Vous êtes trop bon.

FÉRAND.

En ce moment, ma vieille expérience vous offrira seulement un conseil : afin d'éviter une enquête, une publicité toujours pénible pour la considération d'une famille, il serait bon que vous eussiez la force de vous rendre chez un magistrat, et là, avec toute la réserve qui sera possible, vous feriez connaître... mon Dieu ! je sais bien que c'est cruel... une partie de la vérité sur les causes qui ont amené un si triste dénouement. De cette manière, vous éviterez un fâcheux retentissement et l'affaire s'éteindra tout doucement, étouffée.

SARAH.

Vous avez raison, monsieur, si cruelle que soit cette tache, je l'accomplirai... encore une fois, monsieur, cette entrevue commencée par l'accusation et la violence, je la termine par des remerciemens et des excuses.

FÉRAND.

En un pareil moment, c'est trop de générosité de songer à moi... (*Il sonne et offre son bras à Sarah.— A Mme Pipelet qui paraît.*) Eclairez !

Mme PIPELET, *du fond, à la cantonade.*

Mademoiselle Fleur de Marie, voulez-vous éclairer madame la comtesse?

FÉRAND.

Dites à monsieur Germain qu'il peut reprendre son travail.

SCENE III.

Mme PIPELET; *puis* FLEUR DE MARIE.

Mme PIPELET.

Des comtesses, des altesses ici! il y aurait de quoi être fier pour la maison, si elle n'avait pas été déshonorée cette nuit par un vol... comme si ce n'était pas assez d'avoir eu un Cabrion, ne fallait-il pas encore un malfaiteur?... (*Fleur de Marie entre, portant de la lumière.*) Vous voilà, ma petite. Eh bien! avouez que c'est avoir du bonheur, vous voilà tout de suite installée où que la portière vous protége, où vous avez votre meilleure amie, mademoiselle Rigolette.

FLEUR DE MARIE.

Oh! merci, madame Pipelet; vous ne sauriez croire combien tout ce que j'entends et je vois ici me fait de bien.

Mme PIPELET.

Le fait est que, pour une jeunesse comme vous, il ne pouvait pas y avoir une maison meilleure; vous serez ici quasi comme au couvent... Chut!... v'là monsieur qui monte... il n'aime pas qu'on jase par ici... Venez voir votre chambre... Et moi qui oubliais... Monsieur Germain, vous pouvez revenir...

Elle entre dans l'intérieur, Germain se place à son bureau, Ferant entre par le fond, en précédant Morel.

SCENE IV.

FÉRAND, MOREL, GERMAIN.

FÉRAND.

Entrez donc, monsieur Morel, j'allais charger monsieur Pipelet de vous prier de descendre, lorsque je

vous ai aperçu chez lui... Mais, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai appris? qu'est-ce qui est arrivé?

MOREL.

Hélas! tout ce qu'on vous a dit, monsieur, n'est que trop vrai. Hier soir, je ne suis descendu qu'à onze heures de mon atelier, qui est dans la mansarde au dessus de notre logement, je venais de finir la taille d'un diamant, je l'ai mis dans le tiroir et j'ai simplement fermé la porte à clé ; pouvais-je prévoir?...

FÉRAND.

Certainement, à la rigueur, c'est une imprudence, mais une imprudence d'honnête homme : puis, comment se défier?... la maison est si sûre, si tranquille! Mais avez-vous bien cherché partout?

MOREL.

Oh! maintenant, monsieur, il n'y a plus à en douter, c'est un vol.

FÉRAND.

Mais ce doit être une perte considérable pour vous?

MOREL.

Le diamant est estimé 3,000 francs.

FÉRAND.

Heureusement, sans doute, le joaillier est un maître pour qui vous travaillez depuis longtemps et qui voudra partager cette perte avec vous?

MOREL.

Hélas! au contraire, monsieur, c'est un jeune homme établi depuis peu de temps et qui ne peut pas faire de sacrifices; il me connaît à peine, il a peut-être des doutes sur ma probité, et son exigence n'en est que plus pressante.

FÉRAND.

Mais alors, comment faire?

MOREL.

Depuis ce matin j'ai pris toutes les mesures par les-

quelles j'espérais pouvoir l'apaiser ; à l'argent que j'avais retiré de la Caisse d'épargne pour procurer un peu de bien-être à ma femme toujours languissante, j'ai joint le prix de nos meilleurs meubles que j'ai vendus; c'est tout ce que je pouvais pour le présent ; pour l'avenir, j'ai quitté notre logement qui avait deux pièces, et nous allons tous monter dans mon atelier en mansarde; nous économiserons ainsi deux cents francs de loyer...

FÉRAND.

Oh! tenez, cette résignation me fait mal.

MOREL.

Et tout cela cependant ne suffit pas.

FÉRAND.

Comment?

MOREL.

En vendant tout ce que je possédais, je n'ai pu réunir au plus que six cents francs. Le joaillier en exige au moins le double... et à mes prières, il a répondu par des menaces si dures, si effrayantes...

FÉRAND.

Et ce sont là toutes vos ressources?

MOREL.

Toutes, absolument.

FÉRAND.

Cependant, lorsqu'il y a deux jours je suis monté chez vous pour vous parler d'une affaire qui malheureusement n'a pas réussi, il me semble que cette malheureuse femme... Comment la nommez-vous?... car il me répugne de la désigner par le nom qu'on lui donne ordinairement.

MOREL.

Ma belle mère, madame Varner, qui à la suite d'un cruel événement est devenue folle, et que nous avons prise avec nous après la mort de son mari.

FÉRAND.

Braves gens! Eh bien! il me semble avoir vu à son

cou une chaîne avec une moitié de médaille, je crois?

MOREL.

Oui, monsieur.

FÉRAND.

Pourquoi ne vendez-vous pas aussi cette chaîne, qui m'a paru d'un travail assez précieux?

MOREL.

Pour cette pauvre femme, c'est une relique; on ne pourrait la lui prendre que par ruse ou par force, et ce serait la tuer.

FÉRAND.

Mais c'est affreux, qu'on soit dans la même maison, à côté d'un si grand malheur, et puis qu'on aille porter ailleurs ce dont on peut disposer. Est-ce que tout-à-l'heure je n'ai pas donné cinquante francs au bureau de bienfaisance... Ah! c'est terrible! Cinquante francs; ce ne sont pas cinquante francs qu'il vous faudrait, mais bien cinq cents francs...

MOREL.

Ah! monsieur, ce serait un don du ciel.

FÉRAND, *à lui-même, haut.*

Au fait, le ciel pourrait-il m'en punir, les hommes pourraient-ils m'en blâmer?... (*A Morel.*) J'ai là cinq cents francs qui ne sont pas à moi, j'en puis disposer pour quelques jours... Vous avez raison, quelques jours, ce n'est pas assez, mettons deux mois, trois mois... Faites-moi un billet à trois mois. Monsieur Germain, donnez un papier timbré.

MOREL, *hésitant.*

Mais... dans trois mois...

FÉRAND, *le faisant asseoir.*

Vous ne pourrez pas les payer, ni moi non plus, mais j'aurai évité un malheur, secouru des maux qui ne peuvent attendre trois jours. Vous donnerez un à-compte, j'aurai bien quelque chose aussi... (*Au moment où Morel va écrire.*) Ne vous donnez pas la peine, faites-

moi une acceptation en blanc... (*Morel signe, Férand prend le billet et le place dans un tiroir.*) Ah ! n'être pas riche ! n'être pas riche! Voilà vos cinq cents francs.

MOREL.

Mon Dieu ! à peine si je puis me soutenir... Tant d'argent ! tant de joie...

FÉRAND.

Allez, mon brave monsieur Morel, après l'orage un rayon de soleil, c'est la loi de la nature.

MOREL.

Ce soir, ma famille entière va vous bénir. .

Il sort en courant.

Mme PIPELET, *rentrant de la chambre de Fleur de Marie.*

La voilà installée, cette chère enfant.

FÉRAND, *regardant sa montre*

Déjà si tard ! Monsieur Germain, vous pouvez vous retirer. Madame Pipelet, fermez bien tout au dehors...

SCENE V.

FÉRAND, *seul.*

Il ferme toutes les portes, le volet de la fenêtre et le rideau.

Me voilà seul ! la journée est finie !... Un masque d'austérité pesait sur ma face, un manteau d'hypocrisie enchaînait tous mes gestes. A bas le masque et le manteau ! à cette heure, je puis être moi... Je suis détaché du cadavre auquel je m'accouple tous les jours ! Moi robuste, résolu, cloué sur ce fauteuil ! Mon énergie me dévore... comment apaiser les bouillonnemens de mon sang ? De l'or! de l'or! je veux de l'or, pour fouler aux pieds ce troupeau d'imbéciles que je trompe et que je méprise. Thomas Seyton meurt par moi, et sa sœur s'excuse et me remercie! Ce Morel, je veux qu'il soit en mon pouvoir ; je veux qu'il me livre cette chaîne, cette médaille, dernières traces d'une existence qui me gêne et que j'anéantis, je n'ai qu'à lui faire un prêt trompeur, qui fixe l'échéance de sa liberté, et il m'ap-

pelle son bienfaiteur. Sots, sots, triples sots ! Et ce Clermont, qui veut absolument mettre son or en dépôt entre mes mains... (*Férand a ouvert un panneau secret pratiqué dans la boiserie, et y a pris une cassette.*) Que d'or! que d'or! Que c'est beau, l'or! que c'est beau! Les rayons du soleil sont pâles auprès de cela... Puis, quel charme dans cette voix métallique qui dit : L'or est tout! l'or peut tout! l'or donne tout!... (*Il plonge ses doigts dans la cassette.*) Oh! j'aime à manier l'or!... Quand je plonge mes mains dans ce bain d'or, il s'en dégage je ne sais quel fluide électrique qui circule dans mes veines et m'embrase d'une cupidité nouvelle... Apportez, mes dupes, apportez encore! Apportez à mes vertus, apportez à mon hypocrisie, apportez jusqu'au jour où vous direz : rendez-moi... Vous rendre! Quelque ruse infernale, quelque crime audacieux vous répondra... Vous rendre! il faudrait donc vous rendre mes joies passées, mes joies à venir... Fleur de Marie est si belle! toutes les fois qu'elle venait chanter dans cette cour, j'étais là, derrière cette fenêtre, charmé par sa voix, fasciné par son regard; puis, la nuit, je la voyais, je l'entendais encore... Quelquefois même, pendant le jour, au milieu de mes trames les plus compliquées, quand j'avais besoin de tout mon sang-froid, son souvenir me dominait malgré moi et entraînait ma pensée; la violence de ma passion pour cette enfant m'épouvante. Serrons mon or... et applons Fleur de Marie... (*Il va pour sonner.*) C'est étrange, le cœur me bat... la main me tremble... (*Il sonne.*) Elle va venir ! encore une fois ce soir le masque sur le visage et le miel dans les paroles...

SCENE VI.

FLEUR DE MARIE, FÉRAND.

FLEUR DE MARIE.

Vous m'avez sonnée, monsieur?

FÉRAND.

Oui, mon enfant. On vous a montré votre chambre ?

FLEUR DE MARIE.

Oui, monsieur.

FÉRAND.

Approchez, mon enfant, est-ce que je vous fais peur?

FLEUR DE MARIE.

Oh ! non, monsieur, n'avez-vous pas consenti à me prendre comme servante? ne m'avez-vous pas retirée de la triste existence que je ne pouvais plus supporter ? Par mon zèle, je tâcherai de mériter votre intérêt.

FÉRAND.

Mon intérêt vous est déjà acquis, chère petite; mais il peut s'augmenter encore : pour cela il faut, non seulement me servir avec zèle, mais vous persuader que votre sort dépend de moi... Que je sois content, que vous me satisfassiez de tout point, et vous n'aurez rien à envier à personne.

FLEUR DE MARIE.

Sans doute, monsieur ; je ne ferai que remplir mon devoir.

FÉRAND.

C'est ce que je voulais dire... Et puis, concevez bien une chose, mon enfant... la servante qui n'a pas de famille dépend absolument de son maître. Je suppose que, mécontent pour une raison ou pour une autre, je ne vous garde pas, où irez-vous, si je vous donne un mauvais certificat? Vous ne pourriez vous placer nulle part, et la misère, vous entendez bien, la misère blâmée et qui n'obtient pas de pitié...

FLEUR DE MARIE.

Ah ! monsieur, ne croyez pas que je sois jamais assez coupable... Ce serait donc bien sans le vouloir, mon Dieu !

FÉRAND.

Ce dont je voudrais bien vous persuader, mon en-

fant, c'est qu'en aucune circonstance, en aucune manière, il ne faudrait jamais me mécontenter, parce qu'étant aussi puissant que vous êtes faible, étant aussi connu que vous êtes ignorée, vous sériez perdue.

FLEUR DE MARIE. Mon Dieu! monsieur...

FÉRAND, *d'un ton radouci.*

Qu'avez-vous? on dirait que vous tremblez. Eh bien! eh bien! petite folle! j'ai dû d'abord te dire des choses effrayantes; mais si tu es sage et obéissante...

Il veut l'attirer à lui.

FLEUR DE MARIE, *à mi-voix.*

Ah! j'ai plus peur que tout-à-l'heure.

FÉRAND, *avec passion.*

Fleur de Marie!... (*On sonne à l'extérieur.*) Malédiction!... (*A Fleur de Marie.*) Restez... n'ouvrez pas!

FLEUR DE MARIE.

Mais, monsieur...

FÉRAND.

M'entendez-vous?

FLEUR DE MARIE.

Que va-t-on penser?

FÉRAND.

Que je suis rentré chez moi, que je repose, et que vous n'entendez pas... (*On sonne plus fort.*) C'est donc l'enfer!... (*Nouveau carillon*) Allez ouvrir... (*Fleur de Marie sort.*) Qui peut venir à cette heure? Que la foudre écrase l'importun!

SCENE VII.

FLEUR DE MARIE, Mme PIPELET; *puis* RODOLPHE.

Mme PIPELET, *à Fleur de Marie.*

Ah bien! excusez! si vous n'êtes pas plus vigilante...

FÉRAND.

Je croyais vous avoir dit tantôt que ma porte était fermée pour tout le monde.

Mme PIPELET.

Excepté pour son altesse, que vous m'avez dit.

FÉRAND.

Le prince!

Mme PIPELET.

Lui-même! Même que le Maître-d'École, qui depuis ce matin n'a pas quitté le rogomiste, et qui fait le diable en bas, ne voulait pas laisser arrêter la voiture. Voilà l'altesse... (*Rodolphe entre.*) Tiens! mon locataire de ce matin!

FLEUR DE MARIE.

Un prince!

RODOLPHE, *à Fleur de Marie.*

Je vous avais promis de revenir.

FÉRAND, *à part.*

Comment! Il la connaît!

RODOLPHE, *à Férand.*

Pardon, monsieur, quoiqu'il soit de bonne heure, je crains de vous avoir dérangé. Puis-je vous dire quelques mots?... (*Sur un signe de Férand, Fleur de Marie et Mme Pipelet s'éloignent.*) Monsieur, deux affaires m'amènent près de vous... Je voudrais constituer une modeste pension à un brave homme qui m'a sauvé la vie... Je lui ai donné rendez-vous ici, et je vous prierai de régulariser ce petit contrat.

FÉRAND.

A vos ordres, monseigneur.

RODOLPHE.

Le second motif qui m'amène est plus délicat : vous avez vu que je connaissais la jeune fille qui, l'on vient de me l'apprendre, est depuis quelques heures à votre service.

FÉRAND.

Oui, monseigneur.

RODOLPHE.

Diverses circonstances m'ont inspiré pour elle un

intérêt qui ne doit pas être stérile; mais je n'ai su que tout-à-l'heure en quelles mains cette pauvre orpheline était tombée.

FÉRAND.

Je me félicite de l'avoir recueillie ici.

RODOLPHE.

Ici, on peut venir la réclamer, et vous seriez forcé peut-être de la laisser emmener.

FÉRAND, *avec une anxiété secrète.*

J'attends, monseigneur.

RODOLPHE.

Je veux la soustraire à toutes recherches.

FÉRAND.

Votre altesse me permet-elle quelques questions?

RODOLPHE.

Parlez, monsieur.

FÉRAND.

Votre altesse se propose de l'emmener?

RODOLPHE.

Dès ce soir.

FÉRAND.

Et où votre altesse a-t-elle l'intention de l'emmener?

RODOLPHE.

Chez moi.

FÉRAND.

Pardon, monseigneur, pour ma franchise; en venant me confier vos projets, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre complice, même indirect, de quelque caprice princier?...

RODOLPHE.

Vous n'en pouvez douter.

FÉRAND.

Mais, monseigneur, les personnes qui, comme moi, ne pourront croire à tout le désintéressement de votre protection, jugeront comme juge le monde dont vous

connaissez mieux que moi les rigoureux arrêts... Une chanteuse des rues chez un prince! Cette pauvre enfant ne paiera-t-elle pas bien cher l'intérêt que vous lui portez?

RODOLPHE.

Votre objection est d'un homme sage et prudent, je voudrais m'y rendre...

FÉRAND.

Et vous ne voudriez pas abandonner votre protégée.

RODOLPHE.

A aucun prix... Si ces misérables n'avaient pas su qu'elle était ici, croyez bien que je n'aurais vu aucun inconvénient à l'y laisser.

FÉRAND.

Mais ne peut-on leur donner le change?

RODOLPHE.

Comment?

FÉRAND.

J'ai une maison de campagne à Saint-Mandé; je puis, pour quelques jours seulement au moins, y conduire Fleur de Marie, dès demain... dès ce soir.

RODOLPHE.

Je n'aurais pas osé vous en prier...

FÉRAND.

Alors, permettez-moi d'agir sans retard...

Il sonne, Mme Pipelet et Fleur de Marie entrent.

RODOLPHE, *à Fleur de Marie.*

Mon enfant, il faut quitter cette maison dès ce soir.

FLEUR DE MARIE.

Moi, monseigneur!

FÉRAND, *à Mme Pipelet.*

Dites à votre mari d'aller me chercher un fiacre.

Mme PIPELET, *sortant.*

Ah bien! en voilà de drôles de choses!

FLEUR DE MARIE.

Monseigneur, où faut-il donc que j'aille?

RODOLPHE.

A la campagne de monsieur Férand.

FLEUR DE MARIE.

Avec vous, monseigneur?

RODOLPHE.

Non, seule avec monsieur.

FÉRAND, *à Fleur de Marie.*

Vous vous rappelez, mon enfant, les conseils que je vous donnais tout-à-l'heure... (*Bruit violent en dehors.*) Qu'y a-t-il donc là?

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme PIPELET, LE MAITRE-D'ÉCOLE; *puis* M. PIPELET *et* LE CHOURINEUR.

Mme PIPELET, *rentrant effrayée.*

C'est à faire frémir la nature! l'entendez-vous? l'entendez-vous ?

FÉRAND.

Mais qui donc?

Mme PIPELET.

Il était là à tapager à la porte, quand il m'a entendu dire : Alfred, va chercher un fiacre pour emmener Fleur de Marie. — Emmener Fleur de Marie! qu'il s'est écrié.

RODOLPHE.

Mais de qui parlez-vous ?

Mme PIPELET.

Parbleu, regardez... du Maître-d'École...

Fleur de Marie pousse un cri et se réfugie vers Rodolphe.

FÉRAND, *au Maître-d'Ecole.*

Que demandez-vous?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *ivre, mais sans balbutier; sa voix seulement est plus rauque; son corps ne chancelle pas, la surexcitation produit en lui une sorte de fièvre de colère.*

Je ne demande rien, mais je ne veux pas, entendez-

vous bien tous, je ne veux pas qu'on ôte Fleure de Marie d'ici.

FÉRAND, *au Maître-d'École.*

Mais vous me permettrez bien de me faire accompagner par elle?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *s'avançant sur lui.*

Elle ne sortira pas!

FÉRAND, *avec un violent effort, à part.*

Silence, ma colère!

RODOLPHE, *au Maître-d'École.*

Quoi! avec son maître?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Si c'est comme cela, rendez-la-moi, je la veux...

Il s'avance vers Fleur de Marie, qui se réfugie près de Rodolphe.

FLEUR DE MARIE, *à Rodolphe.*

Sauvez-moi de lui !

RODOLPHE.

Retirez-vous, misérable !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous allons en voir des misères.

RODOLPHE, *s'avançant.*

Vous ne la toucherez pas.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne la toucherai pas !...

Il s'élance vers Rodolphe, qui le repouse violemment et le fait tomber sur un genou.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *se relevant.*

Ah ! c'est comme ça ! tu surprends ton monde... Tu ne sais donc pas que quand j'ai bu j'en vaux six?...

LE CHOURINEUR, *entrant.*

Et moi sept, quand je défends mes amis...

Il saisit le Maître-d'École et l'étreint vigoureusement.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Chourineur, tu vas me laisser !

LE CHOURINEUR.

Monsieur Rodolphe, je sais bien qu'avec les coups

le poing de la fin... vous en seriez venu à bout... mais ça vous aurait sali les mains.

RODOLPHE, *au Chourineur.*

Merci, mon ami... (*A Férand.*) Fuyez! emmenez-la... (*A Fleur de Marie.*) Soyez sans crainte.

FÉRAND, *à part, emmenant Fleur de Marie.*

Allons, pour me la livrer, ils se sont donné du mal.

FLEUR DE MARIE.

Merci... Je suis sauvée!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Chourineur, je me vengerai!

LE CHOURINEUR, *au Maître-d'École.*

Chante la *Marseillaise* si ça t'amuse ; mais ne bouge pas.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

TABLEAU IV. — CHAMBRE DE RIGOLETTE.

La chambre de Rigolette. Tout y respire l'ordre et la propreté. Cheminée avec des fleurs et un petit carlet. Alcôve-lit et croissées avec des rideaux. A la droite de l'alcôve un cabinet. La cage des serins sur une table. Une porte à gauche fermant avec un verrou. A droite, porte du palier.

SCENE I.

RIGOLETTE, *seule.*

Elle est assise à la table et écrit sur un petit carnet recouvert en parchemin.

Nous disons : Loyer du mois de mai, douze francs ; une paire de socques, deux francs cinquante... deux pots de marguerites, six sous... En voilà des dépenses de luxe!...

Mme PIPELET.

Peut-on entrer?

SCÈNE II.

RIGOLETTE, Mme PIPELET.

RIGOLETTE.

Bonjour, madame Pipelet.

Mme PIPELET.

Bonjour, mademoiselle Rigolette, voilà votre petit pain.

RIGOLETTE.

Merci, madame Pipelet, vous êtes bien bonne.

Mme PIPELET.

Je montais pour mon ouvrage, et puis je ne suis pas fâchée de vous voir comme ça dès le matin, fraîche, proprette et gaie ; ça me rappelle ce que j'étais avant d'être la Stasie à Alfred.

RIGOLETTE, *achevant de ranger.*

Il n'y a rien de nouveau, madame Pipelet?

Mme PIPELET, *s'asseyant.*

Mon Dieu, non! Depuis trois mois, ce pauvre monsieur Férand se sèche sur pied ; il jaunit comme un citron, il a les yeux rouges comme un lapin blanc ; on ne sait pas ce qui lui est arrivé, ce n'est vraiment plus le même homme. L'autre jour, le croiriez-vous, je suis entrée dans sa chambre sans me faire entendre, il était à genoux, il pleurait, parole d'honneur, il pleurait, et il disait : Reviens ! reviens! reviens!

RIGOLETTE.

A qui disait-il de revenir?

Mme PIPELET.

Ah ! c'est ce que je ne sais pas ; mais, pour sûr, ce n'est pas au Maître-d'Ecole, qui vient tous les deux ou trois jours lui faire une scène, lui reprocher d'avoir fait enlever Fleur de Marie.

RIGOLETTE.

Pauvre Fleur de Marie!... qu'est-elle devenue... où est-elle?... Voilà une aventure extraordinaire...

Mme PIPELET.

Oui... extraordinaire... c'est le mot... Je la vois encore le jour où monsieur Férand allait l'emmener à Saint-Mandé... Elle dit deux mots en pleurant à l'oreille du prince, et crac!... au lieu de monter dans le fiacre... la voilà partie avec le prince dans un bel équipage.

RIGOLETTE.

C'était bien plus gentil, il faut en convenir... Vous rappelez-vous la figure de votre monsieur Férand, hein?... (*Riant.*) Il avait un nez!...

Mme PIPELET.

C'est vrai, qu'il n'était pas gai... mais ce qui est bien plus triste encore, ce sont ces pauvres Morel... Depuis le vol du diamant, ils n'ont été que de mal en pis. Eux, autrefois si heureux, si tranquilles, les voilà tous dans la mansarde... Le père Morel, après avoir tout vendu et mis en gage, est tombé malade... maintenant le joaillier lui retient la moitié de sa paie pour achever de se rembourser du diamant... les pauvres gens manquent de tout, et les deux enfans, à peine vêtus, ne mangent pas à leur faim. Qu'est-ce qui frappe donc à la porte?

GERMAIN, *au dehors.*

C'est moi!

Mme PIPELET.

Eh! mais... c'est monsieur Germain qui ne veut pas faire le tour, et qui demande à entre par la porte condamnée... Faut-il ouvrir?...

RIGOLETTE.

Ouvez... ouvrez...

SCENE III.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Bonjour, mademoiselle Rigolette, je vous apporte les plumes que vous m'avez prié de vous tailler.

RIGOLETTE.

Ça tombe bien... j'étais en train de faire mes comptes. Voulez-vous finir d'écrire... ça fera honneur à mon livre, une si belle main! Je n'ai plus que deux articles à inscrire... deux sous de raisin et une voie d'eau... Additionnez mon mois.

Mme PIPELET.

Allons, je descends près d'Alfred; il y a plus d'une heure que je suis dans l'escalier, je suis sûre qu'il est inquiet de sa Stasie. Adieu... mamselle Rigolette...

RIGOLETTE.

Adieu... mam' Pipelet... adieu...

SCENE IV.

RIGOLETTE, GERMAIN.

GERMAIN.

Enfin, nous voilà seuls!

RIGOLETTE.

Eh bien! qu'est-ce que ça fait que nous soyons seuls?

GERMAIN.

Ça fait que je puis vous parler.

RIGOLETTE.

Tiens! ce que vous me dites de gentil quand il y a du monde, ça ne compte donc pour rien?

GERMAIN.

Au contraire, c'est que je n'en dis pas assez.

RIGOLETTE.

Ah bien! alors, ça va être très-agréable et je vais prendre mon ouvrage pour vous écouter.

GERMAIN.

Ah! je vous en prie, mademoiselle Rigolette, parlons sérieusement.

RIGOLETTE.

Sérieusement...., décidément, ça ne va pas être amusant... (*Dévidant un écheveau de fil.*) Prêtez-moi vos deux mains, je vais vous les rendre.

GERMAIN.

Mademoiselle Rigolette, je vous aime.

RIGOLETTE.

Et moi donc !

GERMAIN.

Vous m'aimez ?

RIGOLETTE.

Certainement : vous êtes bon, complaisant, doux... est-ce que je peux ne pas vous aimer ?

GERMAIN.

Mais dites-moi, bien vrai, bien vrai ; comment est-ce que vous m'aimez ?

RIGOLETTE.

Bien vrai, bien vrai, je vous aime comme un excellent voisin.

GERMAIN.

Mais ce n'est pas cela, je voudrais être aimé comme amant.

RIGOLETTE.

Comme amant ! Ah bien ! par exemple, voilà une idée folle ! comme amant ! Est-ce que j'ai le temps !

GERMAIN.

Qu'est-ce que le temps fait à cela ?

RIGOLETTE.

Le temps ! mais c'est tout pour moi... Ah bien ! je n'aurais qu'à être jalouse, à me faire des peines de cœur ! Eh bien ! est-ce que je gagne assez d'argent pour pouvoir perdre deux ou trois jours à pleurer, à me désoler ? et si on me trompait... du désespoir ! C'est pour le coup que je serais terriblement arriérée...

GERMAIN.

Mais si je demande que vous m'aimiez, c'est pour devenir votre mari.

RIGOLETTE.

Mon mari ! mais vous êtes pauvre comme moi.

GERMAIN.

J'ai un vieil oncle qui me laissera au moins mille écus.

RIGOLETTE.

Mille écus! Oui, mais en attendant, nous n'aurions rien. Voyez les Morel... voilà où ça mène.

GERMAIN.

Mais vous avez beau travailler, si vous tombiez malade?...

RIGOLETTE, *riant.*

Moi, malade! est-il drôle... Ah! ça, pour qui voulez-vous donc que je tombe malade? Je mange à ma faim, je bois à ma soif, je dors comme une marmotte, je chante comme une alouette, j'ai de l'ouvrage, dix-huit ans... le cœur libre, joyeux... Est-ce qu'on tombe malade avec ça?

SCENE V.

LES MÊMES, PIPELET.

PIPELET.

Ah! mademoiselle Rigolette, une chaise! par pitié, une chaise!

RIGOLETTE.

Ah! mon Dieu! monsieur Pipelet, comme vous êtes pâle?

PIPELET.

Mademoiselle, le monstre maintenant en veut au repos de mon ménage.

RIGOLETTE.

Cabrion, peut-être?

PIPELET.

Savez-vous ce qu'il fait maintenant? il veut faire croire à Anastasie que j'ai des allures... Tout-à-l'heure il est passé dans la rue avec une grosse blonde qui a eu l'impudence de m'envoyer des baisers à travers les carreaux de ma loge... et je ne la connais pas!... A

cette vue là, mon épouse m'a traité de suspect, de gros impur, et je vous le jure sur l'honneur... (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu! c'est effrayant! Ah! le gueux!...

GERMAIN, *regardant autour de lui.*

Qu'avez-vous donc?

PIPELET.

Ce monstre m'ahurit tellement qu'il me fait perdre la mémoire... J'apportais une lettre à mademoiselle Rigolette... Ah! scélérat de Cabrion!

RIGOLETTE.

Une lettre pour moi! Tiens! je n'en ai jamais reçu.

GERMAIN.

Avec un beau cachet, de belles armes.

PIPELET.

Moi, je voudrais en recevoir une... de lettre... le billet d'enterrement de Cabrion.

RIGOLETTE.

Ah! quel bonheur! des nouvelles de Fleur de Marie.

GERMAIN.

Où est-elle? que fait-elle?

RIGOLETTE.

Écoutez : « Ma chère Rigolette, aujourd'hui seule-
« ment on me permet de vous donner de mes nou-
« velles, tant on a pris de précautions pour empêcher
« certaines mauvaises gens de me retrouver. Je suis
« bien heureuse, je vous le jure; je ne regrettais qu'une
« chose, c'était de ne pouvoir vous écrire, à vous qui
« la première m'avez aimée, mais qui maintenant
« n'êtes plus seule.

GERMAIN.

Voilà de bonne nouvelles à donner au Chourineur, qui demain viendra toucher sa petite pension.

RIGOLETTE.

« Bientôt, je crois, je partirai pour bien loin, bien
« loin, mais pas sans vous avoir revue. Quelqu'un

« avec qui vous avez causé une fois, et qui a été ma
« providence, ira vous voir aujourd'hui ou demain ; je
« l'aime encore davantage depuis qu'il m'a promis
« que ma gentille Rigolette embrasserait encore une
« fois sa Fleur de Marie. »

GERMAIN.

Sa providence ! sans doute le prince...

PIPELET, *se frappant le front.*

Ah ! le bandit !

RIGOLETTE.

Eh ! vous m'avez fait peur, monsieur Pipelet.

PIPELET.

Il m'hébète tout-à-fait... J'oublie que j'ai là encore un papier timbré pour monsieur Morel.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ce papier timbré?...

GERMAIN, *prenant le papier.*

C'est un commandement.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un commandement?

GERMAIN.

S'ils ne paient pas dans la journée, dès demain on aura le droit de saisir tout ce qu'ils ont...

RIGOLETTE.

Et ils ont si peu...

GERMAIN.

Et de mettre ce pauvre Morel en prison.

RIGOLETTE.

Mais monsieur Férand qui lui a prêté, ne consentira pas.

GERMAIN.

Le billet n'est plus entre ses mains ; il faudrait qu'il payât lui-même, et il dit qu'il n'en a pas le moyen.

RIGOLETTE.

Et ce méchant huissier continue les poursuites, malgré l'à-compte que vous lui avez donné?

GERMAIN.

Mon Dieu, oui!...

RIGOLETTE.

Oh! si j'avais encore des économies, je casserais toutes mes tirelires... (*Germain va vivement prendre son chapeau.*) Vous allez à votre bureau?

GERMAIN.

Il faut d'abord que je fasse une petite course à deux pas d'ici.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce donc?

GERMAIN.

Vous le saurez plus tard, et vous n'en serez pas fâchée. Dans un instant je reviendrai et je frapperai à cette porte...

Montrant la porte du fond.

RIGOLETTE.

Et je vous ouvrirai; moi, je vais monter avec monsieur Pipelet chez les Morel, je tâcherai de les remettre un peu. Au revoir mon voisin.

GERMAIN. A tout-à-l'heure...

PIPELET, *à Germain.*

Monsieur Germain, rendez-moi un service énorme... En descendant, regardez donc si Cabrion est encore dans la rue....

GERMAIN. Oui, monsieur Pipelet, je vous le dirai.

RIGOLETTE. Venez donc, monsieur Pipelet.

PIPELET.

Volà!... (*En s'en allant.*) Pourvu qu'il ne soit encore là avec sa grosse blonde...

SCENE VI.

FÉRAND, *seul.*

Quand tout le monde est sorti par la droite, on entend frapper à la port de gauche.

Personne! je n'ai pu rien saisir de leur entretien...

Cette lettre que j'ai vue tout-à-l'heure en bas, cette lettre cachetée aux armes de la marquise d'Harville et adressée à Rigolette, où peut-elle être? Cette ouvrière ne connaît pas madame d'Harville, mais le prince la connaît, et il y a trois mois qu'il a Fleur de Marie en son pouvoir; depuis ce temps, efforts, ruses, persévérance, fatigues, tout a été inutile ; mais où la cache-t-il donc? Ah! cette lettre! cette lettre... (*Cherchant.*) Rien! rien!... (*Tombant assis.*) Moi! moi ! à mon âge, dominé de la sorte. S'il y a des furies, au lieu de remords, elles ont choisi pour moi cet épouvantable amour... (*Avec rage.*), Mais ôtez donc de mon cœur cette main de fer qui l'écrase, ce feu qui le ronge !... Et ma tête, ma tête, qui ne sait plus penser, qui oublie la réalité, et rêve... rêve toujours... (*Se levant.*) Si on venait... il faut chercher, vite... (*Cri de joie.*) Ah! la voilà!... la voilà!... C'est d'elle, elle a écrit cela!... (*Il rit.*) Elle est chez madame d'Harville... Oh! cette fois, tu es à moi, bien à moi, cette fois! car je connais ta retraite... l'audace et l'or feront le reste... Oui, l'or pour elle, je sacrifierai de mon or... de mon sang... rien ne me coûtera, rien... Je braverai tout... (*Avec menace.*) Le temps, l'absence, les obstacles, loin de calmer ma passion, l'ont exaspérée jusqu'à la frénésie.

GERMAIN, *frappant en dehors.*

Ma voisine, êtes-vous là?... Peut-on entrer?

FÉRAND.

Germain!... Qu'il ne me trouve pas ici. Remettons cette lettre...

Il va pour sortir par la porte, il s'arrête brusquement.

RIGOLETTE, *du dehors.*

Lili, dis à ton père que je vais remonter tout-à-l'heure.

FÉRAND.

J'entends la voix de Rigolette... Ah! dans ce cabinet.

Il se cache.

SCENE VII.

RIGOLETTE; *puis* GERMAIN, FÉRAND.

RIGOLETTE, *chantant.*

« Je vais revoir ma Normandie... »

GERMAIN, *dehors.*

Ma voisine... répondez-moi donc... puis-je entrer?

RIGOLETTE.

Voilà! voilà! Tiens! j'avais donc remis le verrou.

GERMAIN, *entrant.*

Vous ne m'entendiez pas?

RIGOLETTE.

Je rentre à l'instant... Eh bien! votre visite... puis-je en savoir l'objet, maintenant?

GERMAIN.

Bonne nouvelle! j'ai été chez un ami qui est riche, lui, et je l'ai prié de me prêter mille francs.

RIGOLETTE.

Mille francs! et qu'aviez-vous besoin de cette somme?

GERMAIN.

Vous ne devinez pas?... Ce pauvre Morel... si on le met en prison...

RIGOLETTE.

Vous vouliez payer sa dette! Ah! monsieur Germain... ça ne m'étonne pas, non, mais ça me fait de l'effet tout de même.

GERMAIN.

Mon ami part demain matin pour un voyage, mais il m'a promis de faire tout son possible pour me remettre cette somme avant son départ.

RIGOLETTE.

J'ai envie de monter tout de suite chez les Morel pour leur dire...

GERMAIN.

Attendez, il m'a bien promis... mais je n'ai pas en-

core l'argent... Il ne faudrait pas leur donner une fausse joie...

RIGOLETTE.

Oh ! mon Dieu ! c'est vrai, ce n'est pas sûr.

GERMAIN.

Soyez tranquille, j'irai encore le presser aujourd'hui.

RIGOLETTE.

Allons, c'est cela, bon espoir, descendez à votre bureau ; moi, je cours porter de l'ouvrage rue Saint-Denis. Donnez-moi mon châle, mon voisin, et attachez-le sous mon col avec une épingle... Tenez, prenez garde de me piquer...

GERMAIN, *soupirant.*

Oh ! mademoiselle Rigolette...

RIGOLETTE.

Eh bien ! quoi ?

GERMAIN.

Je n'aime pas à vous servir de femme de chambre.

RIGOLETTE.

Bien ! plaignez-vous !... Allons, allons, partons, je n'ai encore rien fait... Je mets mon verrou... mon ouvrage... je n'oublie rien... votre bras jusqu'en bas... Vous êtes un brave garçon, mon voisin...

Ils sortent.

FÉRAND, *sortant du cabinet et écrivant sur un carnet.*

Un mot à mon huissier, et demain, au point du jour, Morel est arrêté... la chaîne est à moi, je tourne contre ce misérable Germain l'emprunt qu'il va faire, et il est jeté en prison comme voleur... dans une heure le Maître-d'Ecole saura où est Fleur de Marie.

TABLEAU V. — LES MOREL.

Le théâtre représente une mansarde. Au fond, les enfans et Mme Varner. A droite, Madeleine Morel, dans un grand fauteuil. Vers la gauche, établi avec une meule.

Quelques pierres précieuses brillent à côté. Du côte gauche une porte. Toute la scène est faiblement éclairée par une chandelle posée sur la table. Morel, épuisé par la fatigue et la veille, a laissé tomber sa tête sur la meule et s'est endormi.

SCENE I.

MOREL, MADELEINE, Mme VARNER, LES ENFANS.

Mme Varner, dont tout l'extérieur trahit l'idiotisme, se lève lentement, parcourt la chambre et va à l'établi.

MADELEINE, *à mi-voix.*

Ma mère, où allez-vous donc? N'allez pas là... Ne touchez pas aux diamans. Vous savez ce qu'il nous en coûte...

Mme Varner se chauffe à la chandelle; puis, en regardant avec avidité les pierres, elle se brûle la main, et pousse un cri.

MOREL, *se réveillant.*

Qu'avez-vous, la mère? Recouchez-vous, ne faites pas de bruit... Madeleine et les enfans dorment.

L'AINÉ DES ENFANS, *levant la tête.*

Je ne peux pas dormir.

MADELEINE.

J'aurais peur de t'éveiller, Morel, sans cela je t'aurais demandé à boire...

MOREL.

Tout de suite! Félix, va donner à boire à ta mère... (*A l'Idiote.*) Ah! ça, allons-nous finir? Nous allons nous fâcher, couchez-vous tout de suite! Au lit, au lit.

La vieille se couche en grommelant.

FÉLIX *vient à son père en criant :*

Papa! papa!

MOREL.

Quelle vie! quelle vie!

MADELEINE, *pleurant.*

Est-ce ma faute, si ma mère est idiote?

MOREL.

Est-ce la mienne? Qu'est-ce que je demande? de

me tuer au travail pour vous... Je ne me plains pas... Tant que j'aurai de la force, j'irai; mais je ne peux pas non plus faire mon état et être gardien de fou, de malade et d'enfans.

MADELEINE.

Mon Dieu! que j'ai soif!

MOREL, *à Félix.*

Donne vite, Félix... (*S'arrêtant.*) Mais ça va être trop froid; ça te fera du mal.

MADELEINE.

Tant mieux! Tout sera fini.

MOREL.

Madeleine, ne me parle pas comme ça, je ne le mérite pas... Tiens, je t'en prie, ne me fais pas de chagrin.

MADELEINE.

Mon Dieu! je ne veux pas t'en faire... mais quand je vois à quoi je te sers, à quoi servent mes enfans...

MOREL.

Nos enfans! ils servent à me donner du courage; sans eux, je ne me tuerais pas à travailler; sans eux, il y a longtemps que le découragement... que le désespoir!...

MADELEINE.

Oui, mais ces enfans, ces enfans!

MOREL.

Tu vois donc bien qu'ils sont bons à quelque chose.

MADELEINE, *qui a bu.*

Mon frisson redouble, je n'ai plus la force de trembler.

MOREL, *ôtant sa veste, et la mettant sur les genoux de sa femme.*

Réchauffe-toi.

MADELEINE.

Oh! tu es bon... J'ai eu tort tout-à-l'heure, il ne faut pas m'en vouloir... et quand je pense qu'avec un de ces diamans qui sont là...

MOREL.

Puisqu'ils ne sont pas à nous.

MADELEINE.

Mon Dieu ! que nous sommes malheureux !

MOREL, *assis sur le bras du fauteuil et lui tenant une main dans les siennes.*

Chacun a ses peines, les grands comme les petits ; car enfin, sans ce diamant volé qu'il nous a fallu payer, nous ne serions pas dans la misère. Le travail et l'ordre ne nous avaient-ils pas donné l'aisance et le bonheur ?

MADELEINE.

Oui, mais en attendant, le boulanger ne veut plus nous accorder de crédit... Comment vas-tu faire ?

MOREL.

Je n'en sais rien.

MADELEINE.

Voilà le jour, éteins donc la chandelle qui brûle pour rien... (*Morel éteint la chandelle.*) Mais à quoi penses-tu donc ? tu ne dis rien.

MOREL.

Je pense à ce billet pour lequel on nous poursuit.

MADELEINE.

Que monsieur Férand le paie.

MOREL.

Mais, ma fille, ce n'est pas à monsieur Férand à le payer, puisque c'est nous qui avons reçu l'argent.

MADELEINE.

Oh ! les riches, les riches !

MOREL.

Mon Dieu ! les riches ne sont pas plus mauvais que nous... seulement, ils ne savent pas... ils ne peuvent pas croire qu'il y a des gens malheureux comme nous.

MADELEINE.

Oh ! tu es meilleur que moi, toi, et peut-être plus juste ! Mon pauvre homme, reprends ta veste, tâche de te reposer un peu, de dormir, tu oublieras...

MOREL, *allant à son établi.*

Dormir! oublier! non! non! je n'ai pas le temps, il faut que je travaille.

SCENE II.

LES MÊMES, BOURDIN, MALICORNE; *puis* RIGOLETTE.

BOURDIN, *entrant.*

Monsieur Morel?...

MOREL, *étonné.*

Deux hommes!

LES ENFANS, *se levant et courant près de leur mère.*

Maman! nous avons peur.

MADELEINE.

Mon ami, prends garde...

MOREL, *s'avançant.*

Que voulez-vous, messieurs?

BOURDIN.

Jérôme Morel.

MOREL.

C'est moi.

BOURDIN

Ouvrier lapidaire?

MOREL.

C'est moi.

BOURDIN.

Bien sûr?

MOREL.

Encore une fois, c'est moi... Que voulez-vous? Expliquez-vous... sortez ou j'appelle la garde.

BOURDIN.

S'il y a quelqu'un qui puisse avoir besoin de la garde, c'est nous, vu qu'elle nous prêtera main-forte pour vous conduire en prison, si vous résistez.

MOREL.

En prison, moi?

BOURDIN.

Oui, à Clichy...

Rigolette entre et reste stupéfaite et en silence.

MOREL.

A Clichy!

BOURDIN.

A la prison pour dettes, nous sommes gardes du commerce.

MADELEINE.

Ah! mon Dieu! c'est le billet de monsieur Férand.

BOURDIN.

Voilà le jugement en règle...

Abattement général.

RIGOLETTE.

Ah! je m'en doutais... J'ai bien fait d'avertir monsieur Germain...

BOURDIN.

Voyons, payez-vous?

MADELEINE.

Morel, va trouver monsieur Férand, c'est monsieur Petitjean qui fait poursuivre.

RIGOLETTE.

Eh! messieurs, vous voyez bien qu'il ne peut pas payer.

BOURDIN.

En ce cas, marchons!

MOREL.

J'irai en prison, si vous le voulez.

MADELEINE.

Morel! mon ami.

MOREL, *avec angoisse.*

Mais je ne pourrai pas travailler en prison... on ne me confiera pas de pierres... on croira que je suis un mauvais sujet...

MADELEINE, *lui tendant la main qu'il va prendre.*

Ah! mon pauvre homme! mon pauvre homme!

RIGOLETTE, *à part.*

Et monsieur Germain qui ne vient pas! son ami sera parti sans lui laisser d'argent... (*Allant à Bourdin.*) Si je vous promettais huit francs, dix francs par mois?

BOURDIN.

Pour payer cinq cents francs et les frais? non, non, de l'argent comptant.

RIGOLETTE.

Je vendrai ma commode de noyer.

BOURDIN.

Allons donc! Une dernière fois, suivez-nous!

MOREL.

Eh bien! faites jusqu'au bout votre métier... arrachez mes enfans qui me retiennent, dénouez de mon cou le bras de ma femme, livrez-nous tous à l'abandon, à la misère, mais je ne peux pas m'en aller volontairement.

BOURDIN.

Dame! mon brave homme, c'est vous qui l'aurez voulu. Il faut bien que nous fassions notre état.

RIGOLETTE, *poussant un cri de joie.*

Monsieur Germain!

SCENE III.

LES MÊMES, GERMAIN; *puis* Mme PIPELET *et* LE CHOURINEUR.

BOURDIN *et* MALICORNE.

Qu'est-ce que c'est?

GERMAIN.

Laissez cet homme.

BOURDIN, *se retournant et voulant se mettre en défense.*

Voulez-vous vous opposer à la loi?

GERMAIN.

Non, je veux vous payer...

Cri général.

BOURDIN.

J'aime mieux ça, mais c'est drôle.

MOREL, *venant à lui.*

Monsieur Germain... mais vous ne me connaissez pas.

GERMAIN.

Faut-il donc être parens ou amis pour se secourir?

MOREL, *à Madeleine.*

Quand je te disais que ceux qui ont quelque chose sont bons quand ils le savent.

LE CHOURINEUR, *entrant.*

On m'a dit en bas qu'il y avait du bruit chez vous... Si vous avez besoin d'un coup de main, me voilà...

RIGOLETTE, *montrant Germain.*

On n'a plus besoin de rien. Il a payé.

LE CHOURINEUR, *prenant la main de Germain.*

Tonnerre! c'est bien, ça!

RIGOLETTE, *à Bourdin et à Malicorne.*

Messieurs, nous ne voulons pas vous retenir, nous, et quand vous aurez rendu son reste à ce brave garçon, vous serez libres...

BOURDIN, *pendant que Malicorne écrit sur l'établi.*

Voilà, mademoiselle...

Il lui remet une pièce d'argent.

RIGOLETTE.

Comment! on vous doit cinq cents francs, et sur mille francs, vous rendez cent sous.

BOURDIN.

Cinq cents francs de capital, oui, puis quatre cents quatre-vingt-quinze francs de frais.

LE CHOURINEUR.

Oh! les bédouins!... Oh! les pousse-misère!... (*Entrée du Commissaire.*) Tiens! monsieur le commissaire!...

MOREL, *au commissaire, et avec crainte.*

Monsieur... que demandez-vous?

LE COMMISSAIRE.

Je cherche monsieur Germain.

RIGOLETTE.

Le voilà, monsieur le commissaire, le voilà, c'est lui qui vient de payer mille francs pour monsieur Morel.

BOURDIN.

C'est vrai, monsieur le commissaire...

Férand paraît à la porte.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes commis chez monsieur Férand?

GERMAIN.

Oui, monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, sur une dénonciation portée contre vous, je suis forcé de vous arrêter...

TOUS, *excepté Férand.*

Lui!

GERMAIN.

Moi, monsieur!... Il y a erreur.

LE COMMISSAIRE.

Vous êtes accusé d'avoir soustrait frauduleusement trois billets de mille francs dans la caisse qui vous est confiée.

GERMAIN.

Qui a dit cela?

FÉRAND.

Moi, monsieur, qui ne sait pas transiger avec l'improbité.

GERMAIN.

C'est une infâme calomnie!

FÉRAND.

Monsieur, il y a quelques jours vous me demandiez de vous avancer cinquante francs, vous ne possédiez donc pas cette somme que vous venez de payer, et qui provient nécessairement de ce vol.

GERMAIN.

En effet, cette somme ne m'appartient pas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, faites-en connaître l'origine.

GERMAIN.

Un ami vient de me la prêter ce matin.

LE COMMISSAIRE.

Nommez cet ami, monsieur, son témoignage peut être d'un grand poids.

GERMAIN.

C'est monsieur Henri d'Herbin, qui demeure place de l'Hôtel-de-Ville, 10.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien ! monsieur, allons chez lui.

GERMAIN.

Malheureusement, il vient de partir à l'instant.

FÉRAND.

Je n'ai rien à dire; c'est à monsieur le commissaire à juger la valeur d'une telle justification.

RIGOLETTE.

Mais je sais, moi, que c'est vrai ; monsieur Germain a été hier chez cet ami, et il est revenu me dire qu'il espérait avoir la somme aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

En présence de l'accusation portée par un homme comme monsieur Férand, et des allégations vagues que vous y opposez, je regrette, monsieur, d'être obligé de remplir un devoir rigoureux... (*A Bourdin.*) Monsieur, veuillez me remettre...

MOREL. Quoi ! pour moi vous avez fait cela ?

LE CHOURINEUR.

C'est égal, vous êtes tout de même un fameux cœur !

GERMAIN.

Oh! monsieur le commissaire, je vous suivrai sans crainte ; l'erreur de monsieur Férand, si c'est une erreur, sera reconnue. Soyez tranquille, mademoiselle Rigolette...

Le commissaire fait signe à Germain de le suivre, au moment où Rigolette, qui les suit, se laisse aller à sa douleur.

LE CHOURINEUR, *s'approchant d'elle, dit à mi-voix:*

Ne pleurez pas, mamselle. En prison, il aura besoin d'un ami... on tâchera d'y pourvoir...

Il sort.

BOURDIN, *rendant l'argent.*

Ah! ça, je n'en finirai donc pas! Allons, saisis tout ici, Malicorne.

FÉRAND, *à l'huissier.*

Attendez!... (*A Morel, qui est resté accablé.*) Monsieur Morel, voyons, soyez raisonnable, vous voyez bien que tout le monde partage votre douleur; je viens offrir un à-compte, mais je ne peux pas tout faire, aidez-moi.

MOREL.

Monsieur, je n'ai rien.

FÉRAND.

Vous avez cette chaîne, qui a de la valeur.

MOREL.

Je vous ai dit que ma mère...

FÉRAND.

Eh! mon Dieu! est-ce dans un pareil moment que vous devez écouter les scrupules d'une femme qui n'a plus sa tête? Voyons, profitez de son sommeil.

MOREL.

Eh bien! vous l'emportez; la pensée de laisser ma famille seule et sans soutien me décide...

Rodolphe entre, remet un billet à Bourdin, et examine ce qui se passe.

MOREL, *avec désespoir.*

Ah! le courage me manque... Cette chaîne, elle n'est pas à moi, elle n'est pas même à madame Varner.

FÉRAND, *avec impatience.*

Monsieur Morel!

MOREL.

Je vous dis que cette chaîne est un dépôt, qu'elle appartient aux parens d'une enfant.

RODOLPHE, *se précipitant vers Mme Varner.*

Oh ! mon Dieu ! que dit-il ?

FÉRAND, *enlevant la chaîne à Mme Varner.*

Je la tiens !

MOREL.

Elle appartient aux parens d'une jeune enfant enlevée à madame Varner.

RODOLPHE, *arrachant la chaîne des mains de Ferand.*

Ma fille !

TOUS.

Sa fille !

RODOLPHE.

Tout ce qui reste de ma fille, honnête Morel ! enlevée ! perdue !

MOREL.

Oh ! pardonnez-nous !

MADELEINE.

Et il vient de nous sauver ! Monseigneur, moi et les enfans voudrions bien vous remercier...

Rodolphe s'approche du lit.

FÉRAND, *à part.*

Fleur de Marie, fille de la comtesse Sarah... Le prince est son père... et la chaîne m'échappe... Oh ! que j'ai bien fait d'écrire au Maître-d'Ecole. Demain Fleur de Marie ne sera plus en leur pouvoir.

TABLEAU VI. — PARC DE Mme D'HARVILLE.

Le théâtre représente une partie du parc de Mme d'Harville. A gauche, mur de clôture, interrompu vers le quatrième plan par une grille. Troisième et deuxième plans un pavillon avec porte sur la scène. Au fond, pièce d'eau garnie d'une balustrade. A droite, arbres, charmilles. A quelque distance, à droite, est censée la ferme.

SCENE I.

Mme D'HARVILLE, *assise*, FLEUR DE MARIE, *finissant d'arranger un bouquet qu'elle lui apporte.*

FLEUR DE MARIE.

Regardez-donc, madame, le beau bouquet.

Mme D'HARVILLE.

Il est charmant.

FLEUR DE MARIE.

Daignez l'accepter, je vous prie?

Mme D'HARVILLE.

Avec plaisir, ma chère enfant... Eh bien!... vous vous trouvez donc heureuse ici?...

FLEUR DE MARIE.

Ah!... si vous saviez quelle est ma joie, lorsque chaque matin, je m'éveille dans la jolie chambre que j'habite... moi qui vivais naguère dans le plus triste séjour.

Mme D'HARVILLE.

Allons, allons, il faut chasser de votre esprit ces douloureux souvenirs... ne plus songer à ce temps-là?

FLEUR DE MARIE.

N'y plus songer? madame... N'est-ce pas de ce temps-là que date ma profonde reconnaissance pour vous et monseigneur? Tout méprisée, tout abandonnée que j'étais, n'a-t-il pas daigné me dire de consolantes paroles? Aussi, je prie Dieu, chaque jour, de vous combler de ses dons... Car, hélas! le pauvre ne peut que prier pour ses bienfaiteurs.

Mme D'HARVILLE.

Eh bien! soyez satisfaite, mon enfant, vos vœux sont comblés... je puis vous en faire maintenant la confidence, la signature de mon contrat de mariage avec le prince est fixée à demain soir, et, aussitôt après, nous partirons pour l'Allemagne.

FLEUR DE MARIE. Il serait vrai... Oh! merci, mon Dieu... vous m'avez entendue!

Mme D'HARVILLE.

Et vous ne regretterez pas la France ?

FLEUR DE MARIE.

Excepté Rigolette, à qui vous m'avez permis d'écrire hier, que pourrai-je regretter auprès de vous, auprès de monseigneur, pour qui j'éprouve une reconnaissance presque religieuse.

Mme D'HARVILLE.

Oh ! vous avez raison... il n'y a pas une âme plus grande, plus belle que la sienne... Pourquoi faut-il que son cœur ait été si cruellement blessé...

FLEUR DE MARIE.

Lui... si bon, il aurait des chagrins?...

Mme D'HARVILLE.

De bien amers; ce matin même il m'apprend qu'une circonstance fatale vient de réveiller dans son cœur les plus douloureux regrets, au sujet d'une fille qu'il idolâtrait, et qu'il a perdue toute enfant... C'est pour cela que je vais le rejoindre à Paris.

FLEUR DE MARIE.

Vous ne resterez pas longtemps ?

Mme D'HARVILLE.

Non, mon enfant; dans l'après-midi nous serons de retour. Madame Dubreuil, en présidant à la pêche de l'étang, aux apprêts du mariage du fermier Bastien, qui a lieu demain, restera près de vous; s'il y a, pendant mon absence, quelque aumône à faire... vous savez que vous avez tout pouvoir...

FLEUR DE MARIE.

Merci, merci, madame... consoler les douleurs que j'ai senties, c'est un double bonheur... Allons, puisqu'il le faut, partez pour quelques heures, votre présence aimée calmera le chagrin de mon bienfaiteur... Il avait une fille!... Oh! comme elle l'aurait aimé... adoré... car enfin, elle aurait entendu dire partout que son père secourait le pauvre, relevait le faible, donnait

à l'abandonnée force et courage, et quoique née princesse, et près du trône, elle eût été encore plus fière du cœur de son père que de sa naissance souveraine.

Mme D'HARVILLE.

Marie! Marie! ces paroles, cet enthousiasme, sont notre plus douce, notre plus chère récompense.

SCENE II.

LES MÊMES, Mme DUBREUIL.

Mme DUBREUIL.

La voiture de madame la marquise vient d'arriver à la ferme.

Mme D'HARVILLE.

Adieu, chère enfant...

FLEUR DE MARIE

Permettez-moi de vous reconduire...

Elles sortent; le Maître-d'École ouvre la porte du petit pavillon de concierge et les regarde s'éloigner.

SCENE III.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *seul.*

Très-bien, me voilà parfaitement au courant... Grâce à ce pavillon de concierge, dont je suis parvenu à ouvrir la porte donnant à l'extérieur, j'ai pu trouver un observatoire commode : si nous savons bien mener notre barque, notre fortune est faite... On se dispute Fleur de Marie... D'un côté Barbe-Rouge, de l'autre cette comtesse qui, pour quelque intrigue d'héritage sans doute, a besoin d'une jeune fille sans parens, sans origine connue... Lequel des deux satisferons-nous, monsieur Férand ou madame la comtesse Mac-Grégor?... Ne nous en inquiétons pas... Il faut avant tout, se hâter d'agir... Depuis hier, rien encore!... (*Regardant à la grille.*) C'est singulier, dans l'avenue... ce gros gaillard avec ce petit jeune homme... on dirait qu'il m'appelle... Il me fait des signes... C'est François.

SCENE IV.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, FRANÇOIS, SARAH, *déguisée en homme.*

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Toi ici?

FRANÇOIS.

La Chouette m'a dit d'amener...

Il indique la comtesse.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Madame la comtesse sous ce déguisement! madame la comtesse est impatiente... (*A François.*) Vois si l'on ne peut nous interrompre.

SARAH.

Qu'avez-vous fait?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je n'ai pu prendre encore que des renseignemens.

SARAH.

Vous aviez promis qu'hier soir...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Les circonstances ne m'ont pas servi.

SARAH.

Et cette nuit?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Cette nuit... rien... J'ai eu beau rôder autour du château... peine inutile, entièrement impossible. Evidemment, on est sur ses gardes. Dès que la jeune fille met le pied hors du parc, des domestiques la suivent, on pousse la précaution jusqu'à lui faire porte un voile, sans doute pour empêcher de la reconnaître.

SARAH.

S'il le faut, je doublerai la récompense promise.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais que voulez-vous faire de la jeune fille?...

SARAH.

Oh! ne craignez rien pour elle... si mes espérances

se réalisent, le sort le plus brillant lui est assuré. Elle est destinée à remplacer une jeune fille dont on pleure la mort depuis dix ans.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah! je comprends... il s'agit de dire aux parens : Vous croyez votre fille morte, elle ne l'était pas...

SARAH, *à part.*

Si mon plan réussit, le prince croira retrouver sa fille... notre mariage légitimera sa naissance, et mes rêves d'ambition seront satisfaits... (*Haut.*) Vous affirmerez tous les détails que je vous communiquerai sur l'enfant, afin de rendre la fable plus complète.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Soyez tranquille.

SARAH.

Demain, à dix heures du soir, soyez chez moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A dix heures, j'y serai.

SARAH.

Vous entrerez par la porte du jardin qu'on laissera ouverte...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Bien!...

SARAH.

Je vous attendrai seule... nous conviendrons de tout... mais il me faut cette jeune fille.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mon intérêt vous répond de mon zèle.

SARAH.

Dussiez-vous rester ici une semaine, un mois!...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce serait inutile, on doit partir dans la nuit de demain et mener la jeune fille.

SARAH.

Eh bien! jusqu'à demain... Cet homme ne peut-il pas nous seconder?

FRANÇOIS.

C'est que je ne sais pas si nous pourrons rester ici jusqu'à demain.

SARAH. Comment?

FRANÇOIS, *avec des signes d'intelligences.*

Là, dans le village, au coin du tourne-bride, je viens de reconnaître la laitière, tu sais?... Eh bien! elle est en deuil... de son mari.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Diable !...

FRANÇOIS.

Tu vois qu'il ne faut pas faire de vieux os ici...

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Ah ! la laitière est en deuil ?... Pardon , madame, mais on peut faire d'un obstacle un moyen... Vous n'avez aucune raison pour ne pas paraître devant cette femme?

SARAH. Sans doute.

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Daignez prendre la peine d'aller jusqu'au tourne-bride, dire à la laitière que vous venez du château où l'on a appris avec intérêt la mort de son mari, les pertes qu'elle a éprouvées et qu'on est disposé à la secourir... Engagez-la à venir ce matin ici.

SARAH.

Mais à quoi bon ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est ce que je n'ai pas maintenant le temps de vous expliquer... François va vous indiquer la maison de la laitière, moi je ne puis m'éloigner...

Il les reconduit jusqu'à la grille, Fleur de Marie rentre par la droite.

SCENE V.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, FLEUR DE MARIE; *puis* FRANÇOIS.

FLEUR DE MARIE.

J'aurai laissé ici ma boîte à ouvrage où j'ai mis l'ar-

gent que m'a donné madame d'Harville pour cette pauvre femme...

Elle va vers le banc, le Maître-d'École entre en scène.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous serez la dispensatrice du bien que nous pourrons faire, a dit madame d'Harville à Fleur de Marie... Cette petite phrase n'a l'air de rien, eh bien! elle suffit.

FLEUR DE MARIE, *l'apercevant.*

Oh! qu'ai-je vu!... Mon Dieu! mon Dieu! qui me sauvera? Cet homme, que vient-il faire ici?...

Elle se blottit derrière le massif.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

J'ai basé là-dessus la réussite de mon projet... Il est vrai que j'avais là sous la main cette enragée laitière... (*Voyant entrer François.*) Déjà... qui te ramène?

FRANÇOIS. La peur...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comment?

FRANÇOIS.

Je n'ai pu parler devant la comtesse. Ça va mal; Benoît et Barbillon sont arrêtés, et la Chouette m'a chargé d'une lettre pour toi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Une lettre!... (*Il la prend et lit.*) « On a des soup-« çons... Hier, on est venu faire des perquisitions; à « ce moment-là, Barbe-Rouge est entré; il voulait « savoir si tu avais réussi... Arrêté, interrogé, il a été « obligé de se faire connaître... Juge quelle a été ma « surprise, lorsque j'ai reconnu en lui... monsieur Fé-« rand, de la rue du Temple... » (*S'interrompant.*) Jacques Férand! lui! lui en mon pouvoir! Je puis donc le dominer à mon tour... (*Continuant de lire.*) « Comme « il n'y avait rien contre lui, on l'a relâché aussitôt. » Jacques Férand, te voilà mon esclave.

FRANÇOIS.

Eh bien! que dis-tu?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je dis qu'aussitôt que nous serons maîtres de la petite, nous la conduirons chez la Martial, à l'île des Ravageurs, et nous irons tous deux ce soir à Paris, voir les affaires de plus près.

FRANÇOIS.

Tu es donc sûr de réussir?

LE MAITRE-D'ÉCOLE

C'est ce que tu vas voir... On vient... filons...

Il entre avec François dans le pavillon, dont il ferme la porte. Fleur de Marie sort du massif. La musique indique des pas plus voisins.

FLEUR DE MARIE.

A peine si je puis me soutenir! Ce n'est pas le hasard qui amène cet homme ici... J'ai tout entendu... Ils machinent quelque complot contre moi... contre la marquise... contre mon bienfaiteur... Avant ce soir, ils sauront le péril qui les menace... Du monde!... Ah! je veux être seule... je veux pouvoir pleurer...

SCENE VI.

FLEUR DE MARIE, Mme DUBREUIL, LA LAITIERE, Domestiques *du château*, Pêcheurs, Paysans *et* Paysannes.

Mme DUBREUIL, *à divers Paysans.*

Allons, apprêtez les filets, c'est vous qui les lancerez, tout le monde les tirera... Les femmes apprêteront les paniers... (*A la Laitière, qui est en deuil.*) N'ayez pas peur, venez, mademoiselle est bien bonne. (*Au moment où Fleur de Marie va sortir, Mme Dubreuil l'arrête.*) Mademoiselle, voilà une pauvre veuve que madame la marquise m'a dit de vous recommander.

FLEUR DE MARIE, *tendant, sans regarder, la bourse que lui a donnée Mme d'Harville.*

Tenez, ma brave femme.

LA LAITIÈRE.

Ah! mademoiselle, moi et mes enfans, allez, nous

méritons bien votre pitié ; après trois mois de maladie qui nous ont ruinés, mon mari vient de mourir des suites des blessures qu'il a reçues dans la Cité.

FLEUR DE MARIE.

Qu'entends-je?... c'est vous?

LA LAITIÈRE.

Vous aviez entendu parler ?...

FLEUR DE MARIE.

Oui, oui, je dirai tout à madame d'Harville, soyez sûr que ses bienfaits...

LA LAITIÈRE.

Madame Dubreuil avait raison de dire que vous étiez bien bonne... (*Elle lui prend la main pour la baiser, Fleur de Marie se retourne, la Laitière la reconnaît et pousse un cri.*) Ah !

Mme DUBREUIL. Qu'y a-t-il ?

LA LAITIÈRE.

C'est elle !... (*La prenant par la main.*) Mais regarde-moi donc en face !

Mme DUBREUIL, *l'arrêtant.*

Malheureuse, que faites-vous?

LA LAITIÈRE, *criant.*

Mes amis, c'est une de la bande qui a causé la mort de mon mari...

Tout le monde se rapproche avec tumulte et curiosité en disant : — Qu'est-ce qu'il y a? que dit-elle ?

Mme DUBREUIL.

Vous êtes folle ! le chagrin vous égare, ma digne femme, vous vous trompez... Mais dites-leur donc que vous vous trompez !

LA LAITIÈRE.

Je me trompe! Tenez ! regardez, comme la voilà déjà pâle ; les dents lui claquent, la misérable !

Mme DUBREUIL.

Insolente ! sortez d'ici ! Oser ainsi manquer à mademoiselle.

LA LAITIÈRE.

Mademoiselle! C'est vous qui êtes folle!... Mademoiselle... une chanteuse des rues que j'ai vue traîner dans la Cité...

Murmures des paysans.

Mme DUBREUIL, *exaspérée.*

Chassez cette femme d'ici !... (*Tout le monde reste immobile.*) Mais vous ne m'avez donc pas entendue ? je vous ordonne de chasser cette femme...

Murmures divers.

PIERRE.

Si elle la reconnaît... Elle est dans son droit... on a fait mourir son mari.

LA LAITIÈRE.

Vous voulez chasser une pauvre veuve ruinée par des gredins... Mais demandez-lui donc si elle ne me connaît pas.

Mme DUBREUIL.

Mais l'entendez-vous, mademoiselle ?...

LA LAITIÈRE.

T'appelles-tu, oui ou non, la Goualeuse ?

FLEUR DE MARIE, *à voix basse et au milieu du plus grand silence.* Oui...

Mumures des paysans.— Elle l'avoue, elle l'avoue.

Mme DUBREUIL.

Mais quoi, qu'avoue-t-elle?...

LA LAITIÈRE.

Laissez-la répondre ! elle avouera encore qu'elle vivait au milieu de ces bandits, qu'elle les connaît tous.

FLEUR DE MARIE, *à voix basse.*

Je puis les connaître , sans jamais...

Mme DUBREUIL, *s'éloignant.*

Ah ! la malheureuse !...

A l'aveu de Marie, les groupes se sont portés en avant, l'entourent et la font peu-à-peu reculer par leurs menaces.

PIERRE.

Il fallait l'appeler mademoiselle ! Elle frayait avec les maîtres, l'effrontée !

FLEUR DE MARIE, *avec effroi.*

Mon Dieu ! quel mal vous ai-je fait, messieurs ?

PIERRE.

Oui, son mari est mort... Tu connais ceux qui l'ont frappé !...

Fleur de Marie a reculé ainsi jusqu'à la balustrade de l'étang ; le Maître-d'École a entr'ouvert la porte du pavillon, et regarde ce qui se passe.

LA LAITIÈRE.

Il y a une justice au ciel... (*Avançant sur Fleur de Marie.*) Tu ne vois donc pas ma robe noire, scélérate?... (*Avançant sur elle.*) Les braves gens ont leur tour aussi !... Ah ! tu croyais qu'on ne te reconnaîtrait pas?

FLEUR DE MARIE, *reculant.*

Madame ! madame ! vous voulez donc me faire tomber dans l'eau ?

LES PAYSANS.

C'est ça ! c'est ça ! à l'eau !...

Mme Dubreuil pousse un cri d'effroi.

Mme DUBREUIL, *se précipitant entre eux et Fleur de Marie.*

Malheureux ! qu'allez-vous faire ?

LES PAYSANS.

A l'eau ! à l'eau !

FLEUR DE MARIE.

Grâce ! grâce !

Mme DUBREUIL.

Arrêtez ! Si elle est coupable, est-ce à vous à faire justice? Enfermez-la jusqu'au retour des maîtres.

QUELQUES VOIX.

Oui, oui, c'est juste... ça vaut mieux.

FLEUR DE MARIE, *baisant la main de Mme Dubreuil.*

Ah ! vous me sauvez.

QUELQUES VOIX.

Oui, oui... en prison !...

Fleur de Marie, effrayée par les imprécations, recule près du pavillon ; le Maître-d'Ecole la saisit par le bras, sans être vu, et l'attire à lui et ferme la porte. Les Paysans restent dans une attitude menaçante. Mme Dubreuil prend la clef de la porte.

Mme DUBREUIL.

Maintenant, je vous déclare que je n'ouvrirai cette porte qu'à madame la marquise...

On entend un cri de Fleur de Marie dans le pavillon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

TABLEAU VII. — LA PRISON.

Le théâtre représente un chauffoir de prison. Au fond, porte donnant sur une cour. A droite, un guichet par lequel on va au greffe ; vers le deuxième plan, un poêle autour duquel sont groupés des prisonniers assis sur des bancs ou debout ; ils écoutent Piquevinaigre qui est assis plus haut qu'eux, à part, sur un gros billot de bois. Le Maître-d'Ecole est à la porte du fond et regarde au dehors. Benoît est vers le milieu du théâtre avec Barbillon et d'autres prisonniers.

SCÈNE I.

BENOIT, LE MAITRE-D'ÉCOLE, BARBILLON, PIQUEVINAIGRE ; *puis*, FRANÇOIS, LE PÈRE ROUSSEL, *gardien*, GERMAIN, PRISONNIERS.

Tandis que Piquevinaigre parle, par l'ouverture d'une dalle soulevée au milieu du théâtre, une main dépose de petits sacs remplis de terre, que les prisonniers, obéissant à Benoît, se partagent ; les uns mettent de la terre dans leurs poches, les autres en versent dans leur casquette, d'autres la jettent derrière les planches d'un lit de camp placé au fond du théâtre à droite.

PIQUEVINAIGRE.

Pour lors, la fée dit à l'enchanteur...

BENOIT.

Eh bien! après? Finis donc ton conte, Piquevinaigre.

PIQUEVINAIGRE.

Midi va sonner.

BENOIT.

Qui est-ce qui te dit qu'il est midi.

PIQUEVINAIGRE.

Mon estomac.

BENOIT.

Il avance de plus d'un quart-d'heure.

PIQUEVINAIGRE.

Je reprends...

BENOIT, *aux Prisonniers.*

Faites donc muraille autour de lui; vous savez bien qu'on ne peut pas être sûr d'un poltron comme Piquevinaigre.

FRANÇOIS, *levant un instant la tête au-dessus du trou.*

Il n'y a plus que quelques pelletées de terre à ôter...

Il rentre dans le trou.

PIQUEVINAIGRE.

Pour lors, la fée dit à l'enchanteur : Tu protéges le vieux seigneur bossu, je protége le jeune troubadour qui est gueux comme un rat d'église... Mais c'est égal, il épousera la princesse et tous ses trésors.

BENOIT, *à mi-voix.*

Il n'y a rien, Maître-d'Ecole?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Non, le gardien se promène dans la cour.

BENOIT, *à Barbillon, qui écoute au guichet de gauche.*

Et toi, à ton guichet.

BARBILLON.

Le nouveau venu d'hier est toujours à l'instruction.

BENOIT.

Veille bien, car ce Germain, avec son air fier et son

désespoir, il ne me va pas du tout... (*Se tournant vers le groupe du poêle.*) Eh bien ! tu bâilles, Piquevinaigre ?

PIQUEVINAIGRE.

C'est vrai, je ne suis plus en train de conter... C'est l'appétit qui m'ôte la parole ; mais une autre fois je vous dirai Gringalet et Coupe-en-Deux. Ah ! ça, voyez-vous, c'est une histoire à faire descendre les oiseaux des branches pour vous écouter...

BARBILLON, *se rapprochant, à mi-voix.*

Le Germain , le Germain !...

Benoît pousse un cri : François saute hors du trou et veut tendre la main à un autre prisonnier qui y est encore et qui déjà lève le bras, mais au bruit des verroux de la porte de gauche, Benoît met le pied sur la dalle qui retombe ; les groupes qui ont caché à Piquevinaigre ce qui se passait, se dispersent. Germain entre par la gauche et va s'asseoir tristement dans un coin ; les prisonniers s'éloignent de lui, excepté Piquevinaigre. Le Maître-d'École revient du fond.

FRANÇOIS, *bas à Benoît.*

Comment l'autre va-t-il sortir de là, maintenant que le nouveau est ici !...

BENOIT, *bas.*

Dame! il faudra qu'il attende le signal... (*Au Maître-d'École.*) Es-tu sûr de lui encore ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comme de moi-même; il a eu de la peine à se décider à voler, le Chourineur, mais il s'y est bien mis, à ce qu'il paraît ; il a même brisé un volet, et quoiqu'il ne soit ici que depuis ce matin, vous avez vu qu'il n'a pas hésité à travailler avec nous.

BENOIT, *à François.*

Tout est-il prêt ?

FRANÇOIS.

Il n'y a plus qu'un plancher à soulever, et on est

dans une maison voisine; le camarade ne fait plus qu'élargir le passage...

PIQUEVINAIGRE, *à Germain.*

N'ayez pas l'air triste comme cela... ils vous regardent d'un mauvais œil ; il faut prendre son parti... Ne pouvant être ni courageux, ni fort, je suis bavard... (*Cris à mi-voix.*) Le gardien ! le gardien !

LE PÈRE ROUSSEL.

Eh bien ! est-on sage par ici?

BENOIT.

Comme des anges, comme des petits anges.

LE PÈRE ROUSSEL.

A midi vous allez passer au préau ; à cause des répations qu'on fait au bâtiment, cette salle va servir de parloir...

Le gardien reste au fond avec quelques détenus.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Alors, c'est ici que je vais recevoir l'homme d'affaires.

BENOIT.

Toi, un homme d'affaires?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Te rappelles-tu un particulier qui avait une barbe rouge et qu'on voyait quelquefois dans la Cité ?... Il va venir ici prendre mes ordres, mais sans barbe rouge et déguisé en honnête homme...

GERMAIN, *à part.*

Quel soupçon!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Hier, quand, avec François, nous avons été arrêtés en arrivant dans la Cité, je lui ai écrit; il va venir. Tout ce que je voudrai, il le voudra, et si les amis ont besoin de quelque chose, il faudra bien qu'il obéisse.

LE PÈRE ROUSSEL.

Au préau ! au préau ! il y a des visiteurs...

UNE VOIX, *en dehors du guichet de droite.*

Duresnil, dit le Maître-d'École ?...

GERMAIN, *à part.*

Je vais savoir si je me suis trompé...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *voyant entrer Férand.*

Quand je vous disais... le voilà...

FÉRAND, *à Germain.*

Vous ici !...

GERMAIN, *s'arrêtant près de Férand, pendant que les autres prisonniers sortent.*

Monsieur Férand, je ne suis plus inquiet sur le sort des Morel.

FÉRAND.

Comment ?

GERMAIM.

Vous vous chargerez de leur avenir...

FÉRAND.

Pourquoi cela?

GERMAIN.

Parce que c'est vous qui avez volé le diamant... parce que vous êtes reconnu, enfin !...

FÉRAND.

Monsieur, je ne comprends pas les énigmes. Cela ne m'empêchera pas d'aller tout-à-l'heure recommander votre affaire au greffe. Si vous avez quelque chose à dire, vous pourrez parler quand il vous plaira.

GERMAIN.

Soyez tranquille, je parlerai...

FÉRAND, *bas au Maître-d'École.*

Regardez bien ce jeune homme...

LE PÈRE ROUSSEL.

Au préau! au préau!...

Germain sort avec le gardien.

SCENE II.

FÉRAND, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je le connais... que lui voulez-vous ?

FÉRAND.

Tout-à-l'heure... Mais comment êtes-vous ici? Je vous croyais au château de madame d'Harville...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

J'y suis allé... j'ai réussi...

FÉRAND.

Vous avez retrouvé Fleur de Marie?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vos indications étaient excellentes.

FÉRAND.

Elle est entre vos mains?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce n'a pas été sans peine...

FÉRAND.

Vous me la ramenez?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un instant! il y a compte à faire.

FÉRAND.

Voyons!...

Ils s'asseyent.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Après avoir conduit Fleur de Marie en lieu de sûreté, et après avoir semé quelques-uns de ses vêtemens sur le bord de la Seine, pour faire croire à sa mort volontaire, j'ai eu la malheureuse idée de revenir à Paris. En arrivant dans la Cité, j'ai été arrêté, conduit ici; mais instruit par la Chouette de votre double personnage, j'ai pensé que nous étions assez unis par le crime pour compter sur votre secours et je vous ai écrit.

FÉRAND, *voyant une casquette contenant de la terre, et oubliée sur le banc par un prisonnier, à part.*

De la terre!... C'est étrange...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *avec une sombre amertume.*

Savez-vous que c'est une grande découverte qu'a faite là la Chouette. Ah! vous êtes l'homme à double face... Ah! c'est vous le complice de vous-même!

confident à barbe rouge de l'homme d'affaires à lunettes vertes ! Comme vous comptiez l'un sur l'autre ! quelle discrétion ! quelle obéissance !...

La dalle se soulève un peu, et on aperçoit un haut de tête qui écoute. Férand ne perd rien de ce jeu de scène.

FÉRAND, *apercevant la dalle soulevée, à part.*

Encore de la terre!... (*Haut.*) Assez! vous pouvez me perdre, mais vous êtes un homme de sens, nous pourrons nous entendre...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Soit! mais je dois vous dire franchement que je suis disposé à abuser de l'avantage que j'ai sur vous...

FÉRAND, *allant du côté de la dalle, qu'il frappe de sa canne.*

Votre ironie est amère... Parlons sérieusement... Quel prix mettez-vous à votre silence?... (*Frappant la dalle de sa canne. — A part.*) Ce doit être là...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Si vous n'étiez qu'un scélérat sans consistance, vous en seriez quitte pour une douzaine de mille francs... mais l'austérité que vous avez affichée, mais la haute probité de votre caractère, mais la confiance illimitée à laquelle vous avez fait croire, augmente nécessairement mes prétentions. Je ne vous demanderai cependant que dix mille francs par mensonge.

FÉRAND.

Trente mille francs?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Et plus tard nous nous reverrons...

FÉRAND, *introduisant le bout de sa canne sous la dalle.*

Nous nous reverrons...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *lui saisissant le bras.*

Grand Dieu !

FÉRAND. Plaît-il?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Rien.

FÉRAND.

Si fait. Il me semble qu'il y a là un courant d'air.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah bien ! on pense bien à cela ici...

FÉRAND, *soulevant la dalle.*

On a tort, il n'y a rien de dangereux comme les courans d'air... Je vais prévenir le gardien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Grâce ! depuis trois mois on travaille à ce souterrain...

FÉRAND, *impérieusement.*

Où est Fleur de Marie?...

La dalle se soulève et on voit la tête d'un homme qui écoute.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A l'île des Ravageurs; et là Martial doit m'attendre avec elle, ce soir, au pont d'Asnières, à sept heures.

FÉRAND.

A la bonne heure !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais comment avez-vous pu savoir que cette dalle?...

FÉRAND.

Ce jeune homme que je vous ai fait remarquer au moment où il sortait... (*A part.*) Germain, ma vengeance ne se fera pas longtemps attendre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Ce serait lui? le misérable !... nous devions fuir dans deux heures.

FÉRAND. Rien n'est désespéré ; pour échapper aux soupçons, c'est moi qu'il a chargé de vous dénoncer... Cela vous donne au moins une heure.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Une heure ! nous avons encore le temps de punir un traître.

FÉRAND. Et maintenant, à ce soir, sept heures, au pont d'Asnières.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Mais si l'évasion ne réussit pas?

FÉRAND. C'est que vous aurez laissé vivre Germain.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Mais vous qui connaissez. .

FÉRAND. Est-ce que je n'ai pas tout avantage à savoir mon complice hors des mains de la justice?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Vous m'avez menacé cependant...

FÉRAND. Pour vous effrayer... Il fallait réfléchir avant de me répondre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. C'est juste! Allons, il est plus habile que moi et je m'étais cru son maître! Courbe-toi devant lui, misérable, et marche où il t'entraîne.

FÉRAND, *à Roussel, qui est entré sur les derniers mots.* Voulez-vous me faire entrer pour aller au greffe, s'il vous plaît?

ROUSSEL, Voilà, monsieur. (*Après avoir ouvert à Férand, parlant au dehors dans la cour.*) On peut rentrer.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Pensons à ce Germain... et trouvons le moyen de punir sa trahison.

SCENE III.

TOUS LES PRISONNIERS, *y compris* GERMAIN, *rentrent en tumulte.*

PIQUEVINAIGRE, *à voix basse à Germain.* Eh bien! vous venez de recevoir une lettre... De bonnes nouvelles, sans doute?...

GERMAIN. Oui... demain, grâce à une noble protection, j'espère être libre...

PIQUEVINAIGRE. D'ici là... tenez-vous sur vos gardes.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *vivement à Piquevinaigre.* Qu'est-ce que tu lui dis?

PIQUEVINAIGRE. Moi?... rien... Je repasse l'histoire de Gringalet et de Coup-en-Deux.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. A la bonne heure... (*Prenant à part Benoît et François.*) Écoutez, vous autres... il y a un traître parmi nous!

FRANÇOIS. Un traître?...

BENOIT. Nomme-le un peu que j'en fasse justice.. Voyons, parle... où est-il?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *montrant Germain qui est à gauche.* Là !...

Ici Piquevinaigre écoute avec précaution.

BENOIT. Le Germain! Comment sais-tu?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. J'ai des preuves... c'est un mangeur!

BENOIT. Attends donc... tu m'y fais penser... Tout-à-l'heure le gardien lui disait que d'un moment à l'autre il serait appelé chez le directeur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Il ne faut pas qu'il y aille.

BENOIT, *d'un air résolu.* Il n'ira pas!... Je me charge de lui...

PIQUEVINAIGRE, *effrayé, à part.* Il est perdu!

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je te comprends... Mais quand?

BENOIT. Quand le gardien s'en ira.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Ce sera le moment de filer.

BENOIT. Pendant que les premiers descendront, le Germain aura affaire à moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *montrant la dalle.* L'autre est toujours là qui attend; et le gardien, s'en ira-t-il?

BENOIT. Comme à l'ordinaire, pour menger la soupe, quand il nous verra bien occupés à écouter Piquevinaigre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à Benoit.* Les amis sont-ils en fonds?

BENOIT, *bas.* Comme toi et moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *bas.* En ce cas, si l'évasion réussit, il faut prendre rendez-vous ce soir au pont d'Asnières.

BENOIT, *bas.* Pourquoi?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Parce que l'homme de tantôt y sera; il a de quoi, et on pourra le forcer à s'exécuter.

PIQUEVINAIGRE, *attendant sonner une demie.* Il n'y a plus qu'une demi-heure. (*A part.*) Si je pouvais le sauver en faisant rester le gardien pour m'entendre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *bas à Benoît.* Dis donc, le temps passe et j'ai des fourmis dans les jambes.

BENOIT, *haut.* Allons, voyons, Piquevinaigre, ton histoire de Coupe-en-Deux.

LE PÈRE ROUSSEL. C'est ça, je ne serais pas fâché de vous voir bien sages pour m'en aller dire deux mots à mon potage.

PIQUEVINAIGRE, *à part.* Tirons de longueur. (*Haut.*) Ça va, messieurs, mais il y a une condition... J'ai des douceurs à me procurer... Je demande que l'honorable société me fasse un capital de vingt sous... Vingt sous, messieurs, pour entendre le fameux Piquevinaigre!

BENOIT. Allons, on te fera vingt sous quand tu auras fini!

PIQUEVINAIGRE. Après! non pas, non pas... avant.

BENOIT. Ah! ça, dis donc, est-ce que tu nous crois capables...

PIQUEVINAIGRE. Moi... allons donc!

BENOIT. Je risque deux sous. (*Avec intention.*) Est-ce qu'on se montrera chiche pour un pareil plaisir?

PIQUEVINAIGRE, *faisant sa collecte.* Neuf, dix, onze, douze, treize, c'est un mauvais compte, et encore il y a un monaco... Allons, messieurs les richards, les capitalistes et autres banquezingues, encore un petit effort... Il ne faut plus que sept sous! sept malheureux sous! Ah! messieurs, vous feriez croire qu'on vous a mis injustement ici ou que vous avez eu la main bien malheureuse.

GERMAIN. En voilà dix!

PIQUEVINAIGRE, *à part, et prenant les dix sous.* C'est un vrai chien à Brisquet; il se met dedans lui-même... J'aurais gagné dix minutes avec ma quête.

BENOIT, *bas au Maître-d'Ecole.* Il va aller dans son coin comme à l'ordinaire... Sans faire semblant de rien, je vais me mettre près de lui.

PIQUEVINAIGRE, *prenant Germain par la main.* Mes-

sieurs, le banquezingue est un bon enfant, j'espère... Une place d'honneur auprès du conteur. (*Prcnant Germain par la main. — Bas.*) Prenez garde à vous, il y va de la vie.

BENOIT, *bas*. Bien, j'aurai moins loin à aller... (*Haut.*) Ah ! ça, commence donc, Piqnevinaigre.

PIQUEVINAIGRE, *à part*. Allons, il faut parler assez bien pour retenir le père Roussel. (*Haut.*) Cric!

TOUS. Crac!

PIQUEVINAIGRE. Sabot!

TOUS. Cuillère à pot!

PIQUEVINAIGRE. Je commence : Il y avait dans la Petite-Pologne... (*Au père Roussel qui fait un pas en arrière.*) C'était votre ancien quartier, je crois, gardien!

LE PÈRE ROUSSEL. Non je demeurais rue du Chat-qui-Pêche.

PIQUEVINAIGRE. Une rue où il y a un ruisseau au milieu, bien jolie rne, ma foi!

BENOIT, *s'impatientant*. Ah! ça, vas-tu parler, enfin?

PIQUEVINAIGRE. Il y avait donc, dans la Petite-Pologne, un homme si méchant, qu'on l'appelait Coup-en-Deux ; il avait le teint couleur de revers de bottes, les cheveux rouges, les yeux verts et la langue noire. A ces agrémens-là, Coup-en-Deux joignait le métier d'avoir je ne sais combien de tortues, de singes, de cochons d'Inde et de renards, qui correspondaient à un nombre égal de petits Savoyards ou d'enfans abandonnés. Père Roussel!... (*Le gardien fait un mouvement.*) vous voulez voir Gringalet? je vais vous servir Gringalet.

LE PÈRE ROUSSEL. Voyons, Gringalet, puis je me sauve un moment.

PIQUEVINAIGRE. Gringalet, l'un de ces enfans, et le plus chétif, était battu par Coupe-en-Deux, par les singes et tous les petits montreurs de bêtes.

LE PÈRE ROUSSEL. Pauvre moutard!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à Benoît*. Le gardien ne s'en va pas...

BENOIT, *bas, avec colère*. Tonnerre de lambin! finiras-tu?

PIQUEVINAIGRE. Gringalet était trop faible et trop poltron pour se revenger... il pleurait et sa seule consolation était d'empêcher les grosses bêtes de manger les petites.

LE PÈRE ROUSSEL. Ah ! cette idée.

PIQUEVINAIGRE. Ah ! v'là que ça vous intéresse, père Roussel... Vous entendez bien qu'il ne se mêlait pas des affaires des renards et des singes, mais quand il voyait une araignée embusqué dans sa toile, pour y prendre une pauvre folle de mouche qui volait au soleil du bon Dieu, Gringalet abattait la toile, délivrait la mouche et écrasait l'araignée.

BENOIT. Tu n'es pas en train, Piquevinaigre.

PIQUEVINAIGRE. Je ne suis pas en train ! Gardien, je vous en fais juge... écoutez un rêve qu'eut une nuit Gringalet.

LE PÈRE ROUSSEL. Eh bien ! voyons, conte vite.

BENOIT, *avec rage*. Je le lui conseille.

PIQUEVINAIGRE. Gringalet rêva qu'il était une de ces mouches comme il en avait tant sauvées, et qu'à son tour il tombait dans une grande et forte toile où il se débattait, se débattait... Puis il voyait venir à lui une espèce de monstre qui avait la figure de Coupe-en-Deux sur un corps d'araignée... l'araignée s'approche, le touche... il sent les grandes pattes froides et velues du monstre le saisir, l'enlacer pour le dévorer, il se croit mort... Mais voilà que tout-à-coup il voit un joli moucheron d'or, qui avait une espèce de dard fin et brillant comme une aiguille de diamant, voltiger autour de l'araignée d'un air furieux.

LE PÈRE ROUSSEL, *s'asseyant*. Ma foi, ça m'amuse.

PIQUEVINAIGRE, *à part*. Il est sauvé !

BENOIT, *bas.* J'ai des envies de les exterminer tous les trois.

UNE VOIX, *en dehors.* Père Roussel! à la soupe. Il n'y a plus que cinq minutes.

LE PÈRE ROUSSEL, *se levant.* A demain la suite.

Piquevinaigre, voyant le mouvement qui se fait parmi les prisonniers suivant le père Roussel des yeux, se recule vers le fond, tandis que le Maître-d'Ecole déplace le billot qui est sur la dalle.

PIQUEVINAIGRE, *s'enfuyant au fond.* Garde à vous, monsieur Germain!

BENOIT, *se jetant sur Germain.* Il a raison, car voilà ton araignée.

A peine le billot a-t-il été dérangé, que le prisonnier qui était dans le trou a levé la dalle et s'est élancé sur la scène sans faire face aux spectateurs, il saute à la gorge de Benoît.

LE CHOURINEUR. Et voilà son moucheron d'or.

BENOIT, *se débattant et lâchant Germain.* A qui en a-t-il, ce brigand-là?

LE CHOURINEUR, *protégeant Germain.* A tous ceux qui voudront tuer en traîtres un pauvre mouton du bon Dieu...

Aussitôt que le trou a été libre, le Maître-d'École s'y est précipité et a été suivi de plusieurs autres.

BENOIT *et* QUELQUES PRISONNIERS. A mort tous deux!... à mort!...

PIQUEVINAIGRE, *rentrant.* La garde! la garde!

BENOIT, *écartant des Prisonniers et se précipitant dans le trou, au Chourineur.* Nous vous reverrons, je suis trop pressé cette fois-ci.

LE CHOURINEUR. A ton aise! bonhomme...

Il met le pied sur la dalle, quelques soldats sont entrés en courant et se sont rangés au fond.

UN SERGENT, *aux Soldats.* Feu, sur le premier qui bouge!...

Tout le monde reste immobile.

TABLEAU VIII. — LE PONT D'ASNIÈRES.

Le théâtre est traversé par le pont d'Asnières. A travers les arches on aperçoit les îles. A gauche un peu de berge. Vers les premiers plans, à droite, grand bateau amarré.

SCENE I.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, Mme DUBREIUL, PAYSANS, VIOLONS, NOCE.

Au lever du rideau, le Maitre-d'École entre avec précaution par la berge, et va vers la première arche du pont.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Es-tu là, Martial ?

UNE VOIX. Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Avec Fleur de Marie?

LA VOIX. Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Garde-la jusqu'à ce que je t'avertisse... Qu'est-ce que ce peut être que cette musique et ces torches qui viennent de ce côté?... (*Il s'avance un peu pour découvrir ce qui se passe sur le pont, où commence à paraître la tête de la noce.*) Ah! je reconnais, c'est la noce de la ferme de madame Dubreuil.

Mme DUBREUIL, *s'arrêtant sur le pont, au moment où le cortége est en vue des spectateurs.* Ah ! ça, je m'arrête ici, comme je vous l'ai annoncé. Allez danser, vous autres toute la nuit, au *Charriot-d'Or.*

PAYSANS, *insistant.* Venez avec nous, madame Dubreuil... venez donc.

Mme DUBREUIL. Non, mes amis, je suis trop triste de l'événement d'hier... Quand madame d Harville a tant de chagrin de la mort de cette pauvre petite... ce serait mal à moi d'aller avec vous...

PAYSANS. Allons, puisque vous le voulez... C'est dommage.

Mme DUBREUIL. Pierre, voulez-vous me reconduire ?

PIERRE. Volontiers, madame Dubreuil...

Adieux — Mme Dubreuil retourne sur ses pas, en donnant le

bras à Pierre, tandis que la noce reprend sa marche au son de la musique.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Ils s'éloignent... Je n'ai pas de temps à perdre, à dix heures ce soir il faut que je sois chez ma comtesse. Retourner à Paris !... est-ce bien prudent? J'aurai soin de me munir de l'arme qui me rassure contre tout... mais au moment de m'éloigner, il ne faut perdre aucune occasion, Férand va venir... (*Au fond.*) Voyons, avance, la Pégriotte.

FLEUR DE MARIE. Que voulez-vous de moi ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Peu de chose... Je vois bien que nous ne pouvons aller ensemble... En conséquence, je vais tout bonnement te remettre, comme tu étais, chez monsieur Férand... Tu y consens, n'est-ce pas ?

FLEUR DE MARIE. Vous vous êtes étrangement trompé en croyant que le contact de l'honneur et de la vertu ne m'avait inspiré aucun courage, aucun élan... Sachez-le bien, maintenant, pour vous résister, je suis aussi forte que vous.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Qu'est-ce que tu dis ?

FLEUR DE MARIE. Je ne vous crains pas, vous dis-je... A votre lâche courage de me perdre ou de me tuer, j'oppose le courage de mourir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Paroles que tout cela !

FLEUR DE MARIE. Ce courage, c'est vous qui me l'avez donné...

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Moi?

FLEUR DE MARIE. Oui, hier, par l'horreur que vous m'avez inspirée quand j'ai su que vous étiez voleur et assassin.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Que dit-elle ?

FLEUR DE MARIE. J'ai entendu hier votre conversation avec votre complice.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Malheureuse !

FLEUR DE MARIE. Dans l'île où vous m'aviez menée, et dont je ne pouvais m'échapper, j'ai dû me taire...

mais vous m'avez ramenée près d'une route, près d'un pont... j'y resterai jusqu'à ce qu'il passe quelqu'un, jusqu'à ce que mes cris appellent à mon aide ; et douze heures après, je dis ce que vous êtes, ce que vous avez fait... Je ne veux pas être votre complice même par mon silence... Fuyez donc, fuyez devant moi, car, vienne une créature vivante, sur ma vie que je vous abandonne, je vous le jure, je parlerai!

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Diable ! ceci mérite réflexion...

FLEUR DE MARIE. Faites ce que vous voudrez, vous savez ce que je ferai, moi!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à part.* Je suis perdu, si elle le veut... la malheureuse se condamne... c'est ma liberté, ma vie, qu'il faut sauver... mais si elle périt, plus rien de Férand, plus rien du côté de la comtesse. Pourquoi rien d'elle? je puis encore y aller ce soir, lui laisser ignorer tout ce qui va arriver... Obtenir d'elle ou lui arracher peut-être de quoi assurer ma fuite. . Fleur de Marie ! encore un crime... est-ce que je puis m'arrêter! Le bateau qui est là est celui du Ravageur, une soupape qu'on lève d'avance laisse pénétrer l'eau qui doit le submerger.

FLEUR DE MARIE. Du monde sur le pont!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *courant à elle et la saisissant.* Pas un mot, ou tu es morte!

SCENE II.

LES MÊMES, LE CHOURINEUR, *entrant par la droite sur le pont, et* TORTILLARD, *par la gauche.*

LE CHOURINEUR. Eh bien ! gamin?

TORTILLARD. De quoi?

LE CHOURINEUR. As-tu vu quelque chose?

TORTILLARD. J'ai vu la noce et la lune.

LE CHOURINEUR. Et monsieur Germain?

TORTILLARD. Il cherche là-bas, aux abords du petit bois.

LE CHOURINEUR. C'est cependant par ici qu'ils avaient rendez-vous, je l'ai entendu hier du trou où j'étais enfermé.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *bas.* C'est le Chourineur!... (*Retenant Fleur de Marie qui se débat.*) Ne te donne pas tant de peine, c'est moi qui vais l'appeler.

FLEUR DE MARIE. Vous !...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *haut.* Ohé ! Chourineur ! par ici !

LE CHOURINEUR, *regardant du pont.* Le Maître-d'École !

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Viens donc par ici !

LE CHOURINEUR. Je descends...

TORTILLARD, *l'arrêtant.* Seul !

LE CHOURINEUR. Veux-tu pas que j'attende les autres? Tâche de retrouver monsieur Germain, et dis-lui que nous avons notre affaire...

Le Chourineur disparaît un moment par la gauche. Tortillard sort par la droite.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à part.* Oui... c'est cela... De cette façon... je me débarrasse de lui aussi... je fais d'une pierre deux coups... (*A Fleur de Marie.*) Eh bien ! tu le vois... je me rends à tes vœux... je viens d'appeler un ami...

FLEUR DE MARIE, *à elle-même.* Je n'y puis rien comprendre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tu n'as pas confiance?

FLEUR DE MARIE. Non...

LE CHOURINEUR, *entrant en scène sur la berge.* Pas même en moi, Fleur de Marie?...

FLEUR DE MARIE, *se réfugiant vers lui.* En vous, si !...

LE CHOURINEUR, *au Maître-d'École.* Maintenant, décampe !...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *haut.* Décamper ! et pourquoi donc ? est-ce que tu n'étais pas prisonnier comme nous? est-ce que tu ne t'es pas évadé comme nous ?

LE CHOURINEUR. Sorti par le grand guichet, entends-

tu ? Ah ! tu as cru que je m'étais mis à brigander? Quand la patrouille m'a arrêté dans la rue, fracturant un volet, c'était le volet de ma chambre, et j'avais choisi un moment pour être mis avec vous, et protéger monsieur Germain, que vous auriez tué sans moi... mais, comme il est permis de briser son volet, pourvu qu'on le raccommode, quand j'ai eu raconté mon affaire, mes motifs, et qu'on a su ce qui s'était passé, on m'a ri au nez et mis à la porte, ce que je voulais, parce que je savais où le trouver... car de mon trou, hier, je t'ai entendu avec ton Férand.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Eh bien ! voici ce dont il s'agit : Fleur de Marie, pour des raisons qu'elle vient de me dire, ne se plaît plus avec moi... D'un autre côté, une excursion à l'étranger nous est nécessaire... Tu conçois qu'elle nous embarrasse... nous lui rendons sa liberté... Tu peux l'emmener.

FLEUR DE MARIE. Dites-vous vrai?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. A l'instant même.

LE CHOURINEUR. Fleur de Marie, où voulez-vous aller?

FLEUR DE MARIE. Au château de madame d'Harville.

LE CHOURINEUR. Venez... Maître-d'École, tu as encore quelque chose de bon.

FLEUR DE MARIE. Ah! partons! partons!...

Ils montent la berge.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *bas*. Pas encore...

LE CHOURINEUR, *s'arrêtant*. Qu'est-ce que tu as fait là?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Est-ce que tu n'as pas entendu?

LE CHOURINEUR. C'est un signal.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tu es bien malin de deviner.

LE CHOURINEUR. Pour qui ce signal ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Pour les amis avec qui je dois partir...

LE CHOURINEUR, *redescendant en scène*. C'est vrai...

ils sont dans les environs et c'est un piége que tu me tendais.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Un piége, moi ! est-ce que je savais que tu allais venir ? Est-ce que je savais que tu t'en irais par là ?...

Il est allé au bateau qu'il dispose.

LE CHOURINEUR. Nous ne nous en irons pas par le chemin où sans doute on attend cette malheureuse enfant...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *entrant dans le bateau.* Va-t'en par où tu voudras !...

LE CHOURINEUR, *va à lui et le saisit.* Sors de là...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *se débattant.* Pourquoi ?

LE CHOURINEUR. Je veux ce bateau.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Il n'est pas à moi.

LE CHOURINEUR. Je suis aussi bon que toi pour le rendre... (*A Fleur de Marie.*) Entrez, mon enfant, ça me connaît...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *voulant reprendre le bateau.* Nous avons besoin de ce bateau pour fuir...

LE CHOURINEUR, *entrant dans le bateau avec Fleur de Marie.*) Nous aussi...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *voulant retenir le bateau.* C'est notre dernier moyen de salut...

LE CHOURINEUR, *le menaçant.* Gare à la gaffe !...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *donnant un nouveau signal.* A moi, les amis !

LE CHOURINEUR. J'en étais sûr... (*Poussant le bateau au large.*) Maintenant nous sommes sauvés !

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Ils sont perdus !

FLEUR DE MARIE. Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir envoyé un sauveur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Filons à l'île des Ravageurs d'abord, et à dix heures à Paris... chez la comtesse Sarah...

SCENE III.

LE CHOURINEUR, FLEUR DE MARIE, TORTILLARD, GERMAIN, PAYSANS.

FLEUR DE MARIE, *à genoux dans le bateau, pendant que le Chourineur rame.* Mais voyez donc!... (*Se relevant.*) De l'eau, de l'eau !...

LE CHOURINEUR, *ramant toujours.* Ce n'est rien, n'ayez pas peur!

FLEUR DE MARIE. Elle monte! elle monte!...

LE CHOURINEUR, *jetant les rames.* Triple nom! une trahison!...

Il ôte sa veste.

FLEUR DE MARIE. Ne m'abandonnez pas !

LE CHOURINEUR. Je crois bien !

La barque heurte la pile du pont et sombre.

FLEUR DE MARIE. Au secours! au secours!

Le Chourineur, d'une main s'attache à un anneau du pont, de l'autre bras il la soutient évanouie.

GERMAIN, *arrivant avec Tortillard sur le pont.* Un bateau qui chavire ! Du secours ! à la maison là-bas ! du secours!...

TORTILLARD, *traversant le pont en courant.* Oh ! oh ! par ici!...

LE CHOURINEUR, *à Fleur de Marie.* Tenez-vous bien. Je ne vous lâcherai pas.

GERMAIN. Du courage! Cramponnez-vous bien ! Des cordes! des cordes!

LE CHOURINEUR. Cherchez un bateau, la petite se trouve mal... et moi pas bien...

PAYSANS, *qui sont accourus.* Il n'y a pas de bateau par ici...

GERMAIN, *sautant du pont.* Oh ! je n'ai pas le courage de les regarder ainsi...

PAYSANS, *voulant le retenir.* Qu'est-ce que vous faites?...

Germain saute du pont dans la rivière.

LE CHOURINEUR. Il veut que nous mourrions trois!

PAYSANS. V'là un bateau! v'là un bateau!... (*Un bateau monté par un paysan sort de derrière ceux qui sont amarrés à la berge de droite.*) Dépêchez-vous! encore un peu de courage! Vite ! vite! On vient! on vient!... (*Le paysan prend Fleur de Marie des bras du Chourineur.*) Elle est sauvée! Bravo ! bravo! vivat !

LE CHOURINEUR. Occupez-vous d'abord de la petite...

PAYSANS. Et vous Chourineur?

LE CHOURINEUR. N'ayez pas peur... je connais l'élément... j'en mange tous les jours...

Le bateau s'éloigne du pont, et le Chourineur se laisse tomber à l'eau. Le paysan lève son chapeau. On reconnaît Férant.

FÉRAND. Cette fois, elle ne m'échappera pas !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

TABLEAU IX. — LES MARTIAL.

Le théâtre représente l'intérieur de la cabane de Martial, dans l'île des Ravageurs. Filets et autres instrumens de pêche. A droite, vers le deuxième plan, conduisant à une pièce d'entrée. Au fond, croisée au travers de laquelle on aperçoit la rivière.

SCENE I.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, BENOIT, FRANÇOIS, BARBILLON *et* DEUX AUTRES PRISONNIERS *évadés*.

Au lever du rideau, les habits en désordre et couverts de poussière, ils sont groupés à terre et autour d'une mauvaise table, dans l'attitude d'hommes découragés.

BENOIT. Nous voilà bien lotis maintenant! Tu ne pouvais pas attendre que le Férand fût venu et qu'on l'eût plumé?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Est-ce que le plus pressé n'était pas de chercher à se défaire de cette petite espionne? Tant pis pour le Chourineur s'il s'est trouvé là.

BENOIT. Il nage comme un Terre-Neuve. Où est donc François?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Il est resté en observation à la tête de l'île. Tiens! le voilà!

BENOIT, *à François.* Qu'est-ce qu'il y a?

FRANÇOIS. Un bateau qui descend à l'île.

BENOIT. Des gendarmes?

FRANÇOIS. Non! il n'y a dedans qu'un homme qui rame, et à la proue quelque chose de blanc.

BARBILLON, *à la fenêtre du fond.* Ils abordent.

BENOIT, *qui est aussi à la fenêtre.* Ce blanc, c'est une femme évanouie qu'il emporte. Il vient de ce côté.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à la porte.* Mes amis, c'est Férand!... (*A la cantonade.*) La Martial, reçois-le, et envoie-le par ici... (*Il ferme la porte.*) Ne vous montrez pas, le voilà qui entre, écoutez ce qu'il va dire à la Martial.

BENOIT, *écoutant.* Il lui recommande d'allumer du feu et de faire revenir la jeune fille.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *regardant par le trou de la serrure.* C'est Fleur de Marie! vivante... (*A part.*) Entre les mains de Férand! Vaincu, toujours vaincu par lui!... Que Satan m'offre une revanche, et je la prendrai large et belle.

BENOIT. A vous! le voilà.

Ils se reculent vers le fond, et Férand entre sans les voir.

SCENE II.

LES MÊMES, FÉRAND.

FÉRAND, *se croyant seul.* Encore une fois le sort m'est favorable; je ne fuirai pas seul, elle m'accompagnera.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *venant à lui.* Et moi qui craignais de vous faire attendre, là-bas, au pont d'Asnières.

FÉRAND, *surpris.* Vous ici!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *montrant les autres qui s'avancent.* Avec quelques amis.

FÉRAND. Un piége?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Votre discrétion, ce matin, nous a rendu un grand service; il faut que votre générosité achève une œuvre si bien commencée.

FÉRAND. Qu'entendez-vous par là?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Nous sommes obligés de partir, et nous n'avons pas de quoi payer les frais de voyage.

FÉRAND. La position est embarrassante!

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Moins, depuis que vous êtes là.

FÉRAND. J'aime les questions nettement posées.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Voici qui ne laissera rien à désirer. Vous allez donner à l'un de nous un écrit qui lui fera ouvrir, rue du Temple, grandes et petites portes; vous lui donnerez encore clés du bureau, secrétaire, etc., et, quand il sera de retour ici, avec un résultat satisfaisant, vous pourrez vous en aller, comme chacun de nous, dans un pays où les yeux soient moins ouverts et les portes de prison moins béantes.

FÉRAND. Et si je refusais?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *lui montrant un stilet.* Il est empoisonné.

BENOIT. Et la rivière...

FÉRAND. Voilà qui est net, et je réponds d'une manière non moins précise : Je vais donner l'écrit que vous dicterez, je remettrai les clés, etc. Votre envoyé visitera tout avec soin, et, à son retour, je ne serai pas surpris; mais vous serez bien désappointés du maigre butin pour lequel vous aurez risqué son cou et le vôtre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Le trésor est donc délogé?

FÉRAND. Mauvais plaisant... Est-ce qu'on n'a pas tout saisi chez moi?

BENOIT. Il nous faut de l'argent, entendez-vous? De plus honnêtes que vous y ont passé, pour le même motif; ainsi, de l'argent, beaucoup d'argent!... Comment? je m'en moque... arrangez-vous, et vite, mais j'en veux.

FÉRAND. Je vais vous dire aussi ce que je veux. Vous

allez tous partir, même la femme qui est là, et vous me laisserez tout-à-l'heure, à l'instant, seul dans cette île avec Fleur de Marie.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Elle a mes secrets!

FÉRAND. Soyez tranquille, elle ne vous trahira pas. Combien y a-t-il de bateaux ici?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Le nôtre, un là-bas, au bout de la pointe de l'île, et celui que vous avez amené.

FÉRAND. Et au bout, de l'autre côté?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Pas un.

FÉRAND. En débarquant, vous ferez couler votre bateau de manière à ce que personne ne puisse venir ici.

BENOIT, *prête à éclater.* Ah! ça!...

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Ecoute-le donc.

FÉRAND. Et de ce moment, ici, en France, ailleurs, partout, j'aurai le droit de tuer celui qui fera un geste, dira un mot, indiquant qu'il me connaît.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Diable! les conditions sont dures.

FÉRAND. Parce que le prix est magnifique.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Quel est-il?

FÉRAND. Une fortune.

TOUS. Une fortune!

BENOIT. Si tu tiens ce que tu promets là, je te jure au nom de tous, et ces sermens-là on les tient, je te jure que tout ce que tu veux sera fait... Maintenant, parle.

FÉRAND, *montrant le Maître-d'École.* C'est à lui de parler.

BENOIT. Comment!

FÉRAND, *au Maître-d'École.* Est-ce que ce n'est pas cette nuit que le prince de Gérolstein épouse la marquise d'Harville?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Oui.

FÉRAND. Est-ce qu'ils ne doivent pas partir aussitôt après la cérémonie?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. C'est vrai encore.

FÉRAND. Leur ~~retour~~ route n'est-elle pas de traverser le bois de la Garenne, qui entoure le château?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Parfaitement exact.

FÉRAND. Combien faudrait-il d'hommes déterminés pour arrêter la voiture malgré les postillons et les domestiques, et s'emparer de la cassette du prince contenant trois cent mille francs et des diamans de la marquise estimés le double.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Six hommes...

FÉRAND. Comptez-vous?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Il a raison... c'était l'homme de confiance de madame d'Harville; il a dû lui remettre... Il est notre ami, notre sauveur! je le crois... nous devons le coire.

TOUS. Oui! oui!

FÉRAND. Que vous êtes lents à comprendre!

BENOIT, *à Férand*. Au bois de Graenne... Vous ne vous trompez pas?

FÉRAND. A cinq cents pas du château... Un millon.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Il est à nous...

BENOIT. Avant le jour... riches tous!...

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Suivez-moi, vous autres... Venez, venez...

FÉRAND, *montrant la fenêtre*. Non, par ici... (*A Barbillon.*) Vous emmenez la Martial...

Les autres sortent par la fenêtre. Presque aussitôt on voit passer au fond la Martial avec Barbillon.

SCENE III.

FÉRAND, *seul*.

Partez, vous qui pensiez faire de moi une victime, et dont je fais mes instrumens... Vertus, faiblesses, vices, crimes, j'ai tout su m'asservir, comme ces menaces qui grondent sur moi depuis hier, j'ai su m'en jouer. Mon projet de fuite avec les dépouilles de mes dupes est un peu hâté, voilà tout... Mes deux passions, ma double vie, mon trésor et Fleur de Marie, j'ai tout

gardé... mon trésor, ma cassette confiée à la terre, où nul être humain ne peut la trouver, Fleur de Marie, la Fleur de Marie qui me suivra... Il le faut, mes promesses, mes prières la décideront, je l'aime tant ! j'ai tant d'or!... (*Allant à la fenêtre.*) Ah! ils abordent.... manqueraient-ils à leur promesses... Non, le bateau disparaît, je suis seul... personne ne peut venir... (*Regardant par la porte restée ouverte.*) Fleur de Marie!... encore évanouie... Non, elle a fait un mouvement, elle se soulève, elle vient... Instans rêvés! instans appelés de toutes les voix d'un cœur trop longtemps comprimé! heures d'expansions, de liberté, vous voici enfin !

SCENE IV.

FÉRAND, FLEUR DE MARIE.

FLEUR DE MARIE, *accourant égarée.* Sauvez-moi ! sauvez-moi!...

FÉRAND, *la recevant dans ses bras.* Il n'y a plus de danger!...

FLEUR DE MARIE, *reculant avec effroi.* Vous!... grand Dieu!

FÉRAND. Moi, qui vous ai arrachée à une mort certaine.

FLEUR DE MARIE. Eh bien ! soyez généreux tout-à-fait, ramenez-moi près des personnes qui m'avaient recueillie.

FÉRAND. Ne pensez plus à elles.

FLEUR DE MARIE. Mais sans elles, que vais-je devenir ?

FÉRAND. Si tu veux, ton sort va devenir aussi brillant, aussi heureux qu'il a été jusqu'ici misérable.

FLEUR DE MARIE. Je ne vous comprends pas.

FÉRAND. Où tu veux aller, ta position serait subalterne et précaire ; avec moi, tu régneras. Nous aussi, nous quitterons la France.

FLEUR DE MARIE. Moi! fuir avec vous !

FÉRAND. Tu crains que je ne te condamne à une vie

monotone et triste comme celle que je menais dans ma misérable demeure ! Rassure-toi ! Assez longtemps j'ai vécu de contrainte, de privations, de sordide avarice... comme un autre, plus qu'un autre, j'aime le luxe, le plaisir, les fêtes, et j'ai maintenant de quoi satisfaire à ce luxe que tu partageras.

FLEUR DE MARIE. Moi ! moi !

FÉRAND. Oui, toi. Oh ! tu ne me connais pas. Tu m'as vu soucieux et austère, accablé... sous le poids des affaires, courbé sous une humilitée feinte ; tu m'as cru vieux... triste et sévère. Non ! non ! je suis jeune encore par mon énergie comme par mon audace.

FLEUR DE MARIE. Ah ! j'ai peur...

FÉRAND. Que faut-il donc faire pour te rassurer ? Faux-il t'avouer ma faiblesse ? Eh bien ! oui, je t'aime comme un insensé. Après ton départ de chez moi, tu ne sais pas ce que j'ai souffert... oui, souffert... Intérêts, devoirs, argent, j'oubliais tout... je ne pensais qu'à toi... je ne voulais que toi... Je t'ai trouvée... je t'ai sauvée... et maintenant on me tuerait plutôt que de t'arracher à mon amour... Nous ne nous quitterons plus.

FLEUR DE MARIE. Vous ne me forcerez jamais à vous suivre... jamais !

FÉRAND. Mais tu oublies donc que tu es en mon pouvoir ?...

FLEUR DE MARIE, *voulant fuir*. Ah !...

FÉRAND, *la retenant*. Non ! rassure-toi... je n'abuserai pas de ce pouvoir ; mais au moins... sache-moi gré d'être là à tes pieds, humble, soumis, implorant... Tais-toi ! toi ! Laisse-moi parler... n'écoute que mes prières, n'entends que les plaintes de cette passion inconnue, impitoyable, de cette passion qui dompte, qui soumet toutes les autres passions... Ne sens-tu pas encore dans ma voix ces pleurs qui tant de nuits m'ont étouffé ? Mais regarde-moi, n'y a-t-il dans mes

traits aucune trace de mes douleurs? Je voudrais avoir souffert davantage encore pour que tu puisse mieux lire mon amour sur mon visage. Suis-moi ; ma volonté subira la tienne, je ne serai plus le même ; près de toi je sentirai la pitié : près de toi je serai humain, charitable. Je ferai du bien... Que faut-il dire, que faut-il faire pour te fléchir? Ecoute... n'en dis rien... j'ai de l'or... j'en ai beaucoup... Le veux-tu? je t'en donnerai... nous partagerons... Est-ce assez... Eh bien! je t'épouserai... Oui, ma fortune, mon nom, tout est à toi.

FLEUR DE MARIE. Vous! vous... chargé de crimes !

FÉRAND. Des crimes!...

FLEUR DE MARIE. Il y a trois mois dans la Cité...

FÉRAND. Qui t'a dit?...

FLEUR DE MARIE. Hier, j'ai entendu vos complices.

FÉRAND. Fleur de Marie. tu as tort de me dire cela.

FLEUR DE MARIE. Non, puisque ainsi vous ne doutez plus de ma haine... Mais je ne serai pas toujours ici, loin de tout secours.

FÉRAND. Tu as tort encore de me dire cela, tu as tort...

FLEUR DE MARIE. Que pouvez-vous? me tuer? Dieu soit béni ! la vie m'a été trop amère.

FÉRAND. Je puis te tuer. Je suis seul ici avec toi.

FLEUR DE MARIE. Au secours !

FÉRAND. Ecoute-moi... tu le peux encore.

FLEUR DE MARIE. Assassin, va-t'en!

FÉRAND. Aie pitié de toi!

FLEUR DE MARIE. Démon du mal, va-t'en !...

FÉRAND, *éclatant*. Tu es perdue!

FLEUR DE MARIE. La mort enfin ! la mort !

FÉRAND. Pas encore.

FLEUR DE MARIE. Au secours! mon Dieu !

FÉRAND. Dieu est sourd !...

La fenêtre du fond éclate et livre passage à Germain, qui se précipite dans la chambre, ainsi que le Chourineur qui entre par la porte. Ils n'ont que leur pantalon et leur chemise, et paraissent sortir de l'eau.

SCENE V.

FÉRAND, FLEUR DE MARIE, LE CHOURINEUR, GERMAIN.

LE CHOURINEUR. Non ! Dieu n'est pas sourd...

FÉRAND, *saisissant un pistolet sur la table et le déchargeant sur le Chourineur.* Invoque-le donc pour toi...

Fleur de Marie s'est réfugiée près de Germain qui, voyant chanceler le Chourineur, fait un pas vers lui.

GERMAIN. Blessé ?...

LE CHOURINEUR, *tenant Férand entre ses bras.* Non ! non !... Fuyez....

FLEUR DE MARIE. Mais vous ?...

Germain l'entraîne.

LE CHOURINEUR, *à Germain qui est déjà dehors.* Le bateau ! vite !

FÉRAND, *au Chourineur.* Ton sang coule... tes forces s'épuisent.

LE CHOURINEUR. Pas encore...

Fleur de Marie et Germain traversent le fond du théâtre sur le bateau.

FÉRAND, *le repoussant par un dernier effort.* Malédiction sur toi !...

LE CHOURINEUR, *tombant épuisé.* Il était temps.

FÉRAND. Un bateau ! un bateau !

LE CHOURINEUR. A l'autre bout de l'île, va le chercher.

FÉRAND. Misérable ! tu ne verras pas leur joie.

LE CHOURINEUR. Tu ne peux plus les atteindre.

FÉRAND. Il la mène chez madame d'Harville ?

LE CHOURINEUR. Et près du prince...

FÉRAND, *le saisissant et lui liant les mains.* Eh bien ! je veux que tu meures la rage dans le cœur.

LE CHOURINEUR. Fais de moi ce que tu voudras.

FÉRAND. Dans quatre heures, ton prince et madame

d'Harville seront attaqués dans le bois par les camarades de prison d'hier.

LE CHOURINEUR Que dis-tu? brigand!

FÉRAND, *qui est entré un instant dans la chambre latérale, revient au Chourineur.* Dans quatre heures, Fleur de Marie, sera ma part de butin, et toi, tu vas mourir...

On aperçoit des flammes dans la chambre latérale.

LE CHOURINEUR. Le feu!

FÉRAND. Pour t'épargner la douleur de voir ce qui va arriver à ceux que tu aimes...

LE CHOURINEUR. Misérable!... (*Les flammes ont gagné. Férand sort par la croisée du fond.*) Mon Dieu! je voudrais vivre encore!...

FÉRAND. Et moi, je veux que tu meures!...

Il saute par la fenêtre.

TARLEAU X. — CHEZ SARAH.

Salon chez la comtesse Mac-Grégor. Porte au fond; deux autres à droite et à gauche. Des flambeaux éclairent la scène.

SCENE I.

SARAH; *puis*, UN DOMESTIQUE.

SARAH. Encore quelques minutes, et cet homme va venir, cet homme qui tient mon avenir, mon présent dans ses mains... Qu'il se hâte donc!... je n'ai plus qu'une heure peut-être pour renverser cet odieux mariage qui doit s'accomplir cette nuit, et qui me rejette à jamais dans le néant... (*Elle sonne.*) L'impatience double la durée du temps... (*A un domestique qui entre.*) Est-on retourné à l'hôtel du prince?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame la comtesse, son altesse n'était pas encore rentrée.

SARAH. A-t-on laissé ma lettre avec ordre de la lui remettre au moment même de son retour?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame...

Fausse sortie.

SARAH, *à elle-même*. Ah! quand il croira que sa fille lui est rendue, pourra-t-il hésiter à la reconnaître... à me rendre mes droits?... Antoine, qu'un homme intelligent aille attendre le prince, et qu'il ne quitte pas l'hôtel sans l'avoir vu, sans revenir avec lui.

LE DOMESTIQUE. Il suffit, madame la comtesse.

SARAH. La petite porte donnant sur la rue est ouverte?

LE DOMESTIQUE. Elle l'est depuis une heure.

SARAH. Et la porte du cabinet... (*Montrant la droite.*) donnant sur le jardin?

LE DOMESTIQUE. Est ouverte aussi.

SARAH. C'est bien... que personne n'entre ici sans mon ordre.. Si le prince vient, vous l'introduirez. Allez... (*Le Domestique sort.*) Si Rodolphe n'est point encore ici quand tout sera convenu avec cet homme, je vais le trouver moi-même... s'il le faut, je le suis. je me précipite au milieu de ce mariage, et j'ajoute à mon bonheur la vue du désespoir de ma rivale... (*Elle écoute.*) On est entré!... Enfin!... C'est la victoire et la puissance qui m'arrivent... Jamais émotion plus violente... Je ne puis faire un mouvement.

SCENE II.

SARAH, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *montrant la tête à la porte du cabinet.* On peut entrer, madame?

SARAH. Oui... l'entrée et la sortie vous sont également libres, et personne ne viendra nous interrompre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à part.* C'est bon à savoir.

SARAH. Et cette jeune fille?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tout a réussi hier.

SARAH. Quand me l'amènerez-vous?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tombons d'accord aujourd'hui,

et je vous l'amène demain... (*A part.*) Si l'autre veut bien la rendre.

SARAH. La jeune fille ne doit pas être dans la confidence du rôle qu'elle aura à jouer; je me réserve de l'instruire des circonstances auxquelles elle doit elle-même ajouter foi. Mais pour que tout soit d'accord dans cette fable, il faut que je sache les détails de son enfance qu'elle-même a pu connaître.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Ce ne sera pas long : elle sait seulement qu'elle a été abandonnée.

SARAH. Depuis combien de temps?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Depuis dix ans.

SARAH. Quel âge pouvait-elle avoir alors?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Cinq à six ans.

SARAH. Mais vous n'en savez pas davantage?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Peut-être.

SARAH. Savez-vous à qui elle appartenait?

LE MAITR-D'ÉCOLE. On ne me l'a pas dit.

SARAH. On ne vous l'a pas dit... Mais on vous l'a donc abandonnée.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je ne dis pas non.

SARAH. Qui?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Oh! ça, ça se paie, et cher.

SARAH. Parlez, vous aurez de l'or.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Eh bien! un soir, une femme nous a amené une petite fille, en nous disant qu'on voulait s'en débarrasser et la faire passer pour morte.

SARAH. Le nom de cette femme?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je ne l'ai su que longtemps après, elle s'appelait madame Séraphin.

SARAH. Madame Séraphin! Que faisait-elle?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Elle était au service de monsieur Jacques Férand.

SARAH. Jacques Férand, dites-vous? Jacques Férand de la rue du Temple?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Lui-même.

SARAH. Une petite fille blonde?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Blonde.

SARAH. Avec des yeux bleus?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Comme des bluets.

SARAH. Et c'est elle qu'hier au château vous avez enlevée?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Vous nous avez payés pour ça.

SARAH, *tombant à genoux.* Oh! mon Dieu, mon Dieu, c'est ma fille! vos vues sont impénétrables... un tel bonheur possible!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *regardant autour de lui.* Que de richesses ici!... (*Bruit d'une voiture dans la cour.*)

SARAH, *se relevant.* Une voiture! c'est lui!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à part, pendant que Sarah va à la fenêtre.* Et nous enfuir sans rien... Oh! non...

SARAH. Lui! en un pareil moment, c'est Dieu qui l'envoie... (*Au Maître-d'École.*) Et vous rappelez-vous les traits de l'enfant?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je me rappelle.

SARAH. Si je vous montrait un portrait, la reconnaîtriez-vous ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Oui.

SARAH. Venez.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Où?

SARAH, *montrant la droite.* Là, parmi des bijoux.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à part, pendant que Sarah va sonner à la cheminée.* Des bijoux.

SARAH, *le précédant dans le cabinet.* Venez! venez!

SCENE III.

RODOLPHE, *seul.*

Au moment où Sarah et le Maître-d'École sortent à droite, un domestique ouvre la porte du fond et introduit le prince.

Personne! lorsque sa lettre est si pressante, que j'ai encore eu la faiblesse de venir!... Mais je suis en garde contre la ruse et le mensonge... (*Bruit de verrou à la

porte de droite.) On a poussé un verrou à cette porte! c'est singulier... Mais c'est le dernier jour que les obsessions de cette femme pourront m'atteindre... dans quelques heures je pars avec Clémence loin de cette ville où il y a dix ans un crime m'a ravi ma fille, où il y a deux jours des misérables ont réduit au désespoir et au suicide la pauvre enfant que je leur avais arrachée... Je voulais douter encore... mais les vêtemens de Fleur de Marie retrouvés au bord de la rivière... Ah ! je porte malheur aux enfans que j'aime... du moins j'ai assuré le sort de tous ceux qui l'ont connue et aimée... (*On entend un cri dans le cabinet à droite.*) Que se passe-t-il? j'ai entendu un cri?... (*Il va à la porte qu'il essaie d'ouvrir.*) Ouvrez! ouvrez!... (*Allant à la porte du fond.*) Quelqu'un!...

SCENE IV.

RODOLPHE, SARAH.

Sarah sort du cabinet et arrête le prince.

SARAH. Arrêtez! n'appelez pas! n'appelez pas!

RODOLPHE, *revenant à elle.* Vous, madame, blessée! du sang!

SARAH. Ce n'est rien... un malheureux qui a voulu me voler. Ce n'est qu'une égratignure.

RODOLPHE. Un médecin...

SARAH. Personne... ce n'est rien, vous dis-je, c'est à vous, c'est à vous seul qu'il faut que je parle.

RODOLPHE. Expliquez-vous... Malgré cette blessure, la joie dans vos regards...

SARAH, *avec exaltation.* Oh ! ma joie ! oui, ma joie, Rodolphe! Rodolphe! notre fille!...

RODOLPHE, *avec étonnement.* Notre fille?...

SARAH. Elle existe!... elle existe!...

RODOLPHE. Qu'avez-vous dit ! Non... non... c'est im-

possible! vous me trompez! c'est une ruse, un mensonge indigne.

SARAH. Rodolphe, écoutez-moi.

RODOLPHE. Non, je connais votre ambition... je sais de quoi vous êtes capable.

SARAH. Eh bien! oui, oui, j'ai voulu vous abuser, j'ai voulu trouver une jeune fille que je vous aurais présentée à la place de notre enfant...

RODOLPHE. Assez! oh! assez, madame...

SARAH. Après cet aveu, vous me croirez peut-être? Oh! écoutez-moi, je vous dis que tout cela est fatal, providentiel... Il y a quelques mois, vous avez tiré une jeune fille de la misère et vous l'avez emmenée à la campagne...

RODOLPHE. Chez madame d'Harville.

SARAH. Je viens d'apprendre seulement tout à l'heure que vous étiez son protecteur, qu'elle était chez madame d'Harville; mais comme tout en elle favorisait mes projets...

RODOLPHE. Après, madame?

SARAH. Je me suis entendue avec les gens qui l'avaient élevée... je l'ai fait enlever hier... elle est entre leurs mains...

RODOLPHE, *avec tristesse.* Elle n'y est plus.

SARAH, *avec un étonnement mêlée de crainte.* Elle n'y est plus!

RODOLPHE. Elle a cédé au désespoir, à la terreur, elle s'est tuée.

SARAH. Ma fille!

RODOLPHE. Que dites-vous?

SARAH. Morte! ma fille! morte!

RODOLPHE. Fleur de Marie! votre fille?... Oh! cela ne peut pas être... Sarah, revenez à vous! calmez-vous... souvent il y a des apparences qui trompent.

SARAH. Ah! ce dernier coup m'accable... Lisez... lisez cette déclaration!... (*Rodolphe la saisit avec empres-*

sement.) Je l'écrivais sous la dictée de cet homme lorsqu'il m'a frappée.

RODOLPHE, *rejetant le papier.* Non, je ne crois pas, je ne veux pas croire... Mon Dieu, vous ne voudriez pas cela.

SARAH, *lui présentant un portrait.* Et ce portrait?

RODOLPHE, *saisissant le portrait et le baisant après l'avoir regardé.* Marie! Marie! c'était toi... (*Tombant sur un siége.*) Je t'ai vue, je t'ai eue près de moi, et rien ne m'a dit que tu étais ma fille!...

SARAH. Ah! tout mon sang se glace!... Je mourrai donc sans l'avoir vue... et délaissée par son père.

RODOLPHE, *se levant.* Oh! ce n'est pas la mort de votre enfant que vous pleurez, c'est la perte de ce rang que vous avez poursuivi avec une inflexible opiniâtreté. Eh bien! que ces regrets infâmes soient votre châtiment.

SARAH. Ah! oui, le dernier, je le crois...

RODOLPHE. Mais il faut que vous connaissiez les tortures de votre enfant... Oui, madame la comtesse, pendant qu'au milieu de votre opulence vous rêviez une couronne, votre fille, toute petite, couverte de haillons, allait le soir mendier dans les rues, souffrant du froid et de la faim; durant les nuits d'hiver, elle grelottait sur un peu de paille dans un grenier.

SARAH. Qu'est-ce que je ressens? mon Dieu!

RODOLPHE. Et si une plainte lui échappait, les injures d'une mégère, les coups d'un barbare... Oh! votre cœur est endurci, votre égoïsme impitoyable... mais vous auriez pleuré de la voir ainsi...

SARAH, *commençant à défaillir.* Cette blessure, c'est donc la mort!

RODOLPHE. Oh! ce n'est pas tout... Vous souvenez-vous de ce soir où vous m'avez suivi dans la Cité? dans cet horrible quartier, vous avez entendu des hommes

qui vous ont effrayée : eh bien ! ces bandits, madame la comtesse, ces bandits tutoyaient votre fille...

SARAH. Ah ! taisez-vous, Rodolphe.

RODOLPHE. Malédiction sur vous! car c'est votre abandon qui a causé toutes ces horreurs... malédiction sur vous, car, lorsque retirant ma fille de cette fange, je lui avais donné un asile, vous l'en avez fait arracher!...

SARAH. Au nom du ciel, taisez-vous !

RODOLPHE. Car cet enlèvement a causé sa mort. Malédiction! malédiction sur vous!...

SARAH, *entendant du bruit vers le fond a remonté la scène. — Un domestique se présente.* Malheureux! qui vous a appelé?

LE DOMESTIQUE. Pardon, madame la comtesse, mais il y a là un jeune homme qui voulait absolument parler à son altesse; comme je n'avais pas d'ordre, j'ai refusé de le laisser entrer... Il dit s'appeler Germain et il m'a remis ce billet.

RODOLPHE. Donnez...

Le domestique sort.

RODOLPHE, *prenant la lettre.* Qu'est-il arrivé? De qui cette lettre? De Clémence! Malgré moi... j'ai peur... (*Il ouvre la lettre; à peine a-t-il lu quelques mots qu'il pousse un cri de joie.*) Ah! elle existe!

SARAH. Notre fille?

RODOLPHE, *continuant de lire.* Elle est là!

SARAH. Notre fille?

RODOLPHE. Je vais la voir!

SARAH, *lui saisissant le bars.* Notre fille?

RODOLPHE. Laissez-moi!

SARAH. Que je vous laisse!... (*Avec solennité.*) Mais ne voyez-vous pas qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire en moi... que je brûle... que je frissonne... Ecoutez-moi : je rassemble toutes mes forces, toute mon énergie pour résister à ce saisissement. Rodolphe, laissez-moi voir ma fille!

RODOLPHE. Vous!

SARAH. Oh! je sais que je ne le mérite pas... mais, je vous le jure, j'éprouve un repentir amer, profond, épouvantable... une lumière nouvelle m'éclaire; l'ambition, l'orgueil s'effacent, la maternité se révèle.

RODOLPHE. Non, pour son bonheur il faut qu'elle ignore à jamais...

SARAH. Eh bien! elle ignorera tout.

RODOLPHE. Comment?

SARAH. Laissez-moi la voir, la voir une seule fois... et pour longtemps... et, Rodolphe, je vous en fais serment, je ne lui dirai pas que je suis sa mère...

RODOLPHE, *qui a hésité d'abord, va sonner.* Faites monter la jeune fille qui est en bas dans la voiture.

SARAH, *tombant à genoux.* Je vous remercie à genoux.

RODOLPHE, *la relevant et la conduisant vers le canapé.* Relevez-vous, madame, et songez au serment que vous venez de faire...

SARAH. Je le tiendrai, je ne lui dirai pas que je souffre, je la regarderai; mais vous, Rodolphe, ne retirezer-vous pas votre malédiction.

RODOLPHE. Peut-être.

SARAH. Hâtez-vous; tout-à-l'heure vous ne pourrez pas... devant elle, ce serait tout lui apprendre.

RODOLPHE. Ah! puisqu'il me rend ma fille, le ciel est plus clément que les hommes.

SARAH. Silence! c'est elle.

RODOLPHE, *la regardant.* Ah! j'ai peine à contenir les battemens de mon cœur.

SCENE V.

LES MÊMES, FLEUR DE MARIE.

FLEUR DE MARIE, *allant vivement au prince.* Monseigneur, je vous revois... (*Le prince la contemple sans rien dire.*) J'avais tant le désir de vous revoir... Pardon d'être venue jusqu'ici.

SARAH. Ici on parlait de vous, Marie...

Fleur de Marie regarde avec étonnement et embarras.

RODOLPHE, *voulant la relever.* Vous paraissez bien faible encore?

FLEUR DE MARIE. Mais vous-même, monseigneur, vos yeux humides .. Vous m'avez jamais regardée ainsi... (*Remarquant des signes d'intelligence échangés entre Sarah et Rodolphe.*) Que se passe-t-il donc?

SARAH. C'est que depuis votre absence, Marie, bien des choses sont arrivées... (*Marie regarde tour-à-tour le prince et Sarah.*) Vous ne me connaissez pas... Approchez sans crainte... (*Le prince lui fait signe d'approcher.*) On a su que tous vos malheurs venaient d'une femme qui a été bien coupable.

RODOLPHE. Qu'on a trompée aussi, sans doute.

SARAH, *bas au prince.* Oh! merci... (*A Fleur de Marie.*) Mais vous êtes bien vengée, Marie... et si tous vos malheurs étaient finis, pourriez-vous oublier que cette femme a été la cause...

FLEUR DE MARIE. Je suis trop heureuse pour ne pas oublier.

SARAH. Vous lui pardonnez?

FLEUR DE MARIE. Je lui pardonne. Que Dieu soit indulgent pour moi comme je le suis pour elle.

SARAH. Marie, cette femme vous bénira... sa dernière prière demandera au ciel, non de la clémence pour elle, mais du bonheur pour vous... et ce bonheur, vous l'aurez... Oui, Marie, un bonheur plus grand que vous ne l'espérez.

FLEUR DE MARIE. Que voulez-vous dire, madame ?

RODOLPHE, *à mi-voix.* Soyez prudente.

SARAH. Marie on a découvert votre famille.

FLEUR DE MARIE. Oh ! mon Dieu !

RODOLPHE, *à mi-voix.* De grâce !

SARAH, *à mi-voix.* Oh! laissez-moi mon unique joie... *Haut.*) On sait quel est votre père.

FLEUR DE MARIE. Mon père!

SARAH. Comme vous l'aimerez, quand vous le connaîtrez...

FLEUR DE MARIE. Je ne le connais pas, et je dois tout à monseigneur.

SARAH. Une nouvelle vie va commencer pour vous...

FLEUR DE MARIE. Ma nouvelle vie a commencé du jour où il a eu pitié de moi.

SARAH. Et vous l'aimez?...

FLEUR DE MARIE. Parce qu'il m'a sauvée, parce qu'il a fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire.

SARAH. Aimez-le donc encore... il est votre père!

FLEUR DE MARIE. Lui!

RODOLPHE. Dans mes bras!

SARAH, *à mi-voix.* Pour ma part, à moi... votre main.

Le prince, tandis qu'il embrasse Fleur de Marie, tend sa main à Sarah qui la baise.

FLEUR DE MARIE. Mon père, vous! et ma mère?

SARAH. Morte!

RODOLPHE, *se retournant.* Que dites-vous?... Grand Dieu!... ces traits décomposés... du secours!

SARAH. Il est trop tard... dans cette blessure un poison sans doute... (*Saisissant la main de Fleur de Marie.*) Oui, Marie, votre mère... morte bien malheureuse... sans vous avoir embrassée...

Elle expire en regardant sa fille.

TABLEAU XI. — LA PATTE D'OIE.

Un carrefour de forêt où aboutissent divers chemins. A droite, monticule, sous lequel on aperçoit un regard entouré d'arbres

SCENE I.

TORTILLARD, LE CHOURINEUR, *évanoui.*

TORTILLARD, *agenouillé près du Chourineur qu'il*

cherche à ranimer. Chourineur ! Chourineur ! réponds-moi donc... Il ne m'entend pas... voilà plus d'une heure qu'il est tout-à-fait évanoui... Il faut que ce soit sa blessure et la fatigue... nous avons marché si longtemps depuis que nous avons quitté l'île des Ravageurs !... (*On aperçoit sur la droite Benoit et Barbillon qui se glissent à travers les arbres.*) Il me semble qu'on a remué dans les feuilles... Si c'était quelqu'un... j'aurais du secours. Y a-t-il quelqu'un, là ?... (*Benoît et Barbillon se retirent.*) Personne !... c'est le vent qui aura agité les feuilles. Comment faire au milieu de ce bois ? C'est bien heureux encore qu'hier soir en côtoyant le bord de la rivière j'aie aperçu les premières lueurs du feu, car je suis arrivé assez à temps pour l'empêcher d'être grillé; pauvre Chourineur !... (*Le Chourineur pousse un soupir.*) Je ne me trompe pas... il revient à lui. Chourineur ! Chourineur !...

LE CHOURINEUR. C'est toi, Tortillard ?

TORTILLARD. Tu vas donc mieux ?

LE CHOURINEUR. Oui, la fraîcheur m'a ranimé.

TORTILLARD. Ta blessure ?

LE CHOURINEUR. Il s'agit bien de ça ! Où sommes-nous ?

TORTILLARD. Toujours dans ce bois.

LE CHOURINEUR. Comment ! déjà le jour ! Quelle heure est-il ?

TORTILLARD. Dame ! il n'y a pas d horloge ici.

LE CHOURINEUR. Tonnerre ! il sera trop tard. Le prince sera tombé dans leur embuscade... Vite au château de madame d'Harville.

TORTILLARD. Mais ce château, nous n'avons pas pu le trouver.

LE CHOURINEUR. Eh bien ! nous rencontrerons quelque garde, quelque paysan. Viens ! viens !

TORTILLARD. Mais tu ne pourras pas marcher.

LE CHOURINEUR. Viens toujours... si je ne peux pas

marcher, je me traînerai; si je tombe tout-à-fait, tu me laisseras là, et tu te souviendras qu'ils n'ont plus que toi pour les sauver. Viens!... viens!...

SCENE II.

BENOIT, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

BENOIT. Qu'est-ce que c'est que ces deux là?... Heureusement ils ne nous ont pas vus... (*Au Maître-d'Ecole qui s'avance.*) Qui va là?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à mi-voix.* Est-ce toi, Benoît!

BENOIT, *descendant en scène.* Oui... Eh bien! as-tu vu quelque chose?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Par le chemin de traverse, j'ai été avec François jusqu'à la petite porte du parc, tout est tranquille et silencieux par là. Je suis monté sur un arbre pour apercevoir le château, j'ai vu des lumières aller et venir; plus de doute, ils vont partir.

BENOIT. Ce retard commençait à m'inquiéter... Férand nous avait dit qu'il devait avoir lieu vers une heure du matin, et le jour est tout-à-fait venu...

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Où sont les autres?

BENOIT. Toujours embusqués dans les taillis, le long de la route.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Et Férand?

BENOIT. Il va de l'un à l'autre, plus impatient qu'aucun de nous, depuis qu'on est convenu de lui laisser Fleur de Marie pour sa part.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Allons rejoindre nos camarades ; car François, qui, en longeant les murs du parc, à dû se glisser jusqu'à la grille, nous donnera le signal aussitôt que la voiture sortira de la cour.

BENOIT. Allons ! viens.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Un instant ! Il faut tout prévoir. Dans la cas où l'affaire ne réussirait pas, ne perdons pas de l'œil Férand; nous aurons à causer avec lui...

BENOIT. Comment ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Il y a de l'or quelque part ici... (*On entend plusieurs coups de feu.*) Qu'est-ce donc? Sont-ce les nôtres qui attaquent... ou sommes-nous attaqués?... Viens!... viens!...

SCENE III.

FÉRAND; *puis* LE MAITRE-D'ÉCOLE, BENOIT.

FÉRAND *arrive seul précipitamment, il est suivi de près par le Maitre-d'École et Benoit, qui l'observent.*

L'attaque a manqué... il ne me reste qu'à fuir et à emporter mon trésor. Il est là... (*Il va à un tronc d'arbre, écarte quelques branches et en tire une cassette.*) Fuir! oui... mais je connais la route du prince qui m'enlève Fleur de Marie... Je le suivrai de loin... Je m'attacherai à ses pas comme le tigre à sa proie... La surveillance dont il entourera sa fille peut faillir un jour, et je serai vengé des tortures de cet exécrable amour. Oui, Fleur de Marie, ta mort seule peut assouvir une passion qui n'est plus maintenant que haine et perte... (*Apercevant un homme qui traverse la route en fuyant.*) On vient! Malédiction!

Il se cache derrière un arbre et suit l'homme des yeux. Au moment où il va aller à son trésor, le Maître-d'École lui barre le passage.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *qui s'est approché de lui lentement.* J'ai à te parler.

FÉRAND. Que veux-tu!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à Benoît qui reste au fond.* Benoît, veille par là. (*A Férand.*) La moitié de ton or?

FÉRAND. Je n'ai pas d'or.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. En entrant dans ce bois, tu avais une cassette à la main... tu l'as cachée... Il nous en faut notre part.

FÉRAND. Crois-tu m'intimider?.. Tu oublies qu'on nous poursuit.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Perdus ensembre ou sauvés ensemble.

FÉRAND. Soit !

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tout le mal que j'ai fait, quel en a été le prix ? La misère, la peur, et de temps en temps seulement l'oubli acheté par l'orgie. Je ne veux plus de cette vie-là.

FÉRAND Change-la, si tu peux ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je veux celle que tu t'es ménagée; nous nous étions partagé la puissance du mal, à moi la brutale énergie; à toi la ruse, le mensonge, l'hypocrisie... Il faut partager aujourd'hui le fruit de cette infernale alliance.

FÉRAND. Ma réponse est : Je ne veux pas !

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je suis obligé de fuir et sans ressource. Veux-tu ?

FÉRAND, Non!

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Nous sommes deux... Veux-tu?

FÉRAND. Non !

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Depuis longtemps tu conçois le crime et je l'exécute... Si à cette heure, poussé à bout, j'allais concevoir et exécuter... Prends garde... ce sera terrible.

FÉRAND. Tue-moi, j'emporte mon secret...

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Je ne te tuerai pas, et tu me conduiras moi-même à ton trésor... Encore une fois, ce sera terrible...

FÉRAND. Essaie!

BENOIT, *entrant rapidement.* On vient ! on approche!

FÉRAND, *au Maitre-d'École.* Faut-il fuir... faut-il nous cacher ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Cachons-nous ensemble.

FÉRAND. Dans ce caveau !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *à Benoit.* Tu sais ce que je t'ai dit... il le faut...

Tous trois descendent dans le regard.

SCENE IV.

DEUX GARDES, LE CHOURINEUR, TORTILLARD ; *puis* LE MAITRE-D'ECOLE, BENOIT, FERAND, RODOLPHE, FLEUR DE MARIE, Mme D'HARVILLE, GENDARMES, PAYSANS, PAYSANNES.

TORTILLARD. Par ici ! par ici !... Je les ai aperçus.

LE CHOURINEUR. Entourez bien cette clairière... gardons toutes les issues...

Silence profond. On entend tout-à-coup un cri sortant du regard. Saisissement général.

TORTILLARD. Ce cri ! Chourineur. Là... là...

LE CHOURINEUR. Tais-toi !...

Tous se cachent derrière les arbres.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *sortant pâle du caveau.* Son cri m'a épouvanté !...

BENOIT. Attendons qu'il sorte.

Les gardes les ont entourés; le Chourineur, qui les a écoutés, leur montre les armes qui les menacent.

LE CHOURINEUR. Si vous dites un mot, vous êtes morts.

FÉRAND, *sortant du caveau avec désespoir.* Aveugle ! aveugle ! Où êtes-vous?... où êtes-vous donc?... Je me vengerai... Non, non, je ne puis pas... (*Mouvement d'effroi, sur un signe du Chourineur, le silence le plus complet se rétablit.*) La nuit ! la nuit ! oh ! c'est affreux ! Benoît ! oh ! je vous en prie... ne m'abandonnez pas... Vous aurez pitié de moi... Vous êtes là, répondez !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, *forcé par les menaces d'un Garde.* Oui !

FÉRAND. Ne me quitte pas, je vais te dire où est mon trésor... tu me laisseras ma part... Là, à gauche du caveau... au pied du premier arbre... sous des feuilles...

Le Chourineur a suivi toutes les indications.

LE CHOURINEUR. Une cassette !

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Malédiction !

FÉRAND. Trahi !... (*Se sentant saisir.*) Arrêté !...

Cris. — Voilà la voiture ! voilà la voiture.

LE CHOURINEUR. Entourez ces trois misérables, que Fleur de Marie ne puisse pas les voir...

Toutes les femmes sorties par la gauche rentrent avec des cris de joie, et vont au devant de la voiture qui entre, et où sont Rodolphe sur le devant, Mme d'Harville et Fleur de Marie sur le derrière.

TOUS. Vive monseigneur ! vive monsieur Rodolphe !

RODOLPHE. Adieu ! mes amis. Du bonheur à tous, braves gens.

LE CHOURINEUR. Sauvé ! heureuse ! c'est tout ce que je voulais. Adieu, Fleur de Marie !... (*Suivant des yeux la voiture.*) Adieu, Fleur de Marie !

FÉRAND, *qui reste en scène avec deux Gardes qui l'observent.* Elle part ! Plus d'or ! Aveugle ! je suis vaincu. Grâce ! O mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Les deux gardes s'approchent pour le saisir.

FIN.

REVUE THÉATRALE

DE LA SEMAINE.

Qui ne voudrait, voyant ce qui se passe, avoir la plume de Geoffroy ou d'Hoffman ! savoir fustiger comme eux les sots auteurs, les envieux critiques et bien railler, aux applaudissements du lecteur, leurs folles prétentions ! La tâche serait rude, à la vérité, surtout chez nous ; mais combien elle pourrait devenir féconde en sarcasmes mérités et peut-être en bons résultats ! Aujourd'hui chacun écrit ou veut écrire, et se croit encore les qualités requises pour juger sans appel les œuvres d'autrui ; celui-ci se pose en littérateur, comme M. Adolphe Siret, par exemple, parce qu'il a osé écrire et faire réimprimer sur vélin , à trois ans d'intervalle, — ce qui prouve peu de progrès, — ces deux vers qui ne riment pas :

« Je suis bossu, boîteux et BORGNE,
« Comme un ours blanc je cris et grogne. »

Celui-là frappe sur tout ce qu'il trouve,à la manière d'arlequin qui se croit tout permis un jour de carnaval : — seulement arlequin est bon enfant et n'ignore pas qu'il ne fait de mal à personne ; - voilà, en deux mots, notre littérature et notre critique ; en fait de peinture et d'art scènique, c'est la même chose ! que Dieu vous préserve du coup de batte, peintres et acteurs !

Quelques-uns de nos minois de la scène ont imaginé de singulières formes pour éviter de dire le bien que leur science devrait leur dicter quelque fois.. Quand un artiste, chanteur ou comédien, a acquis à force de talent et de travail les sympathies du parterre, ils disent tout simplement que *M. tel ou tel semble être en faveur*, formule habile au moyen de laquelle ils s'ab-

stiennent d'en faire un éloge — motivé; enfin, ces jugeurs ne sont à leur aise qu'en matière de dénigrement et de mensonge , — mais là ils sont curieux , — sinon beaux à entendre.

Mais venons aux représentations de cette semaine. Samedi on a donné au Parc la 1re représentation de *une Invasion de Grisettes*, la reprise de *la Comtesse du Tonneau* et *le Capitaine Roquefinette*. La salle était comble, littéralement comme elle l'est tous les samedis, et quelques acteurs, surtout Mme Varlet, Bouchez, Victor et Davelouis ont été fort applaudis. Mme Varlet est une spécialité , et nous craindrerions son départ si nous ne savions que l'Administration la tient encore pour trois ans; aussi, il faut le dire, peu d'actrices ont aussi bien qu'elle le *chic* de leur rôle et le savent aussi bien, et le public fait mieux que de lui accorder des faveurs en l'accueillant avec des bravos; il rend justice à un talent consommé.

Bouchez est un excellant sujet et a rendu d'une façon fort originale le personnage de Sylvain, professeur de l'ex-grisette. Quant à Victor, comme dirait *le Politique*, pour l'exemption d'en dire davantage, il est toujours bien accueilli. Si le temps ne nous manquait , nous ferions un pompeux éloge de Davelouis; mais patience, le temps sera plus élastique la semaine prochaine.

Lundi, trois opéra-comiques,—c'est beaucoup!—ont été joués sur le théâtre de la Monnaie. Cette fois, la salle était plus que pleine : elle débordait, c'est-à-dire que quelques personnes ont dû préférer la tabagie des Mille Colonnes et l'excellent moka qu'on y sert aux acteurs, vus et entendus du fond d'un couloir. Couderc, le bénéficiaire, a joué dans les trois pièces avec un talent extrêmement remarquable; lui aussi c'est un de nos meilleurs acteurs, et il est à espérer que l'administration fera tous ses efforts pour nous le conserver

longtemps. Si Mmes Guichard et Laborde n'avaient pas joué dans *la Part du Diable*, il serait permis de penser, et peut-être de dire que Couderc n'a pas fait seulement le succès de *Frère et Mari,* et *de Mlle de Mérange.*

Une Campagne à Deux est, selon nous, déplacé sur la salle de la Monnaie : il faut rendre à César ce qui ne va pas à la taille d'un pigmée et *vice-versâ.*

Nous parlerons prochainement d'*André Chénier*, drame de M. Wacken, qui a obtenu un plein succès sur le théâtre de la Monnaie.

D—Z.

Le 2 mars 1844.

Imp de J.-A. Lelong, rue des Pierres, 46